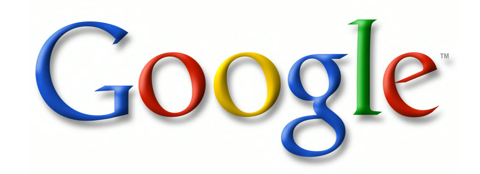
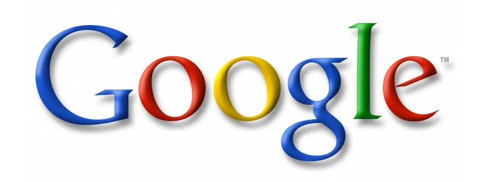
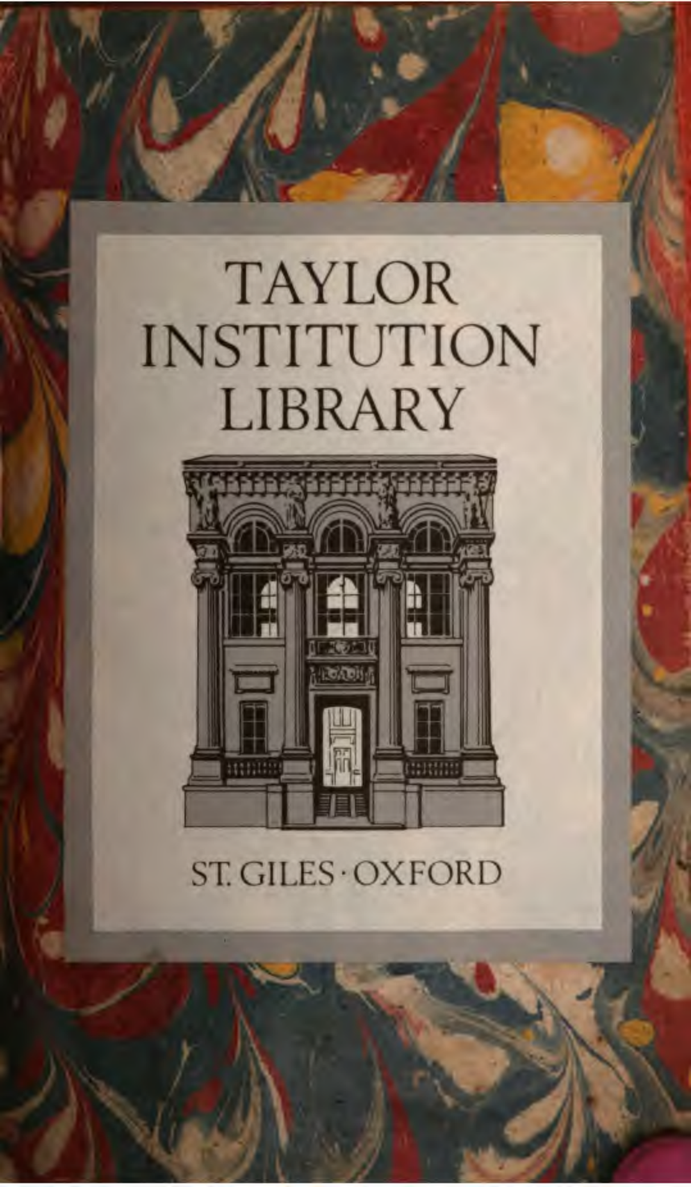


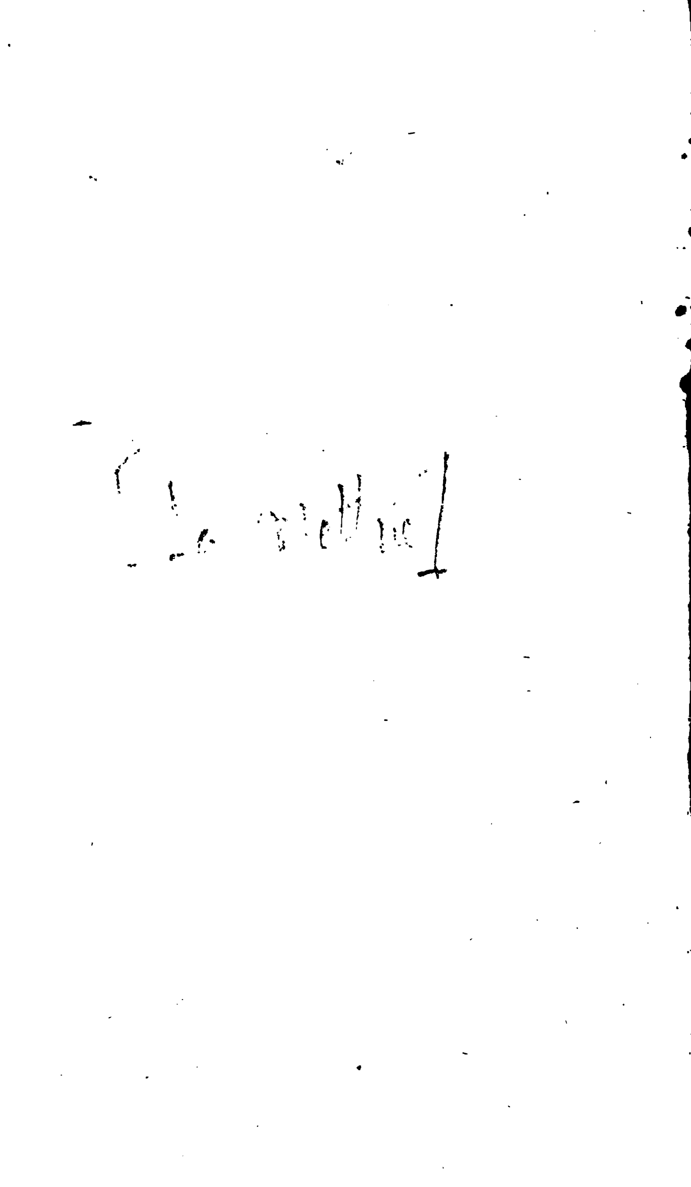






153
3607
de B.
Rang.
1
3


TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY
ST. GILES · OXFORD



HISTOIRE NATURELLE DE L'AME.

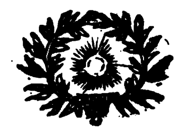
HISTOIRE
NATURELLE
DE L'AME,

Traduite de l'Anglois de M. CHARP,

*Par feu M. H*** de l'Académie des Sciences, &c.*

Participem lethi quoque convenit esse.

Nouvelle Edition revuë fort exactement, corrigée de quantité de fautes qui s'étoient glissées dans la premiere, & augmentée de la Lettre Critique de M. de la METTRIE à Madame la Marquise du CHATTELET.



A OXFORD,

Aux dépends de l'Auteur.

M. DCC. XLVII.

A MONSIEUR
DE
MAUPERTUIS,

MONSIEUR,

LEs seules lumieres de la Philosophie m'ont éclairé sur la Nature & les propriétés de l'Ame. Je ne sai si cette voie, tout simple qu'elle est,

n'aura réüssi, & je suis seulement sûr d'avoir trouvé le Philosophe le plus capable d'en juger. Je vous prie, MONSIEUR, d'agréer un hommage dû à la célébrité de votre Nom : vous seriez doublement ingrat de ne pas favoriser tout ce qui traite d'un Etre qui réünit en vous toutes les qualités du cœur & de l'esprit, & un Ami qui vous offre son Ouvrage.



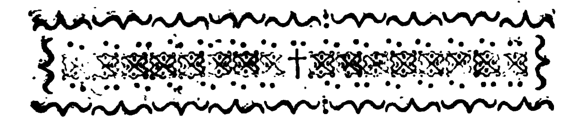


TABLE DES CHAPITRES.

TABLE.



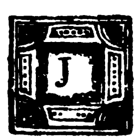
HISTOIRE



LETTRE CRITIQUE DE Mr. DE LA METTRIE, SUR *L'HISTOIRE NATURELLE DE L'AME.*

A Madame la Marquise DU CHATTELET.

MADAME,



J'Ai lû, & vous aurez lû peut-être aussi un livre nouveau qui a pour titre, Histoire naturelle de l'Ame. *J'ai été si frapé des conjectures absurdes témérairement hazardées dans cet ouvrage, que je n'a pû résister à*

l'envie de publier quelques réflexions que ces opinions m'ont fait naître. Elles se sont présentées d'autant plus facilement, que depuis quelque tems je suis moi-même occupé à examiner la même matiére. Mes recherches m'ont conduit à des verités évidentes, entiérement opposées à la doctrine de cet Ecrivain; & j'ai été agréablement surpris de trouver que la Foi a prévenu toutes les découvertes que peuvent faire sur ce sujet délicat les Philosophes les plus pénétrans, & en même tems les plus attentifs à se contenir dans les bornes des connoissances qu'on peut acquérir par les lumieres de la raison.

Mon dessein, MADAME, n'est pas de suivre l'Auteur dans tous ses écarts; un volume suffiroit à peine pour les combattre. Je me contenterai seulement de faire voir combien il a peu examiné le sujet qu'il traite, & combien il s'est laissé séduire par des opinions, qui se présentent trop communément à ceux qui commencent à réfléchir sur ces matiéres & qui ne les envisagent que superficiellement.

Je n'hésite pas, MADAME, de soumettre mes réflexions à votre jugement; la justesse de votre esprit & l'étendue de vos connaissances

semblent déjà me promettre votre suffrage.

Vous connoissez parfaitement les Monades *de Leibnitz; vous êtes même le premier des Philosophes François qui nous aïés dévelopé son systême avec toute la clarté dont il est susceptible : mais, MADAME, vous avez eû la sagesse de n'en parler que par raport à la Physique des Mixtes, & d'abandonner les idées de ce Philosophe sur les perceptions qu'il attribuë à ses Etres simples. Tant cette derniere partie de l'Hypothèse Leibnitienne vous a parû au-delà des bornes mêmes de la Philosophie.*

Il eût été à souhaiter que l'Historien de l'Ame *eût suivi avec autant de circonspection la voie qui conduit à la vérité : mais les facultés de son ame, qu'il a toutes réduites à de simples sensations, pouvoient-elles ne pas honteusement l'égarer ?*

Cet Auteur entreprend d'abord de nous persuader que la matiére n'est pas seulement susceptible d'activité, ou même dépositaire du mouvement; mais de plus il paroît soutenir qu'elle a la force motrice, ou la puissance de se mouvoir par elle-même. Or, si on lui demande comment cette puissance parvient à l'Acte? *comment une matiére qui est en re*

pos, vient à se mouvoir? il répond sans balancer, que cela vient de je ne sai quelle Forme substantielle active, *par laquelle la matiére acquiert l'exercice actuel de sa faculté motrice. D'où vient encore cette forme substantielle? d'une autre matiére déja revêtuë de cette forme, & qui par conséquent a déja reçû le mouvement d'une autre substance également active.*

N'est-ce pas là, MADAME, visiblement expliquer le mouvement par le mouvement, comme Descartes expliquoit l'étenduë par l'étenduë? Car voit-on autre chose, dans tout ce vieux jargon inintelligible, qu'une communication successive de mouvemens, qu'une puissance motrice, laquelle n'est jamais dans la matiére qui reçoit le mouvement, mais toujours dans celle qui le lui communique, & qu'il l'a encore elle-même emprunté d'une autre; de sorte qu'en remontant à la premiére substance matérielle qui a mis les autres en mouvement, il s'ensuit qu'elle tient elle-même d'ailleurs son principe d'activité, je veux dire de cette Intelligence suprême, universelle, qui se manifeste si clairement dans toute la Nature.

Cela posé, il est évident 1°. *que ce n'est*

pas dans la matére qu'on doit chercher l'origine du mouvement : 2°. Qu'il est impossible de découvrir quelle est sa nature, ni comment il a été communiqué à la matiére : 3°. Enfin qu'il est absurde d'attribuer la puissance de se mouvoir par soi-même, à un Etre qui n'a que de la mobilité, & qui, selon l'Auteur même, n'est qu'un Etre passif.

Jusques-là, MADAME, le choix que fait notre Ecrivain des Maîtres qui le guident, n'est pas heureux; il veut nous éclairer sur les propriétés de la matiére, & il affecte de marcher dans les ténèbres de l'Antiquité, & de nous offrir par-tout les frivolités des Scholastiques.

Il ne se borne pas à donner à la matiére un principe moteur intrinséque : il eût crû n'avoir pas complетté l'idée que vous avez donnée vous-même, MADAME, des propriétés des premiers Elémens, s'il leur eût refusé la faculté sensitive. Mais cette faculté aïant céla de commun avec la force motrice, qu'elle ne se manifeste pas dans tous les corps, il a fallu encore ne la regarder que comme potentiellement *renfermée dans la matiére; & pour que le principe qui n'avoit*

que le pouvoir sensitif, sentît réellement, l'Auteur a été forcé de recourir à la force motrice, comme à une cause productrice du sentiment.

Ce n'est pas tout; non content de regarder les sensations comme un dévelopement de la force motrice, il veut aussi que le discernement ne soit que la perfection de la faculté sensitive.

Ainsi il n'y auroit dans l'Homme qu'un seul & même principe, qui, selon ses différens dégrés de force & d'activité, perceroit plus ou moins vîte les nuages de l'enfance, & feroit toute la prodigieuse variété des Ames & des esprits.

Que pensez vous, MADAME, de ces admirables métamorphoses de la matière, vous, qui n'ignorez pas que Wolf même a dépoüillé les Monades Leibnitiennes *des perceptions qui leur avoient été prodiguées? Croïez-vous qu'une puissance active, quelle qu'en soit l'origine, porte dans la matiére autre chose que de l'activité? Et quel rapport y a-t'il entre la faculté de sentir, qui est purement passible, & le mouvement toûjours actif. Je vous avoüe, MADAME, que je saisirois avec plaisir l'occasion d'a-*

voir avec vous des Entretiens Métaphysiques sur ce sujet.

Les Scholastiques ont cru devoir attribuer à la matiére une faculté sensitive, périssable comme les autres formes, afin de ne point confondre l'Ame matérielle des Animaux, avec l'Ame spirituelle de l'Homme. C'est pourquoi, depuis Descartes même, ils ont introduit en Philosophie ce phantôme antique des Formes substantielles. *Notre Auteur, séduit peut-être par des autorités respectables, a rappellé ces chiméres qu'on croïoit à jamais bannies; il a voulu ranimer des* Etres de raison, *qui ne peuvent que semer le doute dans l'esprit des Hommes qui pensent. Chez lui tout est forme substantielle, matérielle, active, jusqu'à l'Ame sensitive des Animaux, & même jusqu'à l'Ame raisonnable de l'Homme, & par là rien de mieux connu, rien de plus facile à expliquer que l'instinct &c.*

D'où il est facile de voir que cet Ecrivain va plus loin que les Scholastiques, & qu'à leurs erreurs il ajoute les siennes propres. Il prétend d'ailleurs qu'il faut un bien plus grand appareil de formes, pour élever la matiére à la faculté de sentir, que pour la faire végéter; il ne donne d'autre principe que l'Ether, ou le feu,

pour expliquer la formation de tous les corps:
C'est comme cause directrice, intelligence, qu'il fait joüer le plus grand rôle à cet Elément. Vous qui connoissez si bien, MADAME, toute l'énergie des propriétés du feu, sur lequel vous avez donné un mémoire mieux écrit qu'on n'a fait jusqu'à présent en pareil genre, & qui méritoit d'être couronné par les mains de la Philosophie & des graces, vous conviendrez avec M. Quesnay que le feu n'agit que comme cause matérielle purement instrumentale : mais en même tems ne serez-vous pas bien surprise de voir que notre Auteur, qui cite ce grand Théoricien, ait si mal examiné ses sentimens, comme vous en pourrés juger en lisant son Traité du feu *dans le premier volume de son* Economie animale.

J'ai déja, ce me semble, MADAME, assés prouvé que l'Auteur de l'Histoire de l'Ame *n'a pas rigoureusement examiné tous les points qu'il traite. Ce qu'il nous débite sur la nature & les differens siéges de l'Ame, est risible. Il dit que l'Ame est étenduë, & fort étenduë. C'est une nouvelle découverte qu'il croit avoir faite dans l'Anatomie.*

L'extrême variété de vos connoissances ne vous permet pas d'ignorer le Mécanisme des

sensations. Vous savez, MADAME, que les nerfs vont véritablement aboutir à divers endroits du cerveau, & que ce sont eux qui portent à l'Ame toutes ses sensations. Cette observation névrologique *fait croire à l'Auteur que l'Ame, à tel endroit de son étenduë, est affectée par le son que le nerf* acoustique *lui fait entendre, à tel autre par la lumière & les couleurs que la rétine lui fait voir : &c.*

Ainsi, MADAME, voilà, pour la première fois peut-être, les sensations dispersées dans toute l'étenduë de l'Ame; & cependant toutes les expériences prouvent qu'elles sont toutes réünies dans une même idée individuelle, dont toutes ces sensations ne sont que des dépendances, dans une unité simple qui s'accorde mal avec le Systême de l'Auteur.

Mais toûjours conséquent à sa doctrine des Formes, *il vouloit que l'Etre sensitif fût matériel. Il l'affirme sans détours, comme si, encore une fois, il y avoit une ombre de rapport entre deux choses dont nous avons des idées si opposées.*

Une Théorie si contradictoire aux opinions reçûës, ne suffit pas encore. Vous allez voir, MADAME, ce palpable & d'autant plus dangereux Métaphysicien se perdre de plus en plus & accumuler erreurs sur erreurs. Il confond la

cause avec le sujet, l'objet aperçu ou senti avec le principe percipient *ou sentant, les sensations avec l'Etre sensitif, & l'un & l'autre avec les organes des sens. A-t'on jamais porté plus loin la confusion des idées?*

Oüi, MADAME, on voit régner le même désordre, & un désordre encore plus grand, dans le Chapitre de l'Ame raisonnable. *On la met précisément de niveau avec l'Ame sensitive des Animaux. La noblesse de son Origine, la supériorité de ses prérogatives, l'étenduë de ses connoissances, rien n'arrête un Anatomiste qui ne voit par tout que des nerfs, du sang, & des esprits. C'est pourquoi tout est ici de nouveau confondu. L'Ame de l'Homme exerce envain ses facultés sur les sensations; elle se forme envain des idées abstraites, simples, composées; cela ne lui attire aucune marque de distinction; ce n'est que sensitivement qu'elle juge & réflechit: elle consiste elle-même dans une pure organisation, & la liberté (si l'homme en a) vient d'une force motrice coëssentielle à la matiere dont l'Ame est formée.*

C'est ainsi que l'Auteur, sans tant se tourmenter, va, comme il dit lui-même, rondement son droit chemin.

Mais outre qu'on a vû que le principe me-

teur de la matiére est gratuitement supposé, est-il démontré, MADAME, que les opérations de l'Ame, en tant qu'elle se replie sur ses sentimens, les examine, délibére, & prend son parti sur les motifs qui la déterminent? est-il démontré, dis-je, que l'exercice de cette faculté consiste dans une activité qui exige du mouvement? Et pourra-t'on jamais s'imaginer qu'avec un mouvement local, on délibére comme on agit, & qu'on fasse un Livre comme on porte des fardeaux.

Enfin, MADAME, que prouvent toutes les histoires qui sont le sujet du dernier chapitre de l'ouvrage? Qu'on n'a point de sensations, lorsqu'on manque d'organes sensitifs. Il est évident que l'Ame ne peut examiner des idées qu'elle n'a pas; & loin de conclure que l'Ame est privée de ses facultés, lorsqu'elle ne peut les exercer, l'expérience nous apprend que l'Ame a toûjours la puissance de penser, lors même qu'elle ne sent, ni ne pense. Souvent aussi elle pense & entend les discours d'autrui, sans qu'il lui soit possible de donner aucun signe de ses pénsées. Je crois même qu'elle peut fort bien avoir exercé ses facultés, sans qu'il lui reste aucune réminiscence des idées qui l'ont occupée. C'est un fait prouvé par l'étonnement où

ſont les malades après des Léthargies, des Apoplexies, ou des Catalepſies, ſur tout imparfaites; lorſqu'on leur redit les diſcours qu'ils ont tenus, le choix qu'ils ont ſemblé faire de certaines choſes, & autres circonſtances dont ils ne ſe ſouviennent pas plus, que de ce qu'ils ont ſenti dans l'Uterus.

J'en ai dit aſſez, MADAME, pour faire juger de l'abſurdité des conſéquences que l'Auteur tire d'une Théorie mal fondée, que tout l'ouvrage peut bien paſſer pour un cahos d'explications auſſi obſcures que dangereuſes : & aſſûrement on peut dire que ce Philoſophe a ſouvent ceſſé de l'être, s'il ſuffit, pour mériter ce reproche, que la raiſon, qui détruit le Matérialiſme, ne puiſſe le démontrer. D'ailleurs ſon hiſtoire reſſemble à la plûpart des Livres Philoſophiques; c'eſt un vrai ſpectacle qu'on offre à l'imagination, même en déclamant contr'elle. Peu de Phyſiciens, MADAME, ſavent, comme vous, allier la ſévérité du raiſonnement à l'élégante dignité du Stile.

J'ai l'honneur d'être,

MADAME, &c.



HISTOIRE NATURELLE DE L'AME.

CHAPITRE I.

Exposition de l'Ouvrage.



CE n'est ni Aristote, ni Platon, ni Descartes, ni Mallebranche qui vous aprendront ce que c'est que votre Ame. En vain vous vous tourmentés pour connoître sa nature; n'en déplaise à votre vanité & à votre indocilité, il faut que vous vous soumettiés à l'ignorance & à la foi. L'essence de

l'Ame de l'homme & des animaux est, & sera toûjours aussi inconnuë, que l'essence de la matiere & des corps. Je dis plus ; l'Ame dégagée du corps par abstraction, ressemble à la matiere considèrée sans aucunes formes ; on ne peut la concevoir. L'Ame & le Corps ont été faits ensemble dans le même instant, & comme d'un seul coup de pinçeau. Ils ont été jettés au même moule, dit un grand Théologien (1) qui a osé penser. Celui qui voudra connoître les propriétés de l'Ame, doit donc auparavant rechercher celles qui se manifestent clairement dans les corps, dont l'ame est le principe actif.

Cette réflexion me conduit naturellement à penser qu'il n'est point de plus sûrs guides que les sens. Voila mes Philosophes. Quelque mal qu'on en dise, eux seuls peuvent éclairer la raison dans la re-

(1) TERTULIEN *de resurrect.*

cherche de la vérité ; c'est à eux seuls qu'il faudra toûjours revenir, quand on voudra sérieusement la connoître.

Voïons donc avec autant de bonne foi, que d'impartialité, ce que nos sens peuvent découvrir dans la matiere, dans la substance des corps, & sur tout des corps organisés ; mais n'y voïons que ce qui y est, & n'imaginons rien. La matiere est par elle même un principe passif, elle n'a qu'une force d'*inertie* : c'est pourquoi toutes les fois qu'on la verra se mouvoir, on pourra conclure que son mouvement vient d'un autre principe qu'un bon esprit ne confondra jamais avec celui qui le contient, je veux dire avec la matiere ou la substance des corps, parce que l'idée de l'un, & l'idée de l'autre, forment deux idées intellectuelles, aussi differentes que l'actif & le passif. Si donc il est dans les corps un principe moteur, &

qu'il ſoit prouvé que ce même principe qui fait battre le cœur, faſſe auſſi ſentir les nerfs & penſer le cerveau, ne s'enſuivra-t-il pas clairement que c'eſt à ce principe qu'on donne le nom d'*Ame* ?

Il eſt démontré que le corps humain n'eſt dans ſa premiere origine qu'un *ver*, dont toutes les métamorphoſes n'ont rien de plus ſurprenant que celles de tout autre inſecte. Pourquoi ne ſeroit-il pas permis de rechercher la nature, ou les propriétés du principe inconnu, mais évidemment *ſenſible* & *actif*, qui fait ramper ce *ver* avec orgueil ſur la ſurface de la terre ? La vérité n'eſt-elle donc pas plus faite pour l'homme, que le bonheur auquel il aſpire ? ou n'en ſerions-nous ſi avides, & pour ainſi dire, ſi amoureux, que pour n'embraſſer qu'une nuë, au lieu de la Déeſſe, comme les Poëtes l'ont fait d'Ixion.

CHAPITRE II.

De la Matiere.

TOus les Philosophes qui ont atentivement examiné la nature de la matiere, considerée en elle-même indépendemment de toutes les formes qui constituent les corps, ont découvert dans cette substance diverses propriétés, qui découlent d'une essence absolument inconnuë. Telles sont, 1o. la puissance de recevoir differentes formes, qui se produisent dans la matiere même, & par lesquelles la matiere peut aquerir la force motrice & la faculté de sentir; 2o. l'étenduë actuelle, qu'ils ont bien reconnuë pour un attribut, mais non pour l'essence de la matière.

Il y en a cependant eu quelques-uns, & entre autres Descartes, qui

ont voulu réduire l'eſſence de la matiere à la ſimple étenduë, & borner toutes les propriétés de la matiére à celles de l'étenduë; mais ce ſentiment a été rejetté par tous les autres modernes, qui ont été plus atentifs à toutes les propriétés de cette ſubſtance; en ſorte que la puiſſance d'aquerir la force motrice, & la faculté de ſentir, a été de tous tems conſidérée, de même que l'étenduë, comme une propriété eſſentielle de la matiére.

Toutes les diverſes propriétés qu'on remarque dans ce principe inconnu, démontrent un être dans lequel exiſtent ces mêmes propriétés, un être qui par conſéquent doit exiſter par lui-même. Or on ne conçoit pas, ou plutôt il paroît impoſſible qu'un être qui exiſte par lui-même puiſſe ni ſe créer ni s'anéantir. Il ne peut y avoir évidemment que les formes dont ſes propriétés eſſentielles le rendent ſuſceptible,

qui puissent se détruire & se reproduire tour à tour. Aussi l'expérience nous force-t-elle d'avouer que rien ne se fait de rien.

Tous les Philosophes qui n'ont point connu les lumieres de la foi, ont pensé que ce principe substantiel des corps a existé & existera toûjours, & que les élémens de la matiere ont une solidité indestructible, qui ne permet pas de craindre que le monde vienne à s'écrouler. La plupart des Philosophes Chrétiens reconnoissent aussi qu'il existe nécessairement par lui-même, & qu'il n'est point de sa nature d'avoir pu commencer ni de pouvoir finir, comme on peut le voir dans un Auteur du siécle dernier qui professoit (1) la Théologie à Paris, & dans notre Discours.

(1) GOUDIN *Philosophia juxtà inconcussa tutissimaque Divi Thomæ Dogmata*, Lugd. 1678.

CHAPITRE III.

De l'étenduë de la Matiere.

QUOIQUE nous n'aïons aucune idée de l'essence de la matiere, nous ne pouvons refuser notre consentement aux propriétés que nos sens y découvrent.

J'ouvre les yeux, & je ne vois autour de moi que matiere ou qu'étenduë. L'étenduë est donc une propriété qui convient toûjours à toute matiere, qui ne peut convenir qu'à elle seule, & qui par conséquent est coessentielle à son sujet.

Cette propriété supose dans la substance des corps, trois dimensions, *longueur*, *largeur* & *profondeur*. En effet, si nous consultons nos connoissances, qui viennent toutes des sens, on ne peut concevoir la matiere ou la substance des corps, sans l'idée d'un être à la fois, long, large & profond; parce que l'idée

de ces trois dimensions est nécessairement liée à celle que nous avons de toute grandeur ou quantité.

Les Philosophes qui ont le plus médité sur la matiere, n'entendent pas par l'étenduë de cette substance, une étenduë solide, formée de parties distinctes, capable de résistance. Rien n'est uni, rien n'est divisé dans cette étenduë : car pour diviser il faut une force qui désunisse ; il en faut une aussi pour unir les parties divisées. Or suivant ces Physiciens, la matiere n'a point de force actuellement active : parce que toute force ne peut venir que du mouvement, ou de quelque effort ou tendance au mouvement, & qu'ils ne reconnoissent dans la matiere dépouillée de toute forme par abstraction, qu'une force motrice en *puissance*.

Cette théorie est dificile à concevoir ; mais les principes posés, elle est rigoureusement vraie dans ses

conſéquences. Il en eſt de ces vérités, comme des vérités algébriques dont on connoît mieux la certitude, que l'eſprit ne la conçoit.

L'étenduë de la matiere n'eſt donc qu'une étenduë métaphyſique, qui n'offre rien de ſenſible, ſuivant l'idée de ces mêmes Philoſophes. Ils penſent avec raiſon qu'il n'y a que l'étenduë ſolide qui puiſſe fraper nos ſens.

Il nous paroît donc que l'étenduë eſt un atribut eſſentiel à la matiere, un atribut qui fait partie de ſa forme métaphyſique ; mais nous ſommes fort éloignés de croire qu'une étenduë ſolide conſtituë ſon eſſence.

Cependant avant Deſcartes, quelques Anciens avoient fait conſiſter l'eſſence de la matiere dans l'étenduë ſolide. Mais cette opinion que les Cartéſiens ont tant fait valoir a été combatuë victorieuſement dans tous les tems par des raiſons éviden-

tes que nous exposerons dans la suite ; car l'ordre veut que nous examinions auparavant à quoi se réduisent les propriétés de l'étenduë.

Chapitre IV.

Des Propriétés mécaniques-passives de la matiere, dépendantes de l'étenduë.

CE qu'on apelle forme en général consiste dans les divers états ou les differentes modifications dont la matiere est susceptible. Ces modifications reçoivent l'être ou leur existence, de la matiere même, comme l'empreinte d'un cachet la reçoit de la cire qu'elle modifie. Elles constituent tous les differens états de cette substance : c'est par elles qu'elle prend toutes les diverses formes des corps, & qu'elle constituë ces corps mêmes.

Nous n'examinerons pas ici qu'elle peut être la nature de ce principe consideré séparément de son étenduë & de toute autre forme. Il suffit d'avouer qu'elle est inconnuë : ainsi il est inutile de rechercher si la matiere peut exister dépouillée de toutes ces formes, sans lesquelles nous ne pouvons la concevoir. Ceux qui aiment les disputes frivoles, peuvent sur les pas des Scholastiques, poursuivre toutes les questions qu'on peut faire à ce sujet ; nous n'enseignerons que ce qu'il faut précisément savoir de la doctrine de ces formes.

Il y en a de deux sortes ; les unes actives, les autres passives. Je ne traite dans ce Chapitre que des dernieres. Elles sont au nombre de quatre ; savoir la *grandeur*, la *figure*, le *repos*, & la *situation*. Ces formes sont des états simples, des dépendances passives de la matiere, des modes qui ne peuvent jamais

l'abandonner, ni en détruire la simplicité.

Les Anciens pensoient, non sans raison, que ces formes mécaniques-passives de la matiere n'avoient pas d'autre source que l'étenduë ; persuadés qu'ils étoient, que la matiere contient *potentiellement* toutes ces formes en soi, par cela seul, que ce qui est étendu, qu'un être doué des dimensions dont on a parlé, peut évidemment recevoir telle ou telle grandeur, figure, situation, &c.

Voila donc les formes mécaniques-passives, contenuës en puissance dans l'étenduë, dépendantes absolument des trois dimensions de la matiere, & de leur diverse combinaison ; & c'est en ce sens qu'on peut dire que la matiere considerée simplement dans son étenduë, n'est elle-même qu'un principe passif. Mais cette simple étenduë qui la rend susceptible d'une infinité de formes, ne lui permet pas d'en re-

cevoir aucune ſans ſa propre force motrice ; car c'eſt la matiere déja revêtuë des formes au moïen deſquelles elle a reçu la puiſſance motrice, ou le mouvement actuel, qui ſe procure elle-même ſucceſſivement toutes les différentes formes qu'elle reçoit : & ſuivant la même idée, ſi la matiere eſt la mere des formes, comme parle Ariſtote, elle ne l'eſt que par ſon mariage, ou ſon union avec la force motrice même.

Cela poſé : ſi la matiere eſt quelquefois forcée de prendre une certaine forme, & non telle autre, cela ne peut venir de ſa nature trop *inerte* ou de ſes formes mécaniques-paſſives dépendantes de l'étenduë, mais d'une nouvelle forme qui mérite ici le premier rang, parce qu'elle jouë le plus grand rôle dans la nature, c'eſt la forme active ou la puiſſance motrice ; la forme, je le répéte, par laquelle la matiere produit celles qu'elle reçoit.

Mais avant que de faire mention de ce principe moteur, qu'il me soit permis d'obſerver en paſſant que la matiere conſidèrée ſeulement comme un être paſſif, ne paroît mériter que le ſimple nom de matiere, auquel elle étoit autrefois reſtreinte, que la matiere en tant qu'abſolument inſéparable de l'étenduë, de l'impénétrabilité, de la diviſibilité, & des autres formes mécaniques-paſſives, n'étoit pas reputée par les Anciens la même choſe que ce que nous apellons aujourd'hui du nom de ſubſtance, & qu'enfin loin de confondre ces deux termes, comme font les Modernes, ils prennoient la matiere ſimplement comme un atribut ou une partie de cette ſubſtance conſtituée telle, ou élevée à la dignité de corps par la puiſſance motrice dont je vais parler.

CHAPITRE V.

De la puissance motrice de la matiere.

LEs Anciens persuadés qu'il n'y avoit aucuns corps sans une force motrice, regardoient la substance des corps comme un composé de deux atributs primitifs : par l'un cette substance avoit la puissance de se mouvoir, & par l'autre celle d'être muë. En effet dans tout corps qui se meut, il n'est pas possible de ne pas concevoir ces deux atributs, c'est-à-dire, la chose qui se meut, & la même chose qui est muë.

On vient de dire qu'on donnoit autrefois le nom de matiere à la substance des corps en tant que susceptible de mouvement : cette même matiere devenuë capable de se mouvoir, étoit envisagée sous le nom de principe actif, donné alors

à la même ſubſtance. Mais ces deux atributs paroiſſent ſi eſſentiellement dépendans l'un de l'autre, que Ciceron, (1) pour mieux exprimer cette union eſſentielle, & primitive de la matiere & de ſon principe moteur, dit que l'un & l'autre ſe trouvent l'un dans l'autre; ce qui rend fort bien l'idée des Anciens.

D'où l'on comprend que les Modernes ne nous ont donné qu'une idée peu exacte de la matiere, lorſqu'ils ont voulu, par une confuſion mal entenduë, donner ce nom à la ſubſtance des corps; puiſqu'encore une fois la matiere ou le principe paſſif de la ſubſtance des corps ne fait qu'une partie de cette ſubſtance. Ainſi il n'eſt pas ſurprenant qu'ils n'y aient pas découvert la force motrice & la faculté de ſentir.

On doit voir à préſent, ce me

(1) In utrroque tandem utrumque. *Academ. quæſt. lib.* 1.

ſemble, du premier coup d'œil, que s'il eſt un principe actif, il doit avoir dans l'eſſence inconnuë de la matiere, une autre ſource que l'étenduë ; ce qui confirme que la ſimple étenduë ne donne pas une idée complette de toute l'eſſence, ou forme Métaphiſique de la ſubſtance des corps, par cela ſeul qu'elle exclut l'idée de toute activité dansla matiere. C'eſt pourquoi ſi nous démontrons ce principe moteur ; ſi nous faiſons voir que la matiere, loin d'être auſſi indifferente qu'on le croit communement, au mouvement & au repos, doit être regardée comme une ſubſtance active, auſſi bien que paſſive, quelle reſſource auront ceux qui ont fait conſiſter ſon eſſence dans l'étenduë ?

Les deux principes, dont on vient de parler, l'étenduë & ſa force motrice, ne ſont que des puiſſances de la ſubſtance des corps ; car de même que cette ſubſtance eſt ſuſcep-

tible de mouvement sans en avoir effectivement, elle a aussi toûjours, lors même qu'elle ne se meut pas, la faculté de se mouvoir.

Les Anciens ont véritablement remarqué que cette force motrice n'agissoit dans la substance des corps, que lorsque cette substance étoit revêtuë de certaines formes : ils ont aussi observé que les divers mouvemens qu'elle produit sont tous assujettis ou réglés par ces differentes formes. C'est pourquoi les formes, au moïen desquelles la substance des corps pouvoit non seulement se mouvoir, mais se mouvoir diversement, ont été nommées *formes matérielles*.

Il suffisoit à ces premiers maîtres de jetter les yeux sur tous les phénoménes de la nature, pour découvrir dans la substance des corps la force de se mouvoir elle-même. En effet ou cette substance se meut elle-même, ou lorsqu'elle est en mou-

vement, c'eſt une autre ſubſtance qui le lui communique. Mais voit-on dans cette ſubſtance autre choſe qu'elle-même en action ? & ſi quelquefois elle paroît recevoir un mouvement qu'elle n'a pas, le reçoit-elle de quelqu'autre cauſe que ce même genre de ſubſtance dont les parties agiſſent les unes ſur les autres ?

Si donc on ſupoſe un autre Agent, je demande quel il eſt, & qu'on me donne des preuves de ſon exiſtence ; mais puiſqu'on n'en a pas la moindre idée, ce n'eſt pas même un *être de raiſon.*

Après cela il eſt clair que les Anciens ont dû facilement reconnoître une force intrinſéque de mouvement au dedans de la ſubſtance des corps ; puiſqu'enfin on ne peut ni prouver ni concevoir aucune autre ſubſtance qui agiſſe ſur elle.

Mais ces mêmes Auteurs ont en même tems avoué, ou plutôt prou-

vé qu'il étoit impoſſible de comprendre comment ce myſtere de la nature peut s'opérer, parce qu'on ne connoît point l'eſſence des corps. Ne connoiſſant pas l'Agent, quel moïen en effet de pouvoir connoître ſa maniere d'agir ? Et la difficulté ne demeureroit-elle pas la même, en admettant une autre ſubſtance, principalement un être dont on n'auroit aucune idée, & dont on ne pourroit pas même raiſonnablement reconnoître l'exiſtence ?

Ce n'eſt pas auſſi ſans fondement qu'ils ont penſé que la ſubſtance des corps, enviſagée ſans aucune forme, n'avoit aucune activité, mais qu'elle étoit *tout en puiſſance.* (1) Le corps humain, par exemple, privé de ſa forme propre, pourroit-il exécuter les mouvemens qui en dépendent ? De même ſans l'ordre & l'arrangement de toutes les parties de l'Univers, la matiere qui le com-

(1) Totum in fieri.

pofe pourroit-elle produire tous les divers phénoménes qui frapent nos fens ?

Mais les parties de cette fubftance qui reçoivent des formes, ne peuvent pas elles-mêmes fe les donner; ce font toûjours d'autres parties de cette même fubftance déja revêtuë de formes, qui les leur procurent. Ainfi c'eft de l'action de ces parties, preffées les unes par les autres, que naiffent les formes par lefquelles la forme motrice des corps devient éfectivement active.

C'eft au froid & au chaud qu'on doit, à mon avis, réduire, comme ont fait les Anciens, les formes productives des autres formes; parce qu'en effet, c'eft par ces deux qualités actives générales que font vraifemblablement produits tous les corps fublunaires.

Defcartes, génie fait pour fe fraïer de nouvelles routes & s'égarer, (parce que c'étoit un génie,) a pré-

tendu avec quelques autres Philosophes que Dieu est la seule cause efficiente du mouvement, & qu'il l'imprime à chaque instant dans tous les corps. Mais ce sentiment n'est qu'une hypothèse qu'il a tâché d'ajuster aux lumieres de la foi, & alors ce n'est plus parler en Philosophe, ni à des Philosophes, sur tout à ceux qu'on ne peut convaincre que par la force de l'évidence.

Les Scholastiques Chrétiens des derniers siécles ont bien senti l'importance de cette simple réflexion: c'est pourquoi ils se sont sagement bornés aux seules lumieres purement Philosophiques sur le mouvement de la matiere, quoiqu'ils eussent pû faire voir que Dieu même a dit qu'il avoit " empreint d'un „ principe actif les élémens de la „ matiere. „ *Genes.* 1. *Isaye* 66.

On pourroit former ici une longue chaîne d'autorités, & prendre dans les Professions les plus célé-

bres, une substance de la doctrine de tous les autres : mais outre que cette doctrine a été exposée dans notre discours préliminaire, il est assez évident que la matiere contient cette force motrice qui l'anime, & qui est la cause immédiate de toutes les loix du mouvement.

CHAPITRE VI.

De la faculté sensitive de la matiere.

NOus avons parlé de deux attributs essentiels de la matiere, desquels dépendent la plupart de ses propriétés, savoir l'*étenduë* & la *force motrice*. Nous n'avons plus maintenant qu'à prouver un troisiéme atribut ; je veux dire *la faculté de sentir* que les Philosophes [1] de tous les siécles ont recon-

[1] Voyez la Thèse que M. Leibnitz fit soutenir à ce sujet au Prince Eugène, & l'*Origine ancienne de la Physique moderne*, par le P. Regnault.

nuë dans cette même ſubſtance. Je dis tous les Philoſophes, quoique je n'ignore pas tous les éforts qu'ont vainement faits les Cartéſiens pour l'en dépouiller. Mais pour écarter des dificultés inſurmontables, ils ſe ſont jettés dans un labyrinthe dont ils ont cru ſortir par cet abſurde ſiſtême " que les bêtes ſont de pu„ res machines. „

Une opinion ſi riſible n'a jamais eu, d'accès chez les Philoſophes, que comme un badinage d'eſprit, ou un amuſement Philoſophique.

C'eſt pourquoi nous ne nous arrêterons pas à la réfuter. L'expérience ne nous prouve pas moins la faculté de ſentir dans les bêtes, que dans les hommes : car hors moi qui ſuis fort aſſuré que je ſens, je n'ai d'autre preuve du ſentiment des autres hommes que par les ſignes qu'ils m'en donnent. Le langage de convention, je veux dire la parole, n'eſt pas le ſigne qui l'expri-

me le mieux : il y en a un autre commun aux hommes & aux animaux, qui le manifeste avec plus de certitude ; je parle du langage affectif, tel que les plaintes, les cris, les caresses, la fuite, les soupirs, le chant, & en un mot toutes les expressions de la douleur, de la tristesse, de l'aversion, de la crainte, de l'audace, de la soumission, de la colère, du plaisir, de la joie, de la tendresse, &c. Un langage aussi énergique a bien plus d'empire sur nous, bien plus de force pour nous convaincre, que tous les Sophismes de Descartes pour nous persuader.

Peut-être les Cartésiens, ne pouvant se refuser à leur propre sentiment intérieur, se croient-ils mieux fondés à reconnoitre la même faculté de sentir dans tous les hommes, que dans les autres animaux ; parce que ceux-ci n'ont pas à la vérité exactement la figure humaine.

Mais ces Philoſophes s'en tenant ainſi à l'écorce des choſes, auroient bien peu examiné la parfaite reſſemblance qui frape les connoiſſeurs entre l'homme & la bête : car il n'eſt ici queſtion que de la ſimilitude des organes des ſens, leſquels, à quelques modifications près, ſont abſolument les mêmes, & acuſent évidemment les mêmes uſages.

Si ce parallele n'a pas été ſaiſi par Deſcartes, ni par ſes Sectateurs, il n'a pas échapé aux autres Philoſophes, & ſur tout à ceux qui ſe ſont curieuſement apliqués à l'*Anatomie comparée.*

Il ſe préſente une autre dificulté qui intéreſſe davantage notre amour propre : c'eſt l'impoſſibilité où nous ſommes encore de concevoir cette propriété comme une dépendance ou un attribut de la matiere. Mais qu'on faſſe atention que cette ſubſtance ne nous laiſſe apercevoir que

des chofes ineffables, comprend-on mieux comment l'étenduë découle de fon effence, comment elle peut être muë par une force primitive dont l'action s'exerce fans contact, & mille autres merveilles qui fe dérobent tellement aux recherches des yeux les plus clairvoïans, qu'elles ne leur montrent que le rideau qui les cache, fuivant l'idée d'un illuftre moderne? [1]

S'il étoit permis d'emploïer des fictions poëtiques dans un ouvrage de ce genre, on pourroit dire que les Dieux feuls peuvent lever ce rideau, comme Venus fit devant Enée. [2]

Mais ne pourroit-on pas fupofer, comme ont fait quelques-uns, que le fentiment qui fe remarque dans les corps animés, apartiendroit à

[1] Leibnitz.

[2] Apice, namque omnem, quæ nunc obducta tuenti,
Mortales hebetat vifus tibi, & humida circum
Caligat, nubem eripiam. *Virg. Æneid.* l. 5.

un être diſtinct de la matiere de ces corps, à une ſubſtance d'une differente nature, & qui ſe trouveroit unie avec eux ? Les lumieres de la raiſon nous permettent-elles de bonne fois d'admettre de telles conjectures ? Nous ne connoiſſons dans les corps que de la matiere, nous n'obſervons la faculté de ſentir que dans ces corps : ſur quel fondement donc établir un être idéal déſavoué par toutes nos connoiſſances ?

Il faut cependant convenir avec la même franchiſe, que nous ignorons ſi la matiere a en ſoi la faculté immédiate de ſentir, ou ſeulement la puiſſance de l'aquerir par les modifications ou par les formes dont elle eſt ſuſceptible ; car il eſt vrai que cette faculté ne ſe montre que dans les corps organiſés.

Voila donc encore une nouvelle faculté qui ne réſideroit auſſi qu'en puiſſance dans la matiere, ainſi que toutes les autres dont on a fait men-

tion ; & telle a été encore la façon de penſer des Anciens dont la Philoſophie pleine de vuës & de pénétration méritoit d'être élevée ſur les débris de celle des Modernes. Ces derniers ont beau dédaigner des ſources trop éloignées d'eux : l'ancienne Philoſophie prévaudra toûjours devant ceux qui ſont dignes de la juger ; parce qu'elle forme (du moins par raport au ſujet que je traite) un ſiſtême ſolide, bien lié, & comme un corps qui manque à tous ces membres épars de la Phiſique moderne.

CHAPITRE VII.

Des formes ſubſtantielles.

NOus avons vu que la matiere eſt mobile, qu'elle a la puiſſance de ſe mouvoir par elle-même , qu'elle eſt ſuſceptible de ſenſation

& de ſentiment. Mais il ne paroît pas, du moins ſi l'on s'en raporte à l'expérience, ce grand maître des Philoſophes, que ces propriétés puiſſent être miſes en exercice, avant que cette ſubſtance ſoit, pour ainſi dire, habillée de quelques formes qui lui donnent la faculté de ſe mouvoir & de ſentir. C'eſt pourquoi les Anciens regardoient ces formes comme faiſant partie de la réalité des corps ; & de-là vient qu'ils les ont nommées *formes ſubſtantielles*. [1] En effet, la matiere conſidérée par abſtraction, ou ſéparément de toute forme, eſt un être incomplet, ſuivant le langage des Ecoles, un être qui n'exiſte point dans cet état, & ſur lequel du moins les ſens ni la raiſon n'ont aucune priſe. Ce ſont donc véritablement les formes qui le rendent ſenſible, & pour ainſi dire, le réaliſent. Ainſi, quoique, rigoureu-

[1] GOUD. T. II., p. 94. 98.

sement parlant, elles ne soient point des substances, mais de simples modifications, on a été fondé à leur donner le nom de *formes substantielles*, parce qu'elles perfectionnent la substance des corps, & en font en quelque sorte partie.

D'ailleurs pourvû que les idées soient clairement exposées, nous dédaignons de réformer des mots consacrés par l'usage, & qui ne peuvent induire en erreur, lorsqu'ils sont définis, & bien entendus.

Les Anciens n'avoient donné le nom de *formes substantielles*, qu'aux modifications qui constituent essentiellement les corps, & qui leur donnent à chacun ces caractères décisifs qui les distinguent l'un de l'autre. Ils nommoient seulement formes *accidentelles*, les modifications qui viennent par accident, & dont la destruction n'entraine pas nécessairement celle des formes qui constituent la nature des corps,

com-

comme le mouvement local du corps humain, qui peut cesser, sans altérer l'intégrité de son organisation.

Les formes substantielles ont été divisées en simples & en composées. Les formes simples sont celles qui modifient les parties de la matiere, telles que la grandeur, la figure; le mouvement, le repos & la situation; & ces parties de la matiere revêtues de ces formes, sont ce qu'on apelle *corps simples* ou *élémens*. Les formes composées consistent dans l'assemblage des corps simples, unis & arrangés dans l'ordre, & la quantité nécessaire pour construire ou former les differens mixtes.

Les mêmes Philosophes de l'Antiquité ont aussi en quelque sorte distingué deux sortes de formes substantielles dans les corps vivans; sçavoir celles qui constituent les parties organiques de ces corps, & celles qui sont regardées comme étant leur principe de vie. C'est à ces der-

nieres qu'ils ont donné le nom d'*A-me*. Ils en ont fait trois ſortes; l'*Ame végétative* qui apartient aux plantes ; l'*Ame ſenſitive*, commune à l'homme & à la bête : mais parce que celle de l'homme ſemble avoir un plus vaſte empire, des fonctions plus étenduës, des vuës plus grandes, ils l'ont apellée *Ame raiſonnable*. Diſons un mot de l'Ame végétative. Mais auparavant, qu'il me ſoit permis de répondre à une objection que m'a faite un habile homme. " Vous
„ n'admettés, dit-il, dans les Ani-
„ maux, pour principe de ſenti-
„ ment, aucune ſubſtance qui ſoit
„ differente de la matiere : pour-
„ quoi donc traiter d'abſurde le
„ Cartéſianiſme, en ce qu'il ſu-
„ poſe que les Animaux ſont de
„ pures machines ? & quelle ſi
„ grande difference y a-t-il entre
„ ces deux opinions ? „ Je répons d'un ſeul mot : Deſcartes refuſe

tout ſentiment, toute faculté de ſentir à ſes machines, ou à la matiere dont il ſupoſe que les Animaux ſont uniquement faits : & moi je prouve clairement, ſi je ne me trompe fort, que s'il eſt un être qui ſoit, pour ainſi dire, pétri de ſentiment, c'eſt l'Animal ; il ſemble avoir tout reçu en cette monnoie, qui, [dans un autre ſens] manque à tant d'hommes. Voila la difference qu'il y a entre le célébre Moderne dont je viens de parler, & l'Auteur inconnu de cet ouvrage.

CHAPITRE VIII.

De l'Ame Végétative.

NOus avons dit qu'il falloit rapeller au froid & au chaud les formes productives de toutes les formes des corps. Il va paroî-

tre un ample commentaire de cette doctrine des Anciens, par Mr. Quesnay. Cet habile homme la démontre par toutes les recherches & toutes les expériences de la Phisique moderne, ingénieusement rassemblées dans un *Traité du Feu*, ou l'*Ether* subtilement ralumé, jouë le premier rôle dans la formation des corps. Mr. Lamy Médecin n'a pas cru devoir ainsi borner l'empire de l'Ether; il explique la formation des Ames de tous les corps par cette même cause. L'Ether est un esprit infiniment subtil, une matiere très-déliée & toûjours en mouvement, connuë sous le nom de feu pur & céleste, parce que les Anciens en avoient mis la source dans le Soleil, d'où, suivant eux, il est lancé dans tous les corps, plus ou moins, selon leur nature & leur consistance;" & quoique de soi-
„ même il ne brûle pas, par les

„ differens mouvemens qu'il don-
„ ne aux particules des autres corps
„ où il eſt enfermé, il brûle & fait
„ reſſentir la chaleur. Toutes les
„ parties du monde ont quelque
„ portion de ce feu Elémentaire,
„ que pluſieurs Anciens regardent
„ comme l'Ame du monde, &
„ dont Lamy prend leur ſiſtême,
„ ſans ſeulement les nommer. Le
„ feu viſible a beaucoup de cet
„ Eſprit, l'air auſſi, l'eau beau-
„ coup moins, la terre très-peu.
„ Entre les mixtes, les mineraux
„ en ont moins, les plantes plus,
„ & les Animaux beaucoup davan-
„ tage. Ce feu ou cet eſprit eſt
„ leur Ame, qui s'augmente avec
„ le corps, par le moïen des ali-
„ mens qui en contiennent, &
„ dont il ſe ſépare avec le chile,
„ & devient enfin capable de ſen-
„ timent, grace à un certain mé-
„ lange d'humeurs, & à cette ſtruc-
„ ture particuliere d'organes qui

„ forment les corps animés : car „ les Animaux, les mineraux, les „ plantes mêmes, & les os, qui „ font la baſe de nos corps, n'ont „ pas de ſentiment, quoiqu'ils aïent „ chacun quelque portion de cet „ Ether, parce qu'ils n'ont pas la „ même organiſation. „

Les Anciens entendoient par l'Ame végétative, la cauſe qui dirige toutes les opérations de la génération, de la nutrition & de l'acroiſſement de tous les corps vivans.

Les Modernes peu atentifs à l'idée que ces premiers Maîtres avoient de cette eſpéce d'Ame, l'ont confonduë avec l'organiſation même des végétaux & des Animaux, tandis qu'elle eſt la-cauſe qui conduit & dirige cette organiſation.

On ne peut en effet concevoir la formation des corps vivans, ſans une cauſe qui y préſide ; ſans un principe qui régle & amene tout

à une fin déterminée, ſoit que ce principe conſiſte dans les loix générales par leſquelles [1] s'opére tout le mécaniſme des actions de ces corps, ſoit qu'il ſoit borné à des loix particulieres, originairement réſidentes ou incluſes dans le germe de ces corps mêmes, & par leſquelles s'exécutent toutes ſes fonctions pendant leur acroiſſement & leur durée.

Les Philoſophes dont je parle, ne ſortoient pas des propriétés de la matiere pour établir ces principes. Cette ſubſtance, à laquelle ils atribuent la faculté de ſe mouvoir elle-même, avoit auſſi le pouvoir de ſe diriger dans ſes mouvemens, l'un ne pouvant ſubſiſter ſans l'autre; puiſqu'on conçoit clairement que la même puiſſance doit être également & le principe de ces mouvemens, & le principe de

[1] BOERH. Elem. Chem. p. 35. 36. *Abregé de ſa Théorie Chimique*, p. 6. 7.

cette détermination, qui font deux chofes abfolument individuelles & inféparables. C'eft pourquoi ils regardoient l'Ame végétative, comme une forme fubftantielle purement matérielle, malgré l'efpéce d'intelligence dont ils imaginoient qu'elle n'étoit pas dépourvuë.

CHAPITRE IX.

De l'Ame fenfitive des Animaux.

LE principe matériel ou la forme fubftantielle qui dans les Animaux fent, difcerne & connoît, a été généralement nommée par les Anciens, *Ame fenfitive*. Ce principe doit être foigneufement diftingué du corps organique même des Animaux & des opérations de ces corps, qu'ils ont attribuées à l'Ame végétative, comme on vient de le remarquer. Ce

ſont cependant les organes mêmes de ces corps animées qui occaſionnent à cet être ſenſitif, les ſenſations dont il eſt affecté.

On a donné le nom de *ſens* aux organes particulierement deſtinés à faire naître ces ſenſations dans l'Ame. Les Médecins les diviſent en ſens externes & en ſens internes ; mais il ne s'agit ici que des premiers, qui ſont, comme tout le monde ſçait, au nombre de cinq ; la vuë, l'ouïe, l'odorat, le goût & le tact, dont l'empire s'étend ſur un grand nombre de ſenſations, qui toutes ſont des ſortes de toucher.

Ces organes agiſſent par l'entremiſe des nerfs, & d'une maniere qui coule au-dedans de leur imperceptible cavité, & qui eſt d'une ſi grande ſubtilité, qu'on lui a donné le nom d'eſprit animal, ſi bien démontré ailleurs par une foule d'expériences & de ſo-

lides raiſonnemens, que je ne perdrai point de tems à en prouver ici l'exiſtence.

Lorſque les organes des ſens ſont frapés par quelque objet, les nerfs qui entrent dans la ſtructure de ces organes ſont ébranlés, le mouvement des eſprits modifié ſe tranſmet au cerceau juſqu'au *ſenſorium commune*, c'eſt-à-dire, juſqu'à l'endroit même où l'Ame ſenſitive reçoit les ſenſations à la faveur de ce reflux d'eſprits, qui par leur mouvement agiſſent ſur elle.

Si l'impreſſion d'un corps ſur un nerf ſenſitif eſt forte & profonde, ſi elle le tend, le déchire, le brûle, ou le rompt, il en réſulte pour l'Ame une ſenſation qui n'eſt plus ſimple, mais douloureuſe : & réciproquement ſi l'organe eſt trop foiblement affecté, il ne ſe fait aucune ſenſation. Donc pour que les ſens faſſent

leurs fonctions ; il faut que les objets impriment un mouvement proportionné à la nature foible ou forte de l'organe ſenſitif.

Il ne ſe fait donc aucune ſenſation, ſans quelque changement dans l'organe qui lui eſt deſtiné, ou plutôt dans la ſeule ſurface du nerf de cet organe. Ce changement peut-il ſe faire pour l'*intromiſſion* du corps qui ſe fait ſentir? Non ; les enveloppes dures des nerfs rendent la choſe évidemment impoſſible. Il ne produit que par les diverſes propriétés des corps ſenſibles, & de-là naiſſent les differentes ſenſations.

Beaucoup d'expériences nous ont fait connoître que c'eſt effectivement dans le cerveau, que l'Ame eſt affectée des ſenſations propres à l'Animal : car lorſque cette partie eſt conſidérablement bleſſée, l'Animal n'a plus ni ſentiment, ni diſcernement, ni con-

noiſſance : toutes les parties qui ſont au-deſſus des plaïes & des ligatures, conſervent entre elles & le cerveau le mouvement & le ſentiment, toûjours perdu au deſſous, entre la ligature & l'extrémité. La ſection, la corruption des nerfs & du cerveau, la compreſſion même de cette partie, &c. ont apris à Galien la même vérité. Ce ſçavant a donc parfaitement connu le ſiége de l'Âme ; & la néceſſité abſoluë des nerfs pour les ſenſations ; il a ſçu 1°. que l'Ame ſent, & n'eſt réellement affectée que dans le cerveau des ſentimens propres à l'Animal : 2°. Qu'elle n'a de ſentiment & de connoiſſance, qu'autant qu'elle reçoit l'impreſſion actuelle des eſprits animaux.

Nous ne raporterons point ici les opinions d'Ariſtote, de Chryſippe, de Platon, de Deſcartes, de Vieuſſens, de Roſſet, de Wil-

lis, de Lancisi, &c. Il en faudroit toûjours venir à Galien, comme à la vérité même. Hippocrate paroit aussi n'avoir pas ignoré où l'Ame fait sa résidence.

Cependant la plupart des anciens Philosophes aïant à leur tête les Stoïciens, & parmi le Modernes Perrault, Stuart, & Tabor, ont pensé que l'Ame sentoit dans toutes les parties du corps, parce qu'elles ont toutes des nerfs. Mais nous n'avons aucune preuve d'une sensibilité aussi universellement répanduë. L'expérience nous a même apris que lorsque quelque partie du corps est retranchée, l'Ame a des sensations, que cette partie qui n'est plus, semble encore lui donner. L'Ame ne sent donc pas dans le lieu même où elle croit sentir. Son erreur consiste dans la maniere dont elle sent, & qui lui fait raporter son propre sentiment aux organes qui le lui ocasionnent, &

l'avertiſſent en quelque ſorte de l'impreſſion qu'ils reçoivent eux-mêmes des cauſes extérieures. Cependant nous ne pouvons pas aſſurer que la ſubſtance de ces organes ne ſoit pas elle - même ſuſceptible de ſentiment, & qu'elle n'en ait pas effectivement. Mais ces modifications ne pourroient être connuës qu'à cette ſubſtance même, & non au tout, c'eſt-à-dire, à l'Animal auquel elles ne ſont pas propres, & ne ſervent point.

Comme les doutes qu'on peut avoir à ce ſujet, ne ſont fondés que ſur des conjectures, nous ne nous arrêterons qu'à ce que l'expérience, qui ſeule doit nous guider, nous aprend ſur les ſenſations que l'Ame reçoit dans les Corps animés.

Beaucoup d'Auteurs mettent le ſiége de l'Ame preſque dans un ſeul point du cerveau, & dans un ſeul point du corps calleux, d'où

comme de ſon trône, elle régit toutes les parties du corps.

L'être ſenſitif ainſi cantonné, reſſerré dans des bornes auſſi étroites, ils le diſtinguent, 1°. de tous les corps animés, dont les divers organes concourent ſeulement à lui fournir ſes ſenſations : 2°. des eſprits mêmes qui le touchent, le remuent, le pénétrent par la diverſe force de leur choc, & le font ſi diverſement ſentir.

Pour rendre leur idée plus ſenſible, ils comparent l'Ame au timbre d'une montre, parce qu'en effet l'Ame eſt en quelque ſorte dans le corps, ce qu'eſt le timbre dans la montre. Tout le corps de cette machine, les reſſorts, les rouës ne ſont que les inſtrumens, qui par leurs mouvemens concourent tous enſemble à la régularité de l'action du marteau ſur le timbre, qui atend pour ainſi dire, cette action, & ne fait que la recevoir :

car lorſque le marteau ne frape pas le timbre, il eſt comme iſolé de tout le corps de la montre, & ne participe en rien à tous ſes mouvemens.

Telle eſt l'Ame pendant un ſommeil profond. Privée de toutes ſenſations, ſans nulle connoiſſance de tout ce qui ſe paſſe au dehors & au dedans du corps qu'elle habite, elle ſemble atendre le réveil, pour recevoir en quelque ſorte le coup de marteau donné par les eſprits ſur ſon timbre. Ce n'eſt en effet que pendant la veille qu'elle eſt affectée par diverſes ſenſations qui lui font connoître la nature des impreſſions que les corps externes communiquent aux organes.

Que l'Ame n'ocupe qu'un point du cerveau, ou qu'elle ait un ſiége plus étendu, cette comparaiſon eſt également ingénieuſe. Il eſt certain qu'à en juger par la chaleur, l'humidité, l'âpreté, la douleur,

leur, &c. que tous les nerfs sentent également, on croiroit qu'ils devroient tous être intimement réunis pour former cette espéce de rendez-vous de toutes les sensations. Cependant on verra que les nerfs ne se rassemblent en aucun lieu du cerveau, ni du cervelet, ni de la moëlle de l'épine.

Quoi qu'il en soit, les principes que nous avons posés une fois bien établis, on doit voir que toutes les connoissances, même celles qui sont les plus habituelles, ou les plus familieres à l'Ame, ne résident en elle, qu'au moment même qu'elle en est affectée. *L'habituel* de ces connoissances ne consiste que dans les modifications permanentes du mouvement des esprits, qui les lui présentent, ou plutôt qui les lui procurent très-fréquemment. D'où il suit que c'est dans la fréquente répétition des mêmes mouvemens que consistent la mé-

moire, l'imagination, les inclinations, les passions, & toutes les autres facultés qui mettent de l'ordre dans les idées, qui le maintiennent & rendent les sensations plus ou moins fortes & étenduës: & de-là viennent encore la pénétration, la conception, la justesse, & la liaison des connoissances ; & cela, selon le dégré d'excellence ou la perfection des organes des differens Animaux.

CHAPITRE X.

Des facultés du corps qui se rapportent à l'Ame sensitive.

LEs Philosophes ont raporté à l'Ame sensitive toutes les facultés qui servent à lui exciter des sensations. Cependant il faut bien distinguer ces facultés qui sont purement mécaniques de celles qui

apartiennent véritablement à l'être sensitif. C'est pourquoi nous allons les réduire à deux classes.

Les facultés du corps qui fournissent des sensations, sont celles qui dépendent des organes des sens, & uniquement du mouvement des esprits contenus dans les nerfs de ces organes, & des modifications de ces mouvemens. Tels sont la diversité des mouvemens des esprits excités dans les nerfs des différens organes, & qui font naître les diverses sensations dépendantes de chacun d'eux, dans l'instant même qu'ils sont frapés ou affectés par des objets extérieurs. Nous raporterons encore ici les modifications habituelles de ces mêmes mouvemens qui rapellent nécessairement les mêmes sensations que l'Ame avoit déja reçuës par l'impression des objets sur le sens. Ces modifications tant de fois répétées forment la mémoire, l'imagination, les passions.

Mais il y en a d'autres également ordinaires, & habituelles, qui ne viennent pas de la même ſource: elles dépendent originairement des diverſes diſpoſitions organiques des corps animés, leſquelles forment les inclinations, les apétits, la pénétration, l'inſtinct & la conception.

La ſeconde claſſe renferme les facultés qui apartiennent en propre à l'être ſenſitif ; comme les ſenſations, les perceptions, le diſcernement, les connoiſſances, &c.

§. I.

Des Sens.

La diverſité des ſenſations varie ſelon la nature des organes qui les tranſmettent à l'Ame. L'ouïe porte à l'Ame la ſenſation du bruit ou du ſon ; la vuë lui imprime les ſentimens de lumiere & de cou-

leurs, qui lui repréſentent l'image des objets qui s'offrent aux yeux ; l'Ame reçoit de l'odorat toutes les ſenſations connuës ſous le nom d'odeurs ; les ſaveurs lui viennent à la faveur du goût : le toucher enfin, ce ſens univerſellement répandu par toute l'habitude du corps, qui lui fait naître les ſenſations de toutes les qualités apellées *tactiles*, telles que la chaleur, la froideur, la dureté, la molleſſe, le poli, l'âpre, la douleur & le plaiſir, qui dépendent des divers organes du tact ; parmi leſquels nous comptons les parties de la génération dont le ſentiment vif pénétre & tranſporte l'Ame dans les plus doux & les plus heureux momens de notre exiſtence.

Puiſque le nerf optique & le nerf acouſtique ſont ſeuls, l'un voir les couleurs, l'autre entendre les ſons ; puiſque les ſeuls nerfs moteurs portent à l'Ame l'idée

des mouvemens, qu'on n'aperçoit les odeurs qu'à la faveur de l'odorat, &c. il s'ensuit que chaque nerf est propre à faire naître differentes sensations, & qu'ainsi le *sensorium commune*, a, pour ainsi dire, divers territoires, dont chacun a son nerf, reçoit & loge les idées aportées par ce tuïau. Cependant il ne faut pas mettre dans les nerfs mêmes la cause de la diversité des sensations; car l'expansion du nerf auditif ressemble à la rétine, & cependant il en résulte des sensations bien oposées. Cette variété paroît clairement dépendre de celle des organes placés avant les nerfs, desorte qu'un organe dioptique, par exemple, doit naturellement servir à la vision.

Non seulement les divers sens excitent differentes sensations, mais chacun d'eux varie encore à l'infini celles qu'il porte à l'Ame, selon les differentes manieres dont

ils sont affectés par les corps externes. C'est pourquoi la sensation du bruit peut être modifiée par une multitude de tons differens, & peut faire apercevoir à l'Ame l'éloignement & le lieu de la cause qui produit cette sensation. Les yeux peuvent de même, en modifiant la lumiere, donner des sensations plus ou moins vives de la lumiere & des couleurs, & former par ces differentes modifications, les idées d'étenduë, de figure, d'éloignement, &c. Tout ce qu'on vient de dire est axactement vrai des autres sens.

§. II.

Mécanisme des Sensations.

Tâchons, à la faveur de l'œil, de pénétrer dans le plus subtil mécanismé des sensations. Comme l'œil est le seul de tous les organes

ſenſitifs, où ſe peigne & ſe repréſente viſiblement l'action des objets extérieurs, il peut ſeul nous aider à concevoir quelle ſorte de changement ces objets ſont éprouver aux nerfs qui en ſont frapés. Prenez un œil de bœuf, dépouillés-le adroitement de la ſclérotique & de la choroïde ; mettés, où étoit la premiere de ces membranes, un papier dont la concavité s'ajuſte parfaitement avec la convexité de l'œil : préſentés enſuite quelque corps que ce ſoit devant le trou de la pupille, vous verrez très-diſtinctement au fond de l'œil l'image de ce corps. D'où j'infere en paſſant, que la viſion n'a pas ſon ſiége dans la choroïde, mais dans la rétine.

En quoi conſiſte la peinture des objets ? dans un retracement proportionellement diminutif des raions lumineux qui partent de ces objets. Ce retracement forme

une impreſſion de la plus grande délicateſſe, comme il eſt facile d'en juger par tous les raïons de la pleine Lune, qui, concentrés dans le foïer d'un miroir ardent, & reflèchis ſur le plus ſenſible thermométre, ne ſont aucunement monter la liqueur de cet inſtrument. Si l'on conſidère de plus, qu'il y a autant de fibres dans cette expanſion du nerf optique, que de points dans l'image de l'objet, que ces fibres ſont infiniment tendres & molles, & ne forment guères qu'une vraie pulpe, ou moëlle nerveuſe, on concevra non ſeulement que chaque fibrille ne ſe trouvera chargée que d'une très-petite portion des raïons; mais qu'à cauſe de ſon extrême délicateſſe, elle n'en recevra qu'un changement ſimple, leger, foible, ou fort ſuperficiel; & en conſéquence de cela, les eſprits animaux, à peine excités, refluëront avec

la plus grande lenteur : à mesure qu'ils retourneront vers l'origine du nerf optique, leur mouvement se rallentira de plus en plus ; & par conséquent l'impression de cette peinture ne pourra s'étendre, se propager le long de la corde optique, sans s'affoiblir. Que pensés-vous à présent de cette impression portée jusqu'à l'Ame même ? N'en doit-elle pas recevoir un effet si doux, qu'elle le sent à peine ?

De nouvelles expériences viennent encore à l'apui de cette théorie. Mettés l'oreille à l'extrémité d'un arbre droit & long, tandis qu'on gratte doucement avec l'ongle à l'autre bout. Une si foible cause doit produire si peu de bruit, qu'il sembleroit devoir s'étouffer ou se perdre dans toute la longueur du bois. Il se perd en effet pour tous les autres ; vous seul entendés un bruit sourd presque impercep-

tible. La même chofe fe paffe en petit dans le nerf optique, parce qu'il eft infiniment moins folide. L'impreffion une fois reçuë par l'extrémité d'un canal cylindrique, plein d'un fluide non élaftique, doit néceffairement fe porter jufqu'à l'autre extrémité, comme dans ce bois dont je viens de parler, & dans l'expérience fi connuë des billes de billard. Or les nerfs font des tuïaux cylindriques, du moins chaque fibre fenfible-nerveufe montre clairement aux yeux cette figure.

Mais de petits cylindres d'un diamétre auffi étroit ne peuvent vraifemblablement contenir qu'un feul globule à la file, qu'une fuite ou rang d'efsprits animaux. Cela s'enfuit de l'extrême facilité qu'ont ces fluides à fe mouvoir au moindre choc, ou de la régularité de leurs mouvemens, de la précifion, de la fidélité des traces, ou des

idées qui en résultent dans le cerveau : tous effets qui prouvent que le suc nerveux est composé d'élémens globuleux, qui nagent peut-être dans une matiere éthérée ; & qui seroient inexplicables, en supposant dans les nerfs, comme dans les autres vaisseaux, diverses espéces de globules, dont le tourbillon changeroit l'homme le plus atentif, le plus prudent, en ce qu'on nomme un franc étourdi.

Que le fluide nerveux ait du ressort, ou qu'il n'en ait pas, de quelque figure que soient les élémens, si on veut expliquer le phénoméne des sensations, il faut donc admettre 1°. l'existence & la circulation des esprits. 2°. Ces mêmes esprits qui, mis en mouvement par l'action des corps externes, rétrogradent jusqu'à l'Ame. 3°. Un seul rang de globules sphériques, dans chaque fibre cylindrique, pour courir au moindre tact, pour ga-

lopper au moindre ſignal de la volonté. Céla poſé, avec quelle viteſſe le premier globule pouſſé doit-il pouſſer le dernier & le jetter, pour ainſi dire, ſur l'Ame, qui ſe réveille à ce coup de marteau, & reçoit des idées plus ou moins vives, relativement au mouvement qui lui a été imprimé ? Ceci amene naturellement les loix de Senſations : les voici.

§. III.

Loix des Senſations.

I. *Loi.* Plus un objet agit diſtinctement ſur le *ſenſorium*, plus l'idée qui en réſulte, eſt nette & diſtincte.

II. *Loi.* Plus il agit vivement ſur la même partie matérielle du cerveau, plus l'idée eſt claire.

III. *Loi.* La même clarté réſulte de l'impreſſion des objets ſouvent renouvellée.

IV. *Loi.* Plus l'action de l'objet eſt vive ; plus elle eſt differente de toute autre, ou extraordinaire, plus l'idée eſt vive & frapante. On ne peut ſouvent la chaſſer par d'autres idées, comme Spinoſa dit l'avoir éprouvé, lorſqu'il vit un de ces grands hommes du Breſil. C'eſt ainſi qu'un blanc & un noir qui ſe voïent pour la premiere fois, ne l'oublieront jamais, parce que l'Ame regarde long tems un objet extraordinaire, y penſe & s'en ocupe ſans ceſſe. L'eſprit & les yeux paſſent légerement ſur les choſes qui ſe préſentent tous les jours. Une plante nouvelle ne frape que le Botaniſte. On voit par-là qu'il eſt dangereux de donner aux enfans des idées effraïantes, telle que la peur du Diable, du Loup, &c.

Ce n'eſt qu'en réfléchiſſant ſur les notions ſimples, qu'on ſaiſit les idées compliquées : il faut que les

premieres ſoient toutes répréſentées clairement à l'Ame, & qu'elle les conçoive diſtinctement l'une après l'autre ; c'eſt-à-dire, qu'il faut choiſir un ſeul ſujet ſimple, qui agiſſe tout entier ſur le *ſenſorium*, & ne ſoit troublé par aucun autre objet, à l'exemple des Géométres, qui par habitude ont le talent que la maladie donne aux mélancoliques, de ne pas perdre de vuë leur objet. C'eſt la premiere concluſion qu'on doit tirer de notre premiere Loi ; la ſeconde, eſt qu'il vaut mieux méditer, que d'étudier tout haut comme les enfans & les écoliers : car on ne retient que des ſons, qu'un nouveau torrent d'idées emporte continuellement. Au reſte, ſuivant la troiſiéme Loi, des traces plus ſouvent marquées ſont plus difficiles à effacer, & ceux qui ne ſont point en état de méditer, ne peuvent guères aprendre que par le

mauvais usage dont j'ai parlé.

Enfin comme il faut qu'un objet, qu'on veut voir clairement au microscope, soit bien éclairé, tandis que toutes les parties voisines sont dans l'obscurité, de même pour entendre distinctement un bruit qui d'abord paroissoit confus, il suffit d'écouter atentivement; le son trouvant une oreille bien préparée, harmoniquement tenduë, frape le cerveau plus vivement. C'est par les mêmes moïens qu'un raisonnement qui paroissoit fort obscur, est enfin trouvé clair; cela s'ensuit de la II. Loi.

§. IV.

Que le Sensations ne sont pas connoître la nature des corps, & qu'elles changent avec les organes.

Quelque lumineuses que soient nos

nos ſenſations, elles ne nous éclairent jamais ſur la nature de l'objet actif, ni ſur celle de l'organe paſſif. La figure, le mouvement, la maſſe, la dureté, ſont bien des atributs des corps ſur leſquels nos ſens ont quelque priſe. Mais combien d'autres propriétés qui réſident dans les derniers élémens des corps, & qui ne ſont pas ſaiſies par nos organes, avec leſquels elles n'ont du raport que d'une façon confuſe qui les exprime mal, ou point du tout ? Les couleurs, la chaleur, la douleur, le goût, le tact, &c. varient à tel point, que le même corps paroît tantôt chaud, & tantôt froid à la même perſonne, dont l'organe ſenſitif par conſéquent ne retrace point à l'Ame le véritable état des corps. Les couleurs ne changent-elles pas auſſi, ſelon les modifications de la lumiere ? Elles ne peuvent donc être regardées comme des proprié-

tés des corps. L'Ame juge confusément des goûts qui ne lui manifestent pas même la figure des sels.

Je dis plus : on ne conçoit pas mieux les premieres qualités du corps. Les idées de grandeur, de dureté, &c., ne sont déterminées que par nos organes. Avec d'autres sens, nous aurions des idées differentes des mêmes attributs, comme avec d'autre idées nous penserions autrement que nous ne pensons de tout ce qu'on apelle ouvrage de génie, ou de sentiment. Mais je reserve à parler ailleurs de cette matiere.

Si tous les corps avoient le même mouvement, la même figure, la même densité, quelques differens qu'ils fussent d'ailleurs entre eux, il suit qu'on croiroit qu'il n'y a qu'un seul corps dans la nature, parce qu'ils affecteroient tous de la même maniere l'organe sensitif.

Nos idées ne viennent donc pas de la connoiſſance des propriétés des corps, ni de ce en quoi conſiſte le changement qu'éprouvent nos organes. Elles ſe forment par ce changement ſeul. Suivant ſa nature, & ſes dégrés, il s'éleve dans notre Ame des idées qui n'ont aucune liaiſon avec leurs cauſes occaſionnelles & efficientes, ni ſans doute avec la volonté, malgré laquelle elles ſe font place dans la moëlle du cerveau. La douleur, la chaleur, la couleur rouge ou blanche n'ont rien de commun avec le feu ou la flamme ; l'idée de cet élément eſt ſi étrangere à ces ſenſations, qu'un homme ſans aucune teinture de Phyſique ne la concevra jamais.

D'ailleurs les ſenſations changent avec les organes ; dans certaines jauniſſes, tout paroît jaune. Changés avec le doigt l'axe de la viſion ; vous multiplierés les objets,

vous en varierés à votre gré la ſituation & les atitudes. Les angelures, &c. font perdre l'uſage du tact. Le plus petit embarras dans le canal d'Euſtachi ſuffit pour rendre ſourd. Les fleurs blanches ôtent tout le ſentiment du vagin. Une taye ſur la cornée, ſuivant qu'elle répond plus ou moins au centre de la prunelle, fait voir diverſement les objets. La cataracte, la goutte ſerene, &c. jettent dans l'aveuglement.

Les ſenſations ne repréſentent donc point du tout les choſes, telles qu'elles ſont en elles-mêmes, puiſqu'elles dépendent entierement des parties corporelles qui leur ouvrent le paſſage.

Mais pour cela nous trompent-elles? non certes, quoi qu'on en diſe, puiſqu'elles nous ont été données plus pour la conſervation de notre machine, que pour acquerir des connoiſſances. La réflexion de

la lumiere produit une couleur jaune dans un œil plein de bile; l'Ame alors doit donc voir jaune. Le sel & le sucre impriment des mouvemens oposés aux papilles du goût ; on aura donc en conséquence des idées contraires, qui feront trouver l'un salé & l'autre doux. A dire vrai, les sens ne nous trompent jamais, que lorsque nous jugeons avec trop de précipitation sur leurs raports : car autrement ce sont des ministres fidéles ; l'Ame peut compter qu'elle sera sûrement avertie par eux des embuches qu'on lui tend ; les sens veillent sans cesse, & sont toûjours prêts à corriger l'erreur les uns des autres. Mais comme l'Ame dépend à son tour des organes qui la servent, si tous les sens sont eux-mêmes trompés, le moyen d'empêcher le *sensorium commune* de participer à une erreur aussi générale?

§. V.

Raiſons Anatomiques de la diverſité des Senſations.

Quand même tous les nerfs ſe reſſembleroient, les ſenſations n'en ſeroient pas moins diverſes ; mais outre qu'il s'en faut beaucoup que cela ſoit vrai, ſi ce n'eſt les nerfs optiques & acouſtiques, c'eſt que les nerfs ſont réellement ſéparés dans le cerveau. 1°. L'origine de chaque nerf ne doit pas être fort éloignée de l'endroit où le ſcapel les démontre, & ne peut plus les ſuivre, comme il paroît dans les nerfs auditifs & pathétiques. 2°. On voit clairement ſans microſcope, que les principes nerveux ſont aſſez écartés : (cela ſe remarque ſur tout dans les nerfs olfactifs, optiques & auditifs, qui ſont à une très-grande diſtance

l'un de l'autre :) & que les fibres nerveuſes ne ſuivent pas les mêmes directions, comme le prouvent encore les nerfs que je viens de nommer. 3°. L'extrême molleſſe de toutes ces fibres, fait qu'elles ſe confondent aiſément avec la moëlle : la 4e. & la 8e. paire peuvent ici ſervir d'exemple. 4°. Telle eſt la ſeule impénétrabilité des corps, que les premiers filamens de tant de differens nerfs ne peuvent ſe réunir en un ſeul point. 5°. La diverſité des ſenſations, telle que la chaleur, la douleur, le bruit, la couleur, l'odeur, qu'on éprouve à la fois ; ces deux ſentimens diſtincts à l'occaſion du toucher d'un doigt de la main droite, & d'un doigt de la main gauche à l'occaſion même d'un ſeul petit corps rond, qu'on fait rouler ſous un doigt ſur lequel le doigt voiſin eſt replié ; tout prouve que chaque ſens a ſon pe-

tit département particulier dans la moëlle du cerveau, & qu'ainſi le ſiége de l'Ame eſt compoſé d'autant de parties, qu'il y a de ſenſations diverſes qui y répondent. Or qui pourroit les nombrer ? Et que de raiſons pour multiplier & modifier le ſentiment à l'infini ? Le tiſſu des envelopes des nerfs, qui peut être plus ou moins ſolide, leur pulpe plus ou moins molle, leur ſituation plus ou moins lâche, leur diverſe conſtruction à l'une & à l'autre extrémité, &c.

Il s'enſuit de ce que nous avons dit juſqu'à préſent, que chaque nerf differe l'un de l'autre à ſa naiſſance, & en conſéquence ne paroît porter à l'Ame qu'une ſorte de ſenſations ou d'idées. En effet l'Hiſtoire Phyſiologique de tous les ſens prouve que chaque nerf a un ſentiment relatif à ſa nature, & plus encore à celle de l'organe au travers duquel ſe modifient les

impressions externes. Si l'organe est dioptrique, il donne l'idée de la lumiere & des couleurs; s'il est acoustique, on entend, comme on l'a déja dit, &c.

§. V I.

De la petitesse des idées

Ces impressions des corps extérieurs sont donc la vraie cause Physique de toutes nos idées; mais que cette cause est extraordinairement petite! Lorsqu'on regarde le Ciel au travers du plus petit trou, tout ce vaste hémisphere se peint au font de l'œil, son image est beaucoup plus petite que le trou par où elle a passé. Que seroit-ce donc d'une étoile de la 6e. grandeur, ou de la 6e. partie d'un globule sanguin? L'Ame la voit cependant fort clairement avec un bon microscope. Quelle cause infi-

niment exigue & par conſéquent qu'elle doit être l'exilité de nos ſenſations & de nos idées ? Et que cette exilité de ſenſations & d'idées paroît néceſſaire par rapport à l'immenſité de la mémoire ! Où loger en effet tant de connoiſſances, ſans le peu de place qu'il leur faut, & ſans l'étenduë de la moëlle du cerveau & des divers lieux qu'elles habitent.

§. VII.

Differens ſiéges de l'Ame.

Pour fixer ou marquer avec préciſion quels ſont ces divers territoires de nos idées, il faut encore recourir à l'Anatomie, ſans laquelle on ne connoît rien du corps, & avec laquelle ſeule on peut lever la plupart des voiles qui dérobent l'Ame à la curioſité de nos regards & de nos recherches.

Chaque nerf prend ſon origine de l'endroit où finit la derniere artériole de la ſubſtance corticale du cerveau ; cette origine eſt donc, où commence viſiblement le filament médullaire qui part de ce fin tuïau, qu'on en voit naître & ſortir ſans microſope. Tel eſt réellement le lieu d'où la plupart des nerfs ſemblent tirer leur origine, où ils ſe réuniſſent, & où l'être ſenſitif paroît réfugié. Les ſenſations & les mouvemens animaux peuvent-ils être raiſonnablement placés dans l'artére ? Ce tuïau eſt privé de ſentiment par lui-même, & il n'eſt changé par aucun effort de la volonté. Les ſenſations ne ſont point auſſi dans le nerf au-deſſous de ſa continuité avec la moëlle : les plaïes & autres obſervations nous le perſuadent. Les mouvemens à leur tour n'ont point leur ſiége au-deſſous de la continuité du nerf avec l'artere, puiſ-

que tout nerf ſe meut au gré de la volonté. Voila donc le *ſenſorium* bien établi dans la moëlle, & cela juſqu'à l'origine même artérielle de cette ſubſtance médullaire. D'où il ſuit encore une fois que le ſiége de l'Ame a plus d'étenduë qu'on ne s'imagine; encore ſes limites feroient-elles peut-être trop bornées dans un homme, ſur tout très-ſçavant, ſans l'immenſe petiteſſe ou exilité des idées dont nous avons parlé.

§. VIII.

De l'étenduë de l'Ame.

Si le ſiége de l'Ame a une certaine étenduë, ſi elle ſent en divers lieux du cerveau, ou ce qui revient au même, ſi elle y a véritablement differens ſiéges, il faut néceſſairement qu'elle ne ſoit pas elle-même inétenduë, comme le

prétend Descartes ; car dans son sistême, l'Ame ne pourroit agir sur le corps, & il seroit aussi impossible d'expliquer l'union & l'action réciproque des deux substances, que cela est facile à ceux qui pensent qu'il n'est pas possible de concevoir aucun être sans étenduë. En effet, le corps & l'Ame sont deux natures entierement opposées, selon Descartes ; le corps n'est capable que de mouvement, l'Ame que de connoissance ; donc il est impossible que l'Ame agisse sur le corps, ni le corps sur l'Ame. Que le corps se meuve, l'Ame qui n'est point sujette aux mouvemens, n'en ressentira aucune ateinte. Que l'Ame pense, le corps n'en ressentira rien, puisqu'il n'obéït qu'au mouvement.

N'est-ce pas dire avec Lucrece que l'Ame n'étant pas matérielle, ne peut agir sur le corps, ou qu'elle l'est effectivement, puisqu'elle

le touche & le remuë de tant de façon? ce qui ne peut convenir qu'à un corps. (1)

Si petite & si imperceptible qu'on supose l'étenduë de l'Ame, malgré les phénoménes qui semblent prouver le contraire, & qui démontreroient plutôt (2) plusieurs Ames, qu'une Ame sans étenduë, il faut toûjours qu'elle en ait une, quelle qu'elle soit, puisqu'elle touche immédiatement cette autre étenduë énorme du corps, comme on conçoit que le globe du monde seroit touché par toute la surface du plus petit grain de sable qui seroit placé sur son sommet? L'étenduë de l'Ame forme donc en quelque sor-

(1) Tangere nec tangi, nisi corpus, nulla potest res.

(2) Quelques Anciens Philosophes les ont admises, pour expliquer les differentes contradictions dans lesquelles l'Ame se surprend elle-même, telles que, par exemple, les pleurs d'une femme qui seroit bien fâchée de voir ressusciter son mari.

te le corps de cet être ſenſible & actif; & à cauſe de l'intimité de ſa liaiſon, qui eſt telle qu'on croiroit que les deux ſubſtances ſon individuellement atachées & jointes enſemble, & ne font qu'un ſeul tout, Ariſtote (1) dit „ qu'il n'y a point „ d'Ame ſans corps, & que l'A- „ me n'eſt point un corps. „ A dire vrai, quoique l'Ame agiſſe ſur le corps & ſe détermine ſans doute par une activité qui lui eſt propre, cependant je ne ſçais ſi elle eſt jamais active, avant que d'avoir été paſſive ; car il ſemble que l'Ame pour agir, ait beſoin de recevoir les impreſſions des eſprits modifiés par les facultés corporelles. C'eſt ce qui a peut-être fait dire à Hippocrate, " que l'Ame dépend tel- „ lement du tempérament & de la „ diſpoſition des organes, qu'elle ſe „ perfectiõne & s'embellit avec eux.

(1) *De Anima text.* 26. *c.* 2. Voyez mon Diſcours.

Vous voïés que pour expliquer l'union de l'Ame au corps, il n'eſt pas beſoin de tant ſe mettre l'eſprit à la torture, que l'ont fait ces grands génies, Ariſtote, Platon, Deſcartes, Mallebranche, Leibnitz, Staahl, & qu'il ſuffit d'aller rondement ſon droit chemin, & de ne pas regarder derriere ou de côté, lorſque la vérité eſt devant ſoi. Mais il y a des gens qui ont tant de préjugés, qu'ils ne ſe baiſſeroient ſeulement pas pour ramaſſer la vérité, s'ils la rencontroient où ils ne veulent pas qu'elle ſoit.

Vous concevés enfin qu'après tout ce qui a été dit ſur la diverſe origine des nerfs & les differens ſiéges de l'Ame, il ſe peut bien faire qu'il y ait quelque choſe de vrai dans toutes les opinions des Auteurs à ce ſujet, quelque opposées qu'elles paroiſſent: & puiſque les maladies du cerveau, ſelon l'endroit qu'elles ataquent, ſuppriment

ment tantôt un ſens, tantôt un autre, ceux qui mettent le ſiége de l'Ame dans les *nates* ou le *teſtes*, ont-ils plus de tort que ceux qui voudroient la cantonner dans le *centre ovale*, dans le *corps calleux*, ou même dans la *glande pinéale*? Nous pourrons donc apliquer à toute la moëlle du cerveau, ce que Virgile dit [1] de tout le corps, où il prétend avec les Stoïciens que l'Ame eſt répanduë.

En effet où eſt votre Ame, lorſque votre odorat lui communique des odeurs qui lui plaiſent, ou la chagrinent, ſi ce n'eſt dans ces couches d'où les nerfs olfactifs titirent leur origine? Où eſt-elle, lorſqu'elle aperçoit avec plaiſir un beau ciel, une belle perſpective, ſi elle n'eſt dans les couches optiques? Pour entendre, il faut qu'elle

[1] . . . . Totos diffuſa per artus Mens agitat molem, & magno ſe corpore miſcet. *Virg. Æneid.* l. 6.

ſoit placée à la naiſſance du nerf auditif, &c. Tout prouve donc que ce timbre auquel nous avons comparé l'Ame, pour en donner une idée ſenſible, ſe trouve en pluſieurs endroits du cerveau, puiſqu'il eſt réellement frapé à pluſieurs portes. Mais je ne prétens pas dire pour cela qu'il y ait pluſieurs Ames; une ſeule ſuffit ſans doute avec l'étenduë de ce ſiége médullaire que nous avons été forcés par l'expérience, de lui accorder; elle ſuffit, dis-je, pour agir, ſentir, & penſer, autant qu'il lui eſt permis par les organes.

§. IX.

Que l'être ſenſitif eſt par conſéquent matériel.

Mais quels doutes s'élevent dans mon Ame, & que notre entendement eſt foible & borné! Mon

Ame montre constamment, non la pensée, qui lui est accidentelle, quoi qu'en disent les Cartésiens, mais de l'activité & de la sensibilité. Voila deux propriétés incontestables reconnuës par tous les Philosophes qui ne se sont point laissés aveugler par l'esprit systématique, le plus dangereux des esprits. Or, dit-on, toutes propriétés suposent un sujet qui en soit la baze, qui existe par lui-même, & auquel appartiennent de droit ces mêmes propriétés. Donc, conclue-t'on, l'Ame est un être séparé du corps, une espéce de *monade spirituelle*, une *forme subsistante*, comme parlent les adroits & prudens Scholastiques ; c'est-à-dire, une substance dont la vie ne dépend pas de celle du corps. On ne peut mieux raisonner sans doute ; mais le sujet de ces propriétés, pourquoi voulés-vous que je l'imagine d'une nature absolument distincte du corps?

tandis que je vois clairement que c'eſt l'organiſation même de la moëlle aux premiers commencemens de ſa naiſſance, [c'eſt-à-dire, à la fin du *cortex*] qui exerce ſi librement dans l'état ſain toutes ces propriétés. Car c'eſt une foule d'obſervations & d'expériences certaines qui me prouvent ce que j'avance, au lieu que ceux qui diſent le contraire peuvent nous étaler beaucoup de Métaphyſique, ſans nous donner une ſeule idée. Mais feroient-ce donc des fibres médullaires qui formeroient l'Ame? & comment concevoir que la matiere puiſſe ſentir & penſer? J'avouë que je ne le conçois pas; mais outre qu'il eſt impie de borner la toute-puiſſance du Créateur, en ſoutenant qu'il n'a pu faire penſer la matiere, lui qui d'un mot a fait la lumiere, dois-je dépouiller un être des propriétés qui frapent mes ſens, parce que l'eſſence

de cet être m'eſt inconnuë ? Je ne vois que matiere dans le cerveau, qu'étenduë, comme on l'a prouvé, dans ſa partie ſenſitive : vivant, ſain, bien organiſé, ce viſcere contient à l'origine des nerfs un principe actif répandu dans la ſubſtance médullaire ; je vois ce principe qui ſent & penſe, ſe déranger, s'endormir, s'éteindre avec le corps. Que dis-je ? l'Ame dort la premiere ; ſon feu s'éteint à meſure que les fibres dont elle paroît faite, s'affoibliſſent & tombent les unes ſur les autres. Si tout s'explique parce que l'Anatomie & la Phyſiologie me découvrent dans la moëlle, qu'ai-je beſoin de forger un être idéal ? Si je confond l'Ame avec les organes corporels, c'eſt donc que tous les phénoménes m'y déterminent, & que d'ailleurs Dieu n'a donné à mon Ame aucune idée d'elle-même, mais ſeulement aſſez de diſ-

cernement & de bonne foi pour se reconnoître dans quelque miroir que ce soit, & ne pas rougir d'être née dans une fange pulpeuse animée d'esprits. Si elle est vertueuse & ornée de mille belles connoissances, elle est assez noble & recommandable : la naissance est l'effet du hazard, & n'ajoûte rien au mérite.

Nous remettons à exposer les phénoménes dont je viens de parler, lorsque nous ferons voir le peu d'empire de l'Ame sur le corps, & combien la volonté lui est asservie. Mais l'ordre des matieres que je traite exige que la mémoire succéde aux sensations, qui m'ont mené beaucoup plus loin que je ne pensois.

§. X.

De la Mémoire.

Tout jugement est la comparai-

ſon de deux idées que l'Ame ſçait diſtinguer l'une de l'autre. Mais comme dans le même inſtant elle ne peut contempler qu'une ſeule idée, ſi je n'ai point de mémoire, lorſque je vais comparer la ſeconde idée, je ne retrouve plus la premiere. Ainſi (& c'eſt une réparation d'honneur à la mémoire trop en décri) point de mémoire, point de jugement. Ni la parole, ni la connoiſſance des choſes, ni le ſentiment interne de notre propre exiſtence ne peuvent demeurer certainement en nous ſans mémoire. A-t-on oublié ce qu'on a ſçu, il ſemble qu'on ne faſſe que de ſortir du néant; on ne ſçait point avoir déja exiſté, & que l'on continuera d'être encore quelque tems. Wepfer parle d'un malade qui avoit perdu les idées mêmes des choſes, & n'avoit plus d'exactes perceptions; il prenoit le manche pour le dedans de la cuillier. Il

en cite un autre qui ne pouvoit jamais finir sa phrase, parce qu'avant d'avoir fini, il en avoit oublié le commencement ; & il donne l'histoire d'un troisiéme, qui faute de mémoire, ne pouvoit plus épeler, ni lire. La Motte fait mention de quelqu'un qui avoit perdu l'usage de former des sons & de parler. Dans certaines affections du cerveau, il n'est pas rare de voir les malades ignorer la faim & la soif ; Bonnet en cite une foule d'exemple. Enfin un homme qui perdroit toute mémoire, seroit un atôme pensant : (si on peut penser sans elle,) inconnu à lui-même, il ignoreroit ce qui lui arriveroit, & ne s'en raporteroit rien.

La cause de la mémoire est tout à fait mécanique, comme elle-même ; elle paroît dépendre de ce que les impressions corporelles du cerveau, qui sont les traces d'idées

qui ſe ſuivent, ſont voiſines, & que l'Ame ne peut faire la découverte d'une trace, ou d'une idée, ſans rapeller les autres qui avoient coutume d'aller enſemble. Cela eſt très-vrai de ce qu'on a apris dans la jeuneſſe. Si l'on ne ſe ſouvient pas d'abord de ce qu'on cherche, un vers, un ſeul mot le fait retrouver. Ce phénoméne démontre que les idées ont des territoires ſéparés, mais avec quelque ordre. Car pour qu'un nouveau mouvement, (par exemple, le commencement d'un vers, un ſon qui frape les oreilles,) communique ſur le champ ſon impreſſion à la partie du cerveau qui eſt analogue à celle où ſe trouve le premier veſtige de ce qu'on cherche, (c'eſt-à-dire, cette autre partie de la moëlle, où eſt cachée la mémoire, ou la trace des vers ſuivans,) & y repréſente à l'Ame la ſuite de la premiere idée, ou des premiers

mots, il eſt néceſſaire que de nouvelles idées ſoient portées par une loi conſtante au même lieu dans lequel avoient été autrefois gravées d'autres idées de même nature que celles-là. En effet ſi cela ſe faiſoit autrement, l'arbre au pied duquel on a été volé, ne donneroit pas plus ſûrement d'idée d'un voleur, que quelqu'autre objet. Ce qui confirme la même vérité, c'eſt que certaines affections du cerveau détruiſent tel ou tel ſens, ſans toucher aux autres. Le Chirurgien que j'ai cité a vu un homme qui perdit le tact d'un coup à la tête. Hildanus parle d'un homme qu'une commotion de cerveau rendit aveugle. J'ai vu une Dame qui guérie d'une apoplexie, fut plus d'un an à recouvrer ſa mémoire; il lui fallut revenir à l'*a*, *b*, *c*, de ſes premieres connoiſſances, qui s'augmentoient & s'élevoient en quelque ſorte avec les fibres af-

faissées du cerveau, qui n'avoient fait par leur *collabescence* qu'arrêter & intercepter les idées. Le P. Mabillon étoit fort borné ; une maladie fit éclôre en lui beaucoup d'esprit, de pénétration, & d'aptitude pour les Sciences. Voila une de ces heureuses maladies contre lesquelles bien des gens pourroient troquer leur santé, & ils feroient un marché d'or. Les aveugles ont assez communément beaucoup de mémoire : tous les corps qui les environnent ont perdu les moïens de les distraire ; l'atention, la réflexion leur coute peu ; de-là on peut envisager long-tems & fixement chaque face d'un objet, la présence des idées est plus stable & moins fugitive. Mr. de la Motte, de l'Académie Françoise, dicta tout de suite sa Tragédie d'*Inès de Castro*. Qu'elle étenduë de mémoire d'avoir 2000. vers présens, & qui défilent tous avec ordre

devant l'Ame, au gré de la volonté ! Comment se peut-il faire qu'il n'y ait rien d'embroüillé dans cette espéce de cahos ? On a dit bien plus de Pascal, on raconte qu'il n'a jamais oublié ce qu'il avoit appris. On pense au reste, & avec assez de raison, puisque c'est un fait, que ceux qui ont beaucoup de mémoire, ne sont pas ordinairement plus suspect de jugement, que les Médecins & les Théologiens de Religion, parce que la moëlle du cerveau est si pleine d'anciennes idées, que les nouvelles ont peine à y trouver une place distincte : j'entends ces idées *mères*, (si on me permet cette expression,) qui peuvent juger les autres en les comparant, & en déduisant avec justesse une 3e. idée de la combinaison des deux premieres. Mais qui eut plus de jugement, d'esprit & de mémoire, que les deux hommes illustres que je viens de nommer?

Nous pouvons conclure de tout ce qui a été dit au ſujet de la mémoire, que c'eſt une faculté de l'Ame qui conſiſte dans les modifications permanentes du mouvement des eſprits animaux excités par les impreſſions des objets qui ont agi vivement, ou très-ſouvent ſur les ſens : en ſorte que ces modifications rapellent à l'Ame les mémes ſenſations avec les mémes circonſtances de lieu, de tems, &c. qui les ont acompagnées, au moment qu'elle les a reçuës par les organes qui ſentent.

Lorſqu'on ſent qu'on a eu autrefois une idée ſemblable à celle qui paſſe actuellement par la tête, cette ſenſation s'apelle donc *mémoire* : & cette même idée, ſoit que la volonté y conſente, ſoit qu'elle n'y conſente pas, ſe réveille néceſſairement à l'occaſion d'une diſpoſition dans le cerveau, ou d'une cauſe interne, ſemblable à celle qui

l'avoit fait naître auparavant, ou d'une autre idée qui a quelque affinité avec elle.

§. X I.

De l'Imagination.

L'imagination confond les diverses sensations incomplettes que la mémoire rapelle à l'Ame, & en forme des images, ou des tableaux qui lui représentent des objet differens, soit pour les circonstances, soit pour les accompagnemens, ou pour la variété des combinaisons, j'entens des objets differens des exactes sensations reçuës autrefois par les sens.

Mais pour parler de l'imagination avec plus de clarté, nous la définirons une perception d'une idée produite par des causes internes, & semblable à quelqu'une des idées que les causes externes

avoient coutume de faire naître. Ainſi lorſque des cauſes matérielles cachées dans quelque partie du corps que ce ſoit, affectent les nerfs, les eſprits, le cerveau, de la même maniere que les cauſes corporelles externes, & en conſéquence excitent les mêmes idées, on a ce qu'on apelle de l'*imagination*. En effet lorſqu'il naît dans le cerveau une diſpoſition Phyſique, parfaitement ſemblable à celle que produit quelque cauſe externe, il doit ſe former la même idée, quoiqu'il n'y ait aucune cauſe préſente au dehors : c'eſt pourquoi les objets de l'imagination ſont apellés phantômes ou ſpectres. φαντασματα.

Les ſens internes ocaſionnent donc, comme les externes, des changemens de penſées ; ils ne different les uns des autres, ni par la façon dont on penſe, qui eſt toûjours la même pour tout le monde, ni par le changement qui ſe

fait dans le *ſenſorium*, mais par la ſeule abſence d'objets externes. Il eſt peu ſurprenant que les cauſes internes puiſſent imiter les cauſes extérieures, comme on le voit en ſe preſſant l'œil, (ce qui change ſi ſingulierement la viſion) dans les ſonges, dans les imaginations vives, dans le délire, &c. tous phénoménes inexplicables dans le ſyſtême d'Epicure & de Lucrece ſur les images, qui, ſelon les Anciens, ſont envoïées des corps juſqu'au cerveau.

L'imagination dans un homme ſain eſt plus foible que la perception des ſenſations externes, &, à dire vrai, elle ne donne point de vraie perception. J'ai beau imaginer en paſſant la nuit ſur le pont-neuf, la magnifique perſpective des lanternes allumées, je n'en ai la perception que lorſque mes yeux en ſont frapés. Lorſque je penſe à l'Opéra, à la Comédie, à l'Amour,

mour, qu'il s'en faut que j'éprouve les ſenſations de ceux qu'enchante la Le Maure, ou qui pleurent avec Mérope, ou qui ſont dans les bras de leurs maîtreſſes! Mais dans ceux qui rêvent, ou qui ſont en délire, l'imagination donne de vraies perceptions; ce qui prouve clairement qu'elle ne differe point dans ſa nature même, ni dans ſes effets ſur le *ſenſorium*, quoique la multiplicité des idées, & la rapidité avec laquelle elles ſe ſuivent, affoibliſſe les anciennes idées retenuës dans le cerveau, où les nouvélles prennent plus d'empire: & cela eſt vrai de toutes les impreſſions nouvelles des corps ſur le nôtre.

L'imagination eſt vraie ou fauſſe, foible ou forte. L'imagination vraie repréſente les objets dans un état naturel, au lieu que dans l'imagination fauſſe, l'Ame les voit autrement qu'ils ne ſont. Tantôt elle re-

connoît cette illusion, & alors ce n'est qu'un vertige, comme celui de Pascal qui avoit tellement épuisé par l'étude les esprits de son cerveau, qu'il imaginoit voir du côté gauche un précipice de feu, dont il se faisoit toûjours garantir par des chaises ou par toute autre espéce de rempart, qui pût l'empêcher de voir ce goufre phantastique effraïant, que ce grand homme connoissoit bien pour tel. Tantôt l'Ame participant à l'erreur générale de tous les sens externes & internes, croit que les objets sont réellement semblables aux phantômes produits dans l'imagination, & alors c'est un vrai délire.

L'imagination foible est celle qui est aussi légérement affectée par les dispositions des sens internes, que par l'impression des externes ; tandis que ceux qui ont une imagination forte, sont vivement affectés & remués par les moindres causes ;

& on peut dire que ceux-là ont été favorisés de la nature, puisque pour travailler avec succès aux ouvrages de génie & de sentiment, il faut une certaine force dans les esprits, qui puisse graver vivement & profondément dans le cerveau les idées que l'imagination a faites, & les passions qu'elle veut peindre. Corneille avoit les organes doüés sans doute d'une force bien supérieure en ce genre; son Théâtre est l'école de la grandeur d'Ame, comme le remarque Mr. de Voltaire. Cette force se manifeste encore dans Lucrece même, ce grand Poëte, quoique sans harmonie. Pour être grand Poëte, il faut de grandes passions.

Quand quelque idée se réveille dans le cervaux avec autant de force, que lorsqu'elle y a été gravée pour la premiere fois, & cela par un effet de la mémoire, & d'une imagination vive, on croit voir au dehors l'objet connu de cette pen-

ſée. Une cauſe préſente, interne, forte, jointe à une mémoire vive, jette les plus ſages dans cette erreur, qui eſt ſi familiere à ce *délire ſans fiévre* des mélancholiques. Mais ſi la volonté ſe met de la partie, ſi les ſentimens qui en réſultent dans l'Ame, l'irritent, alors on eſt, à proprement parler, en fureur.

Les Maniaques occupés toûjours du même objet, s'en ſont ſi bien fixé l'idée dans l'eſprit, que l'Ame s'y fait & y donne ſon conſentement. Pluſieurs ſe reſſemblent en ce que, hors du point de leur folie, ils ſont d'un ſens droit & ſain; & s'ils ſe laiſſent ſéduire par l'objet même de leur erreur, ce n'eſt qu'en conſéquence d'une fauſſe hypothéſe qui les écarte d'autant plus de la raiſon, qu'ils ſont plus conſéquens ordinairement. Michel Montagne a un chapitre ſur l'imagination, qui eſt fort curieux : il fait voir que le plus ſage a un objet de délire,

&, comme on dit, ſa folie. C'eſt une choſe bien ſinguliere & bien humiliante pour l'homme, de voir que tel génie ſublime dont les ouvrages font l'admiration de l'Europe, n'a qu'à s'attacher trop longtems à une idée ; ſi extravagante, ſi indigne de lui qu'elle puiſſe être, il l'adoptera, juſqu'à ne vouloir jamais s'en départir ; plus il verra & touchera, par exemple, ſa cuiſſe & ſon nez, plus il ſera convaincu que l'une eſt de paille, & l'autre de verre ; & auſſi clairement convaincu, qu'il l'eſt du contraire, dès que l'Ame a perdu de vuë ſon objet, & que la raiſon a repris ſes droits. C'eſt ce qu'on voit dans la manie.

Cette maladie de l'eſprit dépend de cauſes corporelles connuës ; & ſi on a tant de peine à la guérir, c'eſt que ces malades ne croient point l'être, & ne veulent point entendre dire qu'ils le ſont : de

ſorte que ſi un Médecin n'a pas plus d'eſprit que de gravité, ou de Galénique, ſes raiſonnemens gauches & mal-adroits les irritent & augmentent leur manie. L'Ame n'eſt livrée qu'à une forte impreſſion dominante, qui ſeule l'occupe tout entiere, comme dans l'amour le plus violent, qui eſt une ſorte de manie. Que ſert donc alors de s'opiniâtrer à parler raiſon à un homme qui n'en a plus? *Quid vota furentem, quid delubra juvant?* Tout le fin, tout le myſtere de l'art eſt de tâcher d'exciter dans le cerveau une idée plus forte, qui aboliſſe l'idée ridicule qui occupe l'Ame: car par-là on rétablit le jugement & la raiſon, avec l'égale diſtribution du ſang & des eſprits.

§. XII.

Des Passions.

Les passions sont des modifications habituelles des esprits animaux, lesquelles fournissent presque continuellement à l'Ame des sensations agréables ou désagréables, qui lui inspirent du désir, ou de l'aversion pour les objets, qui ont fait naître dans le mouvement de ces esprits les modifications acoutumées. De-là naissent l'amour, la haine, la crainte, l'audace, la pitié, la férocité, la colère, la douceur, tel ou tel penchant à certaines voluptés. Ainsi il est évident que les passions ne doivent pas se confondre avec les autres facultés récordatives, telles que la mémoire & l'imagination, dont elles se distinguent par l'impression agréable ou désagréable

des ſenſations de l'Ame ; au lieu que les autres agens de notre rémi-niſcence ne ſont conſiderés qu'autant qu'ils rapellent ſimplement les ſenſations, telles qu'on les a reçuës, ſans avoir égard à la peine, ou au plaiſir qui peut les acompagner.

Telle eſt l'aſſociation des idées dans ce dernier cas, que les idées externes ne ſe repréſentent point telles qu'elles ſont au dehors, mais jointes avec certains mouvemens qui troublent le *ſenſorium* : & dans le premier cas, l'imagination fortement frapée, loin de retenir toutes les notions, admet à peine une ſeule notion ſimple d'une idée complexe, ou plutôt ne voit que ſon objet fixe interne.

Mais entrons dans un plus grand détail des paſſions. Lorſque l'Ame aperçoit les idées qui lui viennent par les ſens, elles produiſent par cette même repréſentation de l'objet, des ſentimens de joie ou de

tristesse ; ou elles n'excitent ni les uns ni les autres ; celle-ci se nomment *indifferentes* : au lieu que les premieres font aimer ou haïr l'objet qui les fait naître par son action.

Si la volonté qui résulte de l'idée tracée dans le cerveau, se plaît à contempler, à conserver cette idée, comme lorsqu'on pense à une jolie femme, à certaine réussite, &c. c'est ce qu'on nomme *joïe*, *volupté*, *plaisir*. Quand la volonté désagréablement affectée, souffre d'avoir une idée, & la voudroit loin d'elle, il en résulte de la tristesse. L'amour & la haine sont deux passions desquelles dépendent toutes les autres. L'amour d'un objet présent me réjoüit ; l'amour d'un objet passé est un agréable souvenir ; l'amour d'un ojet futur est ce qu'on nomme *désir* ou *espoir*, lorsqu'on désire, ou qu'on espére en joüir. Un mal présent excite de la tristesse ou de la haine ; un mal

paſſé donne une réminiſcence fâcheuſe ; la crainte vient d'un mal futur. Les autres affections de l'Ame ſont divers dégrés d'amour ou de haine. Mais ſi ces affections ſont fortes, qu'elles impriment des traces ſi profondes dans le cerveau, que toute notre économie en ſoit bouleverſée, & ne connoiſſe plus les loix de la raiſon, alors cet état violent ſe nomme *paſſion*, qui nous entraine vers ſon objet malgré notre Ame. Les idées qui n'excitent ni joie ni triſteſſe, ſont apellées indifferentes, comme on vient de le dire : telle eſt l'idée de l'air, d'une pierre, d'un cercle, d'une maiſon, &c. Mais excepté ces idées-là, toutes les autres tiennent à l'amour ou à la haine, & dans l'homme tout reſpire la paſſion. Chaque âge a les ſiennes. On ſouhaite naturellement ce qui convient à l'état actuel du corps. La jeuneſſe forte & vigoureuſe ai-

me la guerre, les plaiſirs de l'amour, & tous les genres de volupté ; l'impotente vieilleſſe, au lieu d'être belliqueuſe, eſt timide ; avare au lieu d'aimer la dépenſe ; la hardieſſe eſt témérité à ſes yeux, & la joüiſſance eſt un crime, parce qu'elle n'eſt plus faite pour elle. On obſerve les mêmes apétits & la même conduite dans les brutes, qui ſont comme noûs gais, folâtres, amoureux dans le jeune âge, & s'engourdiſſent enſuite peu à peu pour tous les plaiſirs. A l'ocaſion de cet état de l'Ame qui fait aimer ou haïr, il ſe fait dans le corps des mouvemens muſculaires, par le moïen deſquels nous pouvons nous unir, ou de corps, ou de penſée, à l'objet de notre plaiſir, & écarter celui dont la préſence nous révolte.

Parmi les affections de l'Ame, les unes ſe font avec conſcience, ou ſentiment intérieur, & les au-

tres ſans ce ſentiment. Les affections du premier genre apartiennent à cette loi, par laquelle le corps obéït à la volonté ; il n'importe de chercher comment cela s'opére. Pour expliquer ces ſuites, ou effets des paſſions, il ſuffit d'avoir recours à quelque accélération ou retardement dans le mouvement du ſuc nerveux, qui paroît ſe faire dans le principe du nerf. Celles du ſecond genre ſont plus cachées, & les mouvemens qu'elles excitent n'ont pas encore été bien expoſés. Dans une très-vive joie, il ſe fait une grande dilatation du cœur, le pouls s'éléve, le cœur palpite, juſqu'à faire entendre quelquefois ſes palpitations, & il ſe fait auſſi quelquefois une ſi grande tranſpiration, qu'il s'enſuit ſouvent la défaillance & même la mort ſubite. La colère augmente tous les mouvemens, & conſéquemment la circulation du ſang ; ce qui fait que le corps

devient chaud, rouge, tremblant; tout-à-coup prêt à déposer quelques sécrétions qui l'irritent, & sujet aux hémorrhagies. De-là ces fréquentes apopléxies, ces diarrhées, ces cicatrices r'ouvertes, ces inflammations, ces ictères, cette augmentation de transpiration. La terreur, cette passion, qui, en ébranlant toute la machine, la met, pour ainsi dire, en garde pour sa propre défense, fait à peu-près les mêmes effets que la colère; elle ouvre les artères, guérit quelquefois subitement les paralisies, la létargie, la goute, arrache un malade aux portes de la mort; produit l'apopléxie, fait mourir de mort subite, & cause enfin les plus terribles effets. Une crainte médiocre diminuë tous les mouvemens, produit le froid, arrête la transpiration, dispose le corps à recevoir les miasmes contagieux, produit la pâleur, l'horreur, la foi-

bleſſe, le relâchement des ſphincters, &c. Le chagrin produit les mêmes accidens, mais moins forts, & principalement retarde tous les mouvemens vitaux & animaux. Cependant un grand chagrin a quelquefois fait tout-à-coup périr. Si vous raportès tous ces effets à leurs cauſes, vous trouverés que les nerfs doivent néceſſairement agir ſur le ſang; enſorte que ſon cours réglé par celui des eſprits, s'augmente, ou ſe retarde avec lui. Les nerfs qui tiennent les artères comme dans des filets, paroiſſent donc dans la colère & la joie, exciter la circulation du ſang artériel, en animant le reſſort des artères : dans la crainte & le chagrin, paſſion qui ſemble diminutive de la crainte ; [au moins pour ſes effets,] les artères reſſerrées, étranglées, ont peine à faire couler leur ſang. Or où ne trouve-t'on pas ces filets nerveux? ils ſont à la carotide interne,

à l'artère temporale, à la grande méningienne, à la vertébrale, à la souclaviere, à la racine de la souclaviere droite, & de la carotide, au tronc de l'aorte, aux artères brachiales, à la céliaque, à la mésentérique, à celles qui sortent du bassin; & par tout ils sont bien capables de produire ces effets. La pudeur, qui est une espéce de crainte, resserre la veine temporale où elle est environnée des branches de la *portion dure*, & retient le sang au visage. N'est-ce pas aussi par l'action des nerfs que se fait l'érection, effet qui dépent si visiblement de l'arrêt du sang? N'est-il pas certain que l'imagination seule procure cet état aux Eunuques mêmes? Que cette seule cause produit l'éjaculation, non-seulement la nuit, mais quelquefois le jour même? Que l'impuissance dépend souvent des défauts de l'imagination, comme de sa trop grande ardeur, ou de

ſon extrême tranquillité, ou de ſes differentes maladies, comme on en lit des exemples dans Venette & Montagne ? Il n'eſt pas juſqu'à l'excès de la pudeur, d'une certaine retenuë, ou timidité, dont on ſe corrige bien vîte à l'école des femmes, qui ne mette ſouvent le jeune homme le plus amoureux, dans une incapacité de les ſatisfaire. Voilà à la fois la théorie de l'amour & celle de toutes les autres paſſions : l'une vient merveilleuſement à l'apui des autres. Il eſt évident que les nerfs joüent ici le plus grand rôle, & qu'ils ſont le principal reſſort des paſſions. Quoique nous ne connoiſſions point les paſſions par leurs cauſes, les lumieres que le mécaniſme des mouvemens des corps animés a repanduës de nos jours, nous permettent donc du moins de les expliquer toutes aſſés clairement par leurs effets : & dès qu'on ſçait, par exemple, que le chagrin reſſerre

les

les diamétres des tuïaux, quoiqu'on ignore quelle est la premiere cause qui fait que les nerfs se contractent autour d'eux, comme pour les étrangler ; tous les effets qui s'en suivent, de mélancolie, d'atrabile & de manie sont faciles à concevoir : l'imagination affectée d'une idée forte, d'une passion violente, influë sur le corps & le tempérament; & réciproquement les maladies du corps attaquent l'imagination & l'esprit. La mélancolie prise dans le sens des Médecins, une fois formée, & devenuë bien atrabilaire dans le corps de la personne la plus gaie, la rendra donc nécessairement des plus tristes : & au lieu de ces plaisirs qu'on aimoit tant, on n'aura plus de goût que pour la solitude.



CHAPITRE XI.

Des facultés qui dépendent de l'habitude des Organes sensitifs.

NOus avons expliqué la mémoire, l'imagination & les passions, facultés de l'Ame qui dépendent visiblement d'une simple disposition du *sensorium*, laquelle n'est qu'un pur arrangement mécanique des parties qui forment la moëlle du cerveau. On a vu 1°. que la mémoire consiste en ce qu'une idée semblable à celle qu'on avoit eu autrefois à l'ocasion de l'impression d'un corps externe, se réveille & se représente à l'Ame : 2. Que si elle se réveille assez fortement, pour que la disposition interne du cerveau enfante une idée très-forte ou très-vive, alors on a de ces imaginations fortes, dont

quelques Auteurs (*a*) font une classe ou une espéce particuliere, & qui persuadent très-fortement l'Ame que la cause de cette idée existe hors du corps. 3°. Que l'imagination est de toutes les parties de l'Ame, la plus difficile à régler, & celle qui se trouble & se dérange avec le plus de facilité : de là vient que l'imagination en général nuit beaucoup plus au jugement, que la mémoire même, sans laquelle l'Ame ne peut combiner plusieurs idées. On diroit que ce sens froid, apellé commun, quoique si rare, s'éclipse & se fond en quelque sorte à la chaleur des mouvemens vifs & turbulens que produisent sans cesse les vertiges & les tourbillons de la partie phantastique du cerveau. 4°. Enfin j'ai fait voir combien de causes changent les idées mêmes des choses, combien il faut de sages précautions

(*a*) Boërh. hist. med. *de sens. intern.*

pour éviter l'erreur qui séduit l'homme en certains cas malgré lui-même. Qu'il me soit permis d'ajoûter que ces connoissances sont absolument nécessaires aux Médecins mêmes, pour connoître, expliquer & guérir les diverses affections du cerveau.

Passons à un nouveau genre de facultés corporelles qui se raportent à l'Ame sensitive. La mémoire, l'imagination, les passions, ont formé la premiere classe : les inclinations, les apétits, l'instinct, la pénétration & la conception vont composer la seconde.

§. I.

Des Inclinations & des Apétits.

Les inclinations sont des dispositions qui dépendent de la structure particuliere des sens, de la solidité, de la molesse des nerfs

qui ſe trouvent dans ces organes, ou plutôt qui les conſtituent, des divers dégrés de mobilité dans les eſprits, &c. C'eſt à cet état qu'on doit les penchans ou les dégoûts naturels qu'on a pour differens objets qui viennent fraper les ſens.

Les apétits dépendent de certains organes deſtinés à nous donner les ſenſations qui nous font déſirer la joüiſſance ou l'uſage des choſes utiles à la conſervation de notre machine, & à la propagation de notre eſpéce, apétit auſſi preſſant & qui reconnoît les mêmes principes ou les mêmes cauſes que la faim. (*a*) Il eſt bon de ſçavoir que les Anciens ont auſſi placé dans cette même claſſe certaines diſpoſitions de nos organes qui nous donnent de la répugnance & même de l'horreur pour les choſes qui pourroient nous nuire. C'eſt pourquoi ils avoient diſtingué ces

(*a*) M. Senac. *Anat. d'Heiſt.* p. 514.

apétits en *concupiſcibles* & *en iraſcibles* ; c'eſt-à-dire, en ceux qui nous font déſirer ce qui eſt bon, ou ſalutaire, qui ne nous y font jamais penſer ſans plaiſir ; & en ceux qui nous font penſer à ce qui nous eſt contraire, avec aſſez de peine & de répugnance pour le rébuter. Quand je dis *noùs*, c'eſt qu'il faut, n'en déplaiſe à l'orgüeil humain, que les hommes ſe confondent ici avec les animaux, puiſqu'il s'agit de facultés que la nature a données en commun aux uns & aux autres.

§. II.

De l'Inſtinct.

L'Inſtinct conſiſte dans des diſpoſitions corporelles purement méchaniques qui font agir les animaux ſans nulle délibération, indépendamment de toute expérience, &

comme par une eſpéce de néceſſité, mais cependant, (ce qui eſt bien admirable,) de la maniere qui leur convient le mieux pour la conſervation de leur être. D'où naît la ſimpathie que certains animaux ont les uns pour les autres, & quelque fois pour l'homme même, auquel il en eſt qui s'atachent tendrement toute leur vie ; l'antipathie ou averſion naturelle, les ruſes, le diſcernement, le choix indélibéré automatique, & pourtant ſûr, de leurs alimens, & même des plantes ſalutaires qui peuvent leur convenir dans leurs differentes maladies. Lorſque notre corps eſt affligé de quelque mal, qu'il ne fait ſes fonctions qu'avec peine, il eſt comme celui des animaux, machinalement déterminé à chercher les les moïens d'y remédier, ſans cependant les connoître. (*a*)

La raiſon ne peut concevoir com-

(*a*) Boerh. *Inſt. Med.* §. 4.

ment ſe font des opérations en apparence auſſi ſimples. Le docte Médecin que je cite ſe contente de dire, qu'elles ſe font en conſéquence des loix auxquelles l'Auteur de la nature a aſſujetti les corps animés, & que toutes les premieres cauſes dépendent immédiatement de ces loix. L'enfant nouveau né fait differentes fonctions, comme s'il s'y étoit exercé pendant toute la groſſeſſe, ſans connoître aucun des organes qui ſervent à ces fonctions ; le papillon à peine formé fait joüer ſes nouvelles aîles, vole & ſe balance parfaitement dans l'air ; l'abeille qui vient de naître, ramaſſe du miel & de la cire ; le perdreau à peine éclos, diſtingue le grain qui lui convient. Ces animaux n'ont point d'autre maître que l'inſtinct. Pour expliquer tous ces mouvemens & ces opérations, il eſt donc évident que Staahl a grand tort de

prétexter l'adresse que donne l'habitude.

Il est certain, comme l'observe l'homme du monde le plus capable [1] d'arracher les secrets de la nature, qu'il y a dans les mouvemens des corps animés autre chose qu'une mécanique intelligible, je veux dire, " une certaine for„ ce qui apartient aux plus peti„ tes parties dont l'animal est for„ mé, qui est répanduë dans cha„ cune, & qui caractérise non seu„ lement chaque espéce d'animal, „ mais chaque animal de la même „ espéce, en ce que chacun se „ meut, & sent diversement & „ à sa maniere, tandis que tous „ apétent nécessairement ce qui „ convient à la conservation de leur „ être, & ont une aversion natu„ relle qui les garantit sûrement „ de ce qui pourroit leur nuire. „

Il est facile de juger que l'homme

[1] M. de Maupertuis.

n'eſt point ici excepté. Oui, ſans doute, c'eſt cette forme propre à chaque corps, cette force innée dans chaque élément fibreux, dans chaque fibre vaſculeuſe, & toûjours eſſentiellement differente en ſoi de ce qu'on nomme élaſticité, puiſque celle-ci eſt détruite, que l'autre ſubſiſte encore, après la mort même, & ſe réveille par la moindre force mouvante; c'eſt cette cauſe, dis-je, qui fait que j'ai moins d'agilité qu'une puce, quoique je ſaute par la même mécanique; c'eſt par elle, que dans un faux pas, mon corps ſe porte auſſi prompt qu'un éclair à contrebalancer ſa chute, &c. Il eſt certain que l'Ame & la volonté n'ont aucune part à toutes ces actions du corps, inconnuës aux plus grands Anatomiſtes; & la preuve en eſt, que l'Ame ne peut avoir qu'une ſeule idée diſtincte à la fois. Or quel nombre infini de mouvemens divers lui fau-

droit-il prévoir d'un coup d'œil, choisir, combiner, ordonner avec la plus grande justesse ? Qui sçait combien il faut de muscles pour sauter ; comme les fléchisseurs doivent être relâché, les extenseurs contractés, tantôt lentement, tantôt vîte ; comment tel poids & non tel autre peut s'élever ? Qui connoît tout ce qu'il faut pour courir, franchir de grands espaces avec un corps d'une pesanteur énorme, pour planer dans les airs, pour s'y élever à perte de vuë & traverser une immensité de païs ? Les muscles auroient-ils donc besoin du conseil d'un être qui n'en sçait seulement pas le nom, qui n'en connoît ni les attaches, ni les usages, pour se préparer à transporter sans risque & faire sauter toute la machine à laquelle ils sont atachés ? L'Ame n'est point assez parfaite pour cela, dans l'homme, comme dans l'animal ; il faudroit

qu'elle eut infuſe cette ſcience infinie géométrique ſupoſée par Staahl, tandis qu'elle ne connoît pas les muſcles qui lui obéïſſent. Tout vient donc de la ſeule force de l'inſtinct, & la monarchie de l'Ame n'eſt qu'une chimére. Il eſt mille mouvemens dans le corps, dont l'Ame n'eſt pas même la cauſe conditionnelle. La même cauſe qui fait fuir ou aprocher un corbeau à la préſence de certains objets, ou lorſqu'il entend quelque bruit, veille auſſi ſans ceſſe à ſon inſçu, à la conſervation de ſon être. Mais ce même corbeau, ces oiſeaux de la grande eſpéce qui parcourent les airs, ont le ſentiment propre à leur inſtinct; ce ne ſont donc point, encore une fois, des automates, comme le veut Deſcartes, ſemblables à une pendule ou au fluteur de Vaucanſon. Et Spinoſa a encore moins de raiſon de prétendre que l'homme reſſem-

ble à une montre plus ou moins parfaite (qui marque les heures, les minutes, les jours du mois, de la Lune, ou ſeulement quelques-unes de ces choſes, ſelon ſon mécaniſme, ainſi qu'elle les marque plus ou moins réguliérement ſelon la bonté & la juſteſſe de ſes reſſorts) ou à un vaiſſeau ſans pilote au milieu de la Mer, qui par ſa conſtruction a le pouvoir de voguer, mais eſt déterminé par les vents & par les courans à aller plutôt d'un côté que de l'autre, en ſorte que ce ſont toûjours les uns qui le pouſſent ou les autres qui l'entraînent.

Concluons donc que chaque animal a ſon ſentiment propre & ſa maniere de l'exprimer, & qu'elle eſt toûjours conforme au plus droit ſens, à un inſtinct, à une mécanique qui peut paſſer toute intelligence, mais non la tromper : & confirmons cette concluſion par de nouvelles obſervations.

§. III.

Que les animaux expriment leurs idées par les mêmes ſignes que nous.

Nous tâcherons de marquer avec préciſion en quoi conſiſtent les connoiſſances des animaux, & juſqu'où elles s'étendent. Mais ſans entrer dans le détail trop rebatu de leurs opérations, fort agréables ſans doute dans les ouvrages de certains Philoſophes qui ont daigné plaire, (*a*) admirables dans le livre de la nature : comme les animaux ont peu d'idées, ils ont auſſi peu de termes pour les exprimer. Ils aperçoivent comme nous, la diſtance, la grandeur, les odeurs, la plûpart des *ſecondes qualités*, [*b*] & s'en ſou-

(*a*) Voï. principalement le P. Boujan. *Eſſ. Philoſ. ſur le lang. des bêtes.*

(*b*) Comme parle Locke.

viennent. Mais outre qu'ils ont beaucoup moins d'idées, ils n'ont guères d'autres expreſſions que celles du langage affectif dont j'ai déja parlé. [*a*] Cette diſette vient-elle du vice des organes ? Non, puiſque les Perroquets rediſent les mots qu'on leur aprend, ſans en ſavoir la ſignification, & qu'ils ne s'en ſervent jamais pour rendre leurs propres idées. Elles ne vient point auſſi du défaut d'idées, car ils aprennent à diſtinguer la diverſité des perſonnes, & mêmes des voix, & nous répondent par des geſtes trop vrais, pour qu'ils n'expriment pas leur volonté.

Quelle difference y a-t'il donc entre notre faculté de diſcourir & celle des bêtes ? La leur ſe fait entendre, quoique muette, ce ſont d'excellens pantomimes ; la nôtre eſt *verbeuſe*, nous ſommes ſouvent de vrais babillards.

(*a*) Pag. 26. 27.

Voilà des idées & des signes d'idées qu'on ne peut refuser aux bêtes, sans choquer le sens commun. Ces signes sont perpétuels, intelligibles à tout animal du même genre, & même d'une espéce différente, puisqu'ils le sont aux hommes mêmes. Je sais aussi certainement, dit Lamy, [a] qu'un Perroquet a de la connoissance, comme je sçai qu'un étranger en a ; les mêmes marques qui sont pour l'un, sont pour l'autre : il faut avoir moins de bon sens que les animaux, pour leur refuser des connoissances.

Qu'on ne nous objecte pas que les signes du discernement des bêtes sont arbitraires, & n'ont rien de commun avec leurs sensations : car tous les mots dont nous nous servons le sont aussi, & cependant ils agissent sur nos idées, ils les dirigent, ils les changent. Les let-

(a) Disc. Anat. p. 226.

tres

tres qui ont été inventées plus tard que les mots, étant rassemblées, forment les mots; de sorte qu'il nous est égal de lire des caractères, ou d'entendre les mots qui en sont faits, parce que l'usage nous y a fait attacher les mêmes idées, antérieures aux uns & aux autres. Lettres, mots, idées, tout est donc arbitraire dans l'homme, comme dans l'animal: mais il est évident, lorsqu'on jette les yeux sur la masse du cerveau de l'homme, que ce viscere peut contenir une multitude prodigieuse d'idées, & par conséquent exige pour rendre ces idées, plus de signes que les animaux. C'est en cela précisément que consiste toute la supériorité de l'homme.

Mais les hommes, & mêmes les femmes, se moquent-ils mieux les uns des autres, que ces oiseaux qui redisent les chansons des autres oiseaux, de maniere à leur donner un ridicule parfait? Quelle diffe-

rence y a-t-il entre l'enfant & le perroquet qu'on inſtruit ? Ne rediſent-ils pas également les ſons dont on frappe leurs oreilles, & cela avec tout auſſi peu d'intelligence l'un que l'autre. Admirable effet de l'union des ſens externes, avec les ſens internes ; de la connexion de la parole de l'un, avec l'ouïe de l'autre ; & d'un lien ſi intime entre la volonté & les mouvemens muſculeux, qui s'exercent toûjours au gré de l'animal, lorſque la ſtructure du corps le permet ! L'oiſeau qui entend chanter pour la premiere fois, reçoit l'idée du ſon ; déſormais il n'aura qu'à être atentif aux airs noüveaux, pour les redire (ſur tout s'il les entend ſouvent) avec autant de facilité que nous prononçons un nouveau mot Anglois. L'expérience (r) a même fait connoître qu'on peut aprendre à par-

[r] Voy. Amman. *de loquelâ*. p. 81. & 103.

ler & à lire en peu (1) de tems à un ſourd de naiſſance, par conſéquent muet; ce ſourd qui n'a que des yeux, n'a-t-il pas moins d'avantage, qu'une perruche qui a de fines oreilles?

§. IV.

De la Pénétration & de la Conception.

Il nous reſte à expoſer deux autres facultés qui ſont des dépendances du même principe, je veux dire de la diſpoſition originaire & primitive des organes: ſçavoir la pénétration & la conception qui naiſſent de la perfection des facultés corporelles ſenſitives.

La *Pénétration* eſt donc une heureuſe diſpoſition qu'on ne peut définir dans la ſtructure intime des ſens & des nerfs, & dans le

(1) Deux mois. *Amman.* 81.

mouvement des esprits. Elle pénétre l'Ame de sensations si nettes ; si exquises, qu'elles la mettent elles-mêmes en état de les distinguer promptement & exactement l'une de l'autre.

Ce qu'on apelle *Conception*, ou *Compréhension*, est une faculté dépendante des mêmes parties, par laquelle toutes les facultés dont j'ai parlé, peuvent donner à l'Ame un grand nombre de sensations à la fois & non moins claires & distinctes ; en sorte que l'Ame embrasse, pour ainsi dire, dans le même instant & sans nulle confusion, plus ou moins d'idées, suivant le dégré d'excellence de cette faculté.

CHAPITRE XII.

Des Affections de l'Ame sensitive.

§. I.

Les Sensations, le Discernement & les Connoissances.

NON seulement l'Ame sensitive a une exacte connoissance de ce qu'elle sent, mais ses sentimens lui apartiennent précisément, comme des modifications d'elle-même. C'est en distinguant ces diverses modifications qui la touchent, ou la remuent diversement, qu'elle voit & discerne les differens objets qui les lui ocasionnent : & ce discernement, lorsqu'il est net, &, pour ainsi dire, sans nuages, lui donne des connoissances exactes, claires, évidentes.

Mais les ſenſations de notre Ame ont deux faces qu'il faut enviſager : ou elles ſont purement ſpéculatives, & lorſqu'elles éclairent l'eſprit, on leur donne le nom de *connoiſſances*, ou elles portent à l'Ame des affections agréables ou déſagréables, & c'eſt alors qu'elles ſont le plaiſir ou le bonheur, la peine ou le malheur de de notre être. En effet nous ne joüiſſons très-certainement que des modifications de nous-mêmes ; & il eſt vrai de dire que l'Ame réduite à la poſſeſſion d'elle-même, n'eſt qu'un être accidentel. La preuve de cela, c'eſt que l'Ame ne ſe connoît point, & qu'elle eſt privée d'elle-même, lorſqu'elle eſt privée de ſenſations. Tout ſon bien-être & tout ſon mal-être ne réſident donc que dans les impreſſions agréables ou déſagréables qu'elle reçoit paſſivement ; c'eſt-à-dire, qu'elle n'eſt pas la maî-

treſſe de ſe les procurer & de les choiſir à ſon gré, puiſqu'elles dépendent manifeſtement de cauſes qui lui ſont entiérement étrangeres.

Il s'enſuit que le bonheur ne peut dépendre de la maniere de penſer, ou plutôt de ſentir ; car il eſt certain, & je ne crois pas que perſonne en diſconvienne, qu'on ne penſe & qu'on ne ſent pas comme on voudroit. Ceux-là donc qui cherchent le bonheur dans leurs réfléxions, ou dans la recherche de la vérité qui nous fuit, le cherchent où il n'eſt pas. A dire vrai, le bonheur dépend de cauſes corporelles, telles que certaines diſpoſitions du corps, naturelles, ou acquiſes, je veux dire, procurées par l'action de corps étrangeres ſur le nôtre. Il y a des gens qui grace à l'heureuſe conformation de leurs organes & à la modération de leurs déſirs,

ſont heureux à peu de fraix, ou du moins ſont le plus ſouvent tranquiles & contens de leur ſort; de maniere que ce n'eſt guères que par accident qu'ils peuvent ſe ſurprendre dans un état malheureux. Il y en a d'autres (& malheureuſement c'eſt le plus grand nombre) à qui il faut ſans ceſſe des plaiſirs nouveaux, tous plus piquans les uns que les autres; mais ceux-là ne ſont heureux que par accident, comme celui que la Muſique, le vin, ou l'opium réjoüit: & il n'arrive que trop fréquemment que le dégoût & le répentir ſuivent de près ce plaiſir charmant, qu'on regardoit comme le ſeul bien réel; comme le ſeul Dieu digne de tous nos hommages & nos ſacrifices. L'homme n'eſt donc pas fait pour être parfaitement heureux. S'il l'eſt, c'eſt quelquefois; le bonheur ſe préſente comme la vérité, par hazard;

au moment qu'on s'y attend le moins. Cependant il faut ſe ſoumettre à la rigueur de ſon état, & ſe ſervir, s'il ſe peut, de toute la force de la raiſon, pour en ſoutenir le fardeau. Ces moïens ne procurent pas le bonheur, mais ils acoutument à s'en paſſer, &, comme on dit, à prendre patience, à faire de néceſſité vertu. Ces courtes réflexions ſur le bonheur m'ont dégoûté de tant de traités du même ſujet, où le ſtile eſt compté pour les choſes, où l'eſprit tient lieu du bon ſens, où l'on éblouït par le preſtige d'une frivole éloquence, faute de raiſonnemens ſolides, où enfin on ſe jette à corps perdu dans l'ambitieuſe Métaphyſique, parce qu'on n'eſt pas Phyſicien. La Phyſique ſeule peut abréger les difficultés, comme le remarque Mr. de Fontenelle. (1)

(1) Digreſſion ſur les Anciens & les Modernes.

Mais ſans une connoiſſance parfaite des parties qui compoſent les corps animés, & des loix mécaniques auxquelles ces parties obéiſſent, pour faire leurs mouvemens divers, le moïen de débiter ſur le corps & l'Ame, autre choſe que de vains paradoxes, ou des ſiſtêmes frivoles, fruits d'une imagination déréglée, ou d'une faſtueuſe préſomption ! C'eſt cependant du ſein de cette ignorance qu'on voit ſortir tous ces petits Philoſophes grands conſtructeurs d'hypothéſes, ingénieux créateurs de ſonges bizares & ſinguliers, qui ſans théorie, comme ſans expérience, croient ſeuls poſſeder la vraie Philoſophie du corps humain. La nature ſe montreroit à leurs égards, qu'ils la méconnoitroient, ſi elle n'étoit pas conforme à la maniere dont ils ont cru la concevoir. Flateuſe & complaiſante imagination ! N'eſt-ce donc point aſſez pour vous de ne cher-

cher qu'à plaire, & d'être le plus parfait modéle de coquéterie ? Faut - il que vous aïés une tendresse vraiment maternelle pour vos enfans les plus contrefaits & les plus insensés, & que contente de votre seule fécondité, vos productions ne paroissent ridicules ou extravagantes qu'aux yeux d'autrui ? Oui, il est juste que l'amour propre qui fait les Auteurs, & sur tout les mauvais Auteurs, les paie en secret des loüanges que le Public leur refuse, puisque cette espéce de dédommagement qui soutient leur courage, peut les rendre meilleurs, & même excellens dans la suite.

§. II.

De la Volonté.

Les sensations qui nous affectent, décident l'Ame à vouloir, ou à ne

pas vouloir, à aimer, ou à haïr ces ſenſations, ſelon le plaiſir, ou la peine qu'elles nous cauſent; cet état de l'Ame ainſi décidée par ſes ſenſations, s'apelle *Volonté*.

Mais il faut qu'on diſtingue ici la volonté de la liberté. Car on peut être agréablement, & en conſéquence volontairement affecté par une ſenſation, ſans être maître de la rejetter ou de la recevoir. Tel eſt l'état agréable & volontaire où ſe trouvent tous les animaux, & l'homme même, lorſqu'ils ſatisfont quelques-uns de ces beſoins preſſans, qui empêchoient Alexandre de croire qu'il fût un Dieu, comme diſoient ſes flateurs, puiſqu'il avoit beſoin de garderobe & de concubine.

Mais conſidérons un homme qui veut veiller & à qui on donne de l'*opium*; il eſt invité au ſommeil par les ſenſations agréables que lui procure ce divin reméde, & ſa vo-

lonté est tellement changée, que l'Ame est forcément décidée à dormir. Comme les bêtes ne joüissent probablement que de ces *volitions*, il n'est pour elle ni bien ni mal moral. L'*opium* assoupit donc l'Ame avec le corps : à plus grande doze il rend furieux. Les cantharides intérieurement prises font naître la passion d'amour avec une aptitude à la satisfaire, qui souvent coute bien cher. L'Ame d'un homme mordu d'un chien enragé enrage enfin elle-même. Le *pouft*, drogue vénimeuse fort en usage dans le Mogol, maigrit le corps, rend impuissant, & ôte peu-à-peu l'Ame raisonnable, pour ne lui substituer que l'Ame, je ne dis pas sensitive, mais végétative. Toute l'histoire des poisons (1) prouve assez que ce qui a été dit des *Philtres* amoureux des Anciens, n'est pas si fabuleux, & que toutes les fa-

1) Voï. Mead. *de Venenis.*

cultés de l'Ame, jusqu'à la conscience, ne sont que des dépendances du corps. Il n'y a qu'à trop boire & manger pour se réduire à la condition des bêtes. Socrate enyvré se mit à danser à la vuë d'un excellent Pantomime, (1) & au lieu d'exemples de sagesse, ce précepteur de la patrie n'en donna plus que de luxure & de volupté. Dans les plus grands plaisirs, il est impossible de penser, on ne peut que sentir. Dans les momens qui les suivent, & qui ne sont pas eux-mêmes sans volupté, l'Ame se replie en quelque sorte sur les délices qu'elle vient de gouter, comme pour en joüir à plus long traits; elle semble vouloir augmenter son plaisir, en l'exami-

(1 Les mouvemens se communiquent d'un homme à un autre homme ; les sentimens se gagnent de même, & la conversation des gens d'esprit en donne. Cela est facile à expliquer par ce qui a été dit Chap. XI. §. III.

nant : mais elle a tant ſenti, tant exiſté, qu'elle ne ſent & n'eſt preſque plus rien. Cependant l'accablement où elle tombe lui eſt cher; elle n'en ſortiroit pas vîte ſans violence, parce que cette raviſſante convulſion des nerfs, qui a enyvré l'Ame de ſi grands tranſports, doit durer encore quelque tems : ſemblable à ces vertiges, où l'on voit tourner les objets, long-temps après qu'ils ne tournent plus. Tel qui feroit bien fâché de faire tort (1) à ſa famille en rêve, n'a plus la même volonté, à l'occaſion d'un certain prurit, qui va, pour ainſi dire, chercher l'Ame dans les bras du ſommeil, & l'avertir qu'il ne tient qu'à elle d'être heureuſe un petit moment : & ſi la nature, lorſqu'elle s'éveille, eſt prête à tra-

(1) Le bon Leuwenhoëck nous certifie que ces obſervations *Kartſoekertennes* n'ont jamais été faites aux dépens de ſa famille

hir ſa premiere volonté, alors une autre volonté nouvelle s'éleve dans l'Ame & ſuggere à la nature les plus courts moyens de ſortir d'un état urgent, pour s'en procurer un plus agréable; dont on va ſe repentir ſuivant l'uſage, & comme il arrive ſur-tout à la ſuite des plaiſirs pris ſans beſoin. Voilà, comme dit Me. Deshoulieres,

„ Cette fiére raiſon dont on fait tant de bruit:
„ Un peu de vin la trouble, un enfant la ſéduit.

Voilà l'homme, avec toutes les illuſions dont il eſt le joüet, & la proïe. Mais ſi ce n'eſt pas ſans plaiſir que la nature nous trompe & nous égare, qu'elle nous trompe toûjours ainſi. Car, comme dit ſi bien Mr. de Fontenelle,

„ Souvent en s'attachant à des phantômes
„ vains,
„ Notre raiſon ſéduite avec plaiſir s'égare.

„ Elle-

„ Elle-même joüit des objets qu'elle a feints ;
„ Et cette illusion pour un moment répare
„ Le défaut des vrais biens que la nature avare
„ N'a pas acordés aux humains.

Enfin rien de si borné que l'empire de l'Ame sur le corps, rien de si étendu que l'empire du corps sur l'Ame. Non seulement l'Ame ne connoît pas les muscles qui lui obéissent, & quel est son pouvoir volontaire sur les organes vitaux ; mais elle n'en exerce jamais d'arbitraire sur ces mêmes organes. Que dis-je ? elle ne sait pas même si sa volonté est la cause efficiente des actions musculeuses ou simplement une cause occasionnelle, mise en jeu par certaines dispositions internes du cerveau, qui agissent sur la volonté, la remuent secrettement & la déterminent de quelque maniere que ce soit. Staahl pense differemment : il donne à l'Ame, comme on l'a insinué, un empire

absolu ; elle produit tout chez lui jusqu'aux hémorrhoïdes. Voïés sa théorie de Médecine, où il s'efforce de prouver cette imagination par des raisonnemens Métaphysiques qui ne la rendent que plus incompréhensible, &, si j'osois le dire, plus ridicule. Ce grand Chimiste est un bien mauvais Métaphysicien. *Ne sutor ultrà crepidam.*

§. III.

Du Goût.

Les sensations considérées, ou comme de simples connoissances, ou en tant qu'elles sont agréables, ou désagréables, font porter à l'Ame deux sortes de jugemens. Lorsqu'elle découvre des vérités, qu'elle s'en assure elle-même avec une évidence qui captive son consentement, cette opération de l'Ame

consentante, qui ne peut se dispenser de se rendre aux lumieres de la vérité, est simplement apellée *jugement*. Mais lorsqu'elle apprétie l'impression agréable, ou désagréable qu'elle reçoit de ses differentes sensations, alors ce jugement prend le nom de *goût*. On donne le nom de *bon goût*, aux sensations qui flattent le plus généralement tous les hommes, & qui sont, pour ainsi dire, les plus acréditées, les plus en vogue; & réciproquement le mauvais goût n'est que le goût le plus singulier, & le moins ordinaire, c'est-à-dire, les sensations les moins communes. Je connois des gens de lettres, qui pensent differemment; ils prétendent que le bon ou le mauvais goût, n'est qu'un jugement raisonnable, ou bizarre, que l'Ame porte de ses propres sensations. Celles, disent-ils, qui plaisent à la vérité à quelques-uns, toutes défectueuses &

imparfaites qu'elles ſont, parce qu'ils en jugent mal, ou trop favorablement, mais qui déplaiſent, ou répugnent au plus grand nombre, parce que ces derniers ont ce qu'on appelle un bon eſprit, un eſprit droit ; ces ſenſations ſont l'objet du mauvais goût. Je crois, moi, qu'on ne peut ſe tromper ſur le compte de ſes ſenſations : je penſe qu'un jugement qui part du ſens intime, tel que celui qu'on porte de ſon propre ſentiment, ou de l'affection de ſon Ame, ne peut porter à faux, parce qu'il ne conſiſte qu'à goûter un plaiſir, ou à ſentir une peine, qu'on éprouve en effet, tant que dure une ſenſation agréable ou déſagréable. Il y en a qui aiment, par exemple, l'odeur de la corne de cheval, d'une carte, du parchemin brûlé. Tant qu'on n'entendra par *mauvais goût*, qu'un goût ſingulier, je conviendrai que ces perſonnes ſont de mau-

vais goût, & que les femmes grosses dont les goûts changent avec les dispositions du corps, sont aussi de très-mauvais goût, tandis qu'il est évident qu'elles sont seulement avides de choses assez généralement méprisées, & dont elles ne faisoient elles-mêmes aucun cas avant la grossesse, & qu'ainsi elles n'ont alors que des goûts particuliers, relatifs à leur état, & qui se remarquent rarement. Mais quand on juge agréable la sensation que donne l'odeur de la pomade à la Maréchale, celle du musc, de l'ambre, & de tant d'autres parfums, si commodes aux barbets pour retrouver leurs maîtres, & cela dans le tems même qu'on joüit du plaisir que toutes ces choses font à l'Ame, on ne peut pas dire qu'on en juge mal, ni trop favorablement. S'il est de meilleurs goûts les uns que les autres, ce n'est jamais que par raport aux sensations plus agréa-

bles, qu'éprouve la même perſonne : & puiſqu'enfin tel goût que je trouve délicieux, eſt déteſté par un autre, ſur lequel il agit tout autrement, où eſt donc ce qu'on nomme *bon & mauvais goût* ? Non, encore une fois, les ſenſations de l'homme ne peuvent le tromper ; l'Ame les apprétie précifément ce qu'elles valent, relativement au plaiſir, ou au déſagrément qu'elle en reçoit.

Il faut maintenant apliquer la même théorie aux ouvrages d'eſprit & de génie. Le goût à cet égard n'a-t-il pas varié ? n'eſt-il pas ſujet à des caprices, à des bizarreries, à des révolutions. Du tems de Molière, on eut vraiſemblablement ſiflé toutes les piéces de théâtre, couſuës de jolies petites ſcénes *à tiroir*, petillantes d'eſprit, mais d'un eſprit ſi ſubtil, qu'il s'eſt déja évaporé, quand on croit le ſaiſir ; en un mot, ſans intrigue,

ſans caractères, ſans intérêt. Je doute même qu'on eût reçu alors ce haut & larmoïant Comique, qui fait aujourd'hui les délices de tout Paris.

On a donc créé un nouveau goût, un goût qui plaît, & par conſéquent un plaiſir de plus, avec un nouveau genre de ſpectacle. Qui n'aplaudiroit aux ſages (1) Peintres des bonnes mœurs qui l'ont inventé? M. de Ségrais avouë qu'il n'a pas toûjours exactement gardé dans ſes Poëſies Paſtorales le ſtyle qui y eſt propre, parce qu'il a été quelquefois obligé de s'accommoder au goût de ſon ſiécle. Et M. de Fontenelle répond à ceux qui lui ont reproché de s'être trop mis lui-même à la place de ſes bergers, c'eſt-à-dire, de leur avoir donné trop d'eſprit „ qu'on ne ſçait quel eſt le goût de ce tems-ci „ & il prouve

(1) MM. Néricaut Deſtouches & Nivelle de la Chauſſée.

enfin combien le goût a varié depuis Théocrite jusqu'à nous.

Qu'on nous donne à présent des préceptes sur le goût ; qu'on se flatte qu'ils seront aussi généralement aprouvés & suivis dans tous les tems, que les définitions des divers goûts seront subtiles & sensées, & qu'on attende en un mot de pareils ouvrages un succès proportionné à ce que la fine théorie qu'ils contiennent aura couté aux Auteurs : puisqu'enfin il est prouvé qu'il n'y a rien de vrai & d'évident à dire en général du goût, & qu'au contraire tout est en quelque sorte relatif aux differens organes des hommes, au siécle, & même au au païs où l'on vit, comme on le voit en Angleterre, en Italie, en Espagne, &c. où tous les genres d'Arts & de Lettres sont exécutés avec un goût si different du nôtre.

Mais, dit-on, lorsqu'on lit Cicéron pour la premiere fois, on croit

voir l'éloquence en perſonne, telle qu'on l'avoit conçuë. Le vrai beau, le ſublime ravit, enléve tous les connoiſſeurs. Qui ne ſent pas le *Moy* de Medée, le *qu'il mourût* des Horaces? Quelle Ame ne s'éléve pas avec Corneille, ne s'attendrit pas avec Racine, n'apprend pas à penſer avec Voltaire?

Pour réfuter cette objection, qui conduiroit à recevoir le ſyſtême mal fondé des idées primitives, il ſuffit de faire réfléxion qu'on ne trouve ces goûts, du moins bien marqués, que chez les gens de lettres. L'homme ſans étude lira les mêmes choſes, ou les entendra parfaitement déclamer, ſans y prendre aucun plaiſir : ſon Ame inſenſible à tout ce qui n'eſt pas corps, ne donne aucune entrée à toutes ces ſenſations d'eſprit, qui font le charme de l'étude, en changent les heures en mômens, & dont par conſéquent l'éducation fait tous les

fraix. Par combien d'impreſſions & de dégrés divers n'a-t'il pas fallu faire paſſer mes ſens, avant que de donner à mon Ame l'idée du naturel, du pathétique, du ſublime, &c. avant d'y faire entrer tous les goûts, de la rendre digne de rendre hommage à tous les Arts, & de s'enflammer de tous les plaiſirs? Avec d'autres idées, j'aurois regardé Molière comme un Auteur ſublime, & Corneille comme un Auteur naturel. L'inſtruction fait tout.

L'eſprit & la raiſon même doivent moins préſider aux ouvrages de goût & de génie, que le ſentiment. C'eſt une conſéquence naturelle de ce qui a été déja dit ſur le goût, & nous allons l'apuïer encore de nouveaux faits.

Par ce ſentiment que je préfére à tout, je n'entends pas ſeulement la ſenſation dont l'Auteur eſt actuellement affecté en compoſant, mais la connoiſſance des effets que tel-

le ou telle forme de penſée, ou d'ouvrage pourra produire chez le reſte des hommes. On voit effectivement les Hiſtoriens, les Orateurs, les Peintres, les Poëtes, les Architectes, les Muſiciens, &c. ſe déſiſter ſouvent de leur propre goût, pour plaire plus univerſellement aux autres, & principalement aux femmes qui n'ont preſque [1] toutes aucune idée des choſes, ni même des termes propres aux Arts, & dont cependant les Philoſophes mêmes recherchent le ſuffrage & le préférent à tout. Ce qui tend à amollir la Philoſophie, & déshonore le Philoſophe.

Ce n'eſt pas que tous ceux qu'on vient de nommer, jugent & ſoient

[2] L'exception ſe borne à une ſeule, que je n'ai pas beſoin de nommer pour la faire connoître. L'Auteur des *Elémens de la Philoſophie de Newton* me permettra ſans doute de dire que ſon ouvrage n'eſt pas, à beaucoup près, ſi bien fait que les *Inſtitutions de Phyſique*.

forcés de juger autrement qu'ils jugeroient en suivant leurs principes. Au contraire ils ne composent autrement qu'ils composeroient, que parce qu'ils sont persuadés que tous les autres hommes, ou du moins le plus grand nombre, n'ont pas la même façon de sentir. Ainsi, s'ils suivent telle idée ou tel plan, c'est qu'ils ont observé que ce plan, qui leur déplaît à eux-mêmes, sera goûté des autres, qu'ils croient sûrement moins connoisseurs qu'eux, & qui le sont vraisemblablement moins que des maîtres de l'Art.

De tels motifs énervent les talens, corrompent le génie, & ôtent le plaisir qu'on auroit à suivre son penchant naturel. Que je sçai de gré à l'Orphée [1] du siécle de les avoir méprisés ! On ne trouve cependant que de trop fréquens exemples de cette conduite politi-

1] M. Rameau.

que ou intéreſſée ; & c'eſt elle qui aura vraiſemblablement déterminé Molière à donner tant de farces au *ſot* Public.

Ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt que c'eſt en cela préciſément, je veux dire, en cette attention à étudier les goûts d'autrui, en cette adreſſe à s'y conformer, quelque ridicules que ces goûts puiſſent être, que conſiſte la beauté, ou la perfection des ouvrages dont il s'agit. Tant il eſt vrai que nous n'avons point d'idées abſoluës, & que rien n'eſt beau, que ce qui a été jugé, établi tel par des opinions arbitraires. Que dis-je ? il ne faut qu'être protégé par de certains beaux eſprits mâles, ou femelles principalement, décider de tout hardiment, quelque ſuperficiel qu'on ſoit, s'ériger en chef de quelques ſociétés, ou bureaux littéraires, en *premier Miniſtre* de ces ſortes de Républiques, ou du moins ſe mettre au

rang des courtisans, pour donner le ton à une infinité de gens incapables de penser par eux-mêmes, & pour se faire ainsi une réputation dûë à la cabale, & au mauvais goût, plutôt qu'à son propre mérite.

Une vieille femme, à qui toutes les portes de la galanterie sont désormais fermées, à moins qu'elle ne soit riche & généreuse, ne peut mieux faire que de se jetter dans la dévotion. A-t'elle le malheur de ne pas croire? (car alors c'en est un) il ne lui reste que de cultiver son esprit, lorsqu'elle en a; c'est le pis-aller d'une femme, même dans le déclin de sa beauté. Ainsi au défaut d'adorateurs, ou d'amans solides, il faut bien se contenter d'ouvrages & de courtisans d'esprit. Triste ressource lorsqu'on n'a pas perdu le goût des plaisirs!

C'est dans ces petites Académies du goût, qu'on en manque le plus,

& qu'on en veut cependant r...
les régles invariables. Un bon mot, souvent un mauvais bon mot fort attendu, y tient lieu du bons sens; („ c'est une bonne fortune qui „ [1] n'arrive qu'à un homme „ d'esprit ;" c'en est assez, tout le monde est content :) & au lieu de génie, on n'y trouve guéres que ce qu'on appelle *esprit de Caffé*; à moins que quelque docte pédant, qui n'a pas même cet esprit-là, & qui croit dans son cahos d'érudition les avoir tous, ne trouble le silence de ceux qui sont à l'affut de l'esprit, ou comme sur une sellette; & braillant indifferemment *Politique*, *Morale*, *Théologie*, *Molinisme*, *Hist. naturelle*, *maladies Vénériennes*, *Antiquités*, en un mot tout ce qu'un tyran de conversation peut dire avec audace, n'ennuie par ses pésantes dissertations d'honnêtes gens con-

[1] Pensées de M. de la Rochefoucaut.

traints de céder à la force de ses poûmons, dont le cruel abuse encore, pour se rendre plus insupportable dans la société.

C'est dans ces brillantes assemblées de beaux esprits, où préside quelque Coriphée de la littérature, qu'on juge en deux mots l'esprit & le génie, *Voltaire & Fontenelle.* Gardés-vous bien, si vous n'avés pas l'honneur d'y être admis, de penser autrement, & d'oser dire avec moi qu'une telle décision n'est que des mots, ou de vains sons; & avec Horace

. . . Verba & voces, prætereàque nihil,

Ou votre goût légitimement méprisé vous fera placer justement dans le dernier dégré des connoisseurs. Et vous, qui aïant déja quelque réputation n'êtes pas encore de cette Académie, ne dédaignez pas d'y briguer une place; faites même

même tous vos efforts pour l'obtenir : car c'eſt une cour ſi *ſinguliere* que tous ceux qui ne ſont pas *courtiſans* , ſont *ennemis* , & on les *écraſe* , autant qu'on le peut , *avec tout* leur *mérite.* Ceux qui ne m'en croiroient pas ſur ma parole, peuvent lire une lettre de M. *de* V.. *ſur les inconvéniens atachés à la litérature.* Mais lui-même, M. de V... qui a tant fait d'efforts pour deſcendre à la qualité de Membre Académique, par quelle fatalité a-t'il négligé d'entrer dans les illuſtres Académies dont je parle ? Mais cette digreſſion n'eſt déja que trop longue ; revenons au vrai goût.

On convient, & cela s'enſuit encore de ma théorie du goût, que ce n'eſt point à force d'eſprit, j'entends de fineſſe d'eſprit, qu'on peut bien rendre un ſentiment & qu'ainſi en ce ſens la faculté de ſentir eſt fort au-deſſus de celle de penſer, (quoiqu'elles ne different point eſ-

ſentiellement) en ce que par un abus honteux des talens, la plûpart de nos Ecrivains ne ſongent qu'à envelopper leurs ſentimens dans un certain clinquant d'imagination, qui les éblouït eux-mêmes ſi fort, qu'ils le prennent pour de l'or véritable. Heureux les Auteurs, qui au lieu de mettre à la torture les eſprits occupés à débroüiller le fil entortillé, & comme le peloton de leurs idées confuſes & alambiquées, ſaiſiſſent par tout la nature ou le vrai, donnent des couleurs, &, pour ainſi dire, un corps à ce qu'il y a de plus fin & de plus ſubtil dans les reſſorts du cœur & dans les mobiles des paſſions, & qui ſçavent enfin remuer fortement les autres par celles dont ils ſont eux-mêmes pénétrés! Mais que ces Ecrivains ſont rares au ſiécle où nous vivons! la mort d'un ſeul les mettroit tous au tombeau. On n'eſt inondé que de

Romans frivoles, de critiques impolies qui déconcertent les talens & ne les valent jamais, (1) de satires, de libelles, où les plus beaux talens sont déchirés par les dents de l'envie; de brochures hebdomadaires ou éphémères, dont le nom anonce la courte durée, & qui sont pourtant les seuls ouvrages qui s'enlevent aujourd'hui, & qu'un *habile* Auteur ose présenter avec confiance au *Savant* Public; on ne voit enfin que des écrits pleins d'expressions singulieres, de tours recherchés, en un mot, de ces jeux d'imagination qui marquent l'enfance de l'esprit. Voila le goût dominant & la mode d'aujourd'hui. La nature a tant de défauts, qu'on ne sauroit trop la farder: les pompons, les mouches, les rubans ne méssient point à la trop simple vérité. La nature en effet peut-elle

(1) La critique est aisée, & l'Art est difficile. Destouch. *le Glorieux.*

ſe comparer aux charmes ſéducteur de l'Art ? Qu'eſt-ce que le ſentiment le mieux rendu, mis en regard d'une heureuſe & brillante ſaillie ? Eh ! bon Dieu ! comment peut-on être Sçavant ? [1]

Ainſi parlent & ont interêt de parler ceux qui n'aiment à lire que ce qu'ils pourroient faire eux-mêmes, grace à la vaſte étenduë de leur génie & de leurs connoiſſances, je veux dire des Romans, une petite Comédie en un Acte & en Vers, &c.

L'eſprit n'eſt pas ſeulement diſtribué avec peu d'économie ſur nos théâtres, & dans tous les ouvrages d'agrément, (tître qu'on leur donne, & qu'on ne croit ja-

[1] L'Auteur des *Lettr. Perſ.* parle de gens qui ne comprenoient pas qu'on pût être Perſan. Ces ſots-là ſont-ils plus ridicules que l'eſpéce de petits-maîtres beaux-eſprits dont je veux parler. Paris en eſt rempli, & on les connoît à la ſeule dédicace de leurs livres.

mais aſſez rempli) il prend la place du ſentiment mal exprimé, du fait Hiſtorique noïé dans des réflexions déplacées ; il eſt ſemé par tout, il eſt prodigué juſques dans les ouvrages ſérieux & Philoſophiques, comme l'Antidote de la Science, & une eſpéce d'excuſe au Lecteur, qu'on auroit véritablement grand tort de ne pas amuſer, ſuivant le précepte [1] d'Horace, en l'inſtruiſant ; mais ſur tout dans les premiers chapitres d'un ouvrage qui doivent toûjours être, quelque abſtrait que ſoit le ſujet qu'on traite, je ne dis pas *à la portée de tout le monde*, mais fort agréables : de ſorte que pour éviter le reproche de Pédanterie, il faut indiſpenſablement ſe jetter dans un excès contraire [2], & rendre la vérité ridicule, pour vouloir l'embellir.

[1] Omne tulit punctum, qui miſcuit utile dulci.
[2] In vitium ducit culpæ fuga.

Pour prouver que l'ufage le veut & nous en impofe-la loi, écoutons encore un moment nos Néologues, car ils parlent à peu près ainfi, ou comme la Taupe de *Tanzaï* [1], (animal ingénieux qui a furpaffé tous nos Ariftarques par fa maniere de critiquer, à laquelle je ne trouve rien de comparable que les bonnes plaifanteries de Mr. de Maupertuis [2] fur le même fujet.)

Les fleurs & les agrémens fient encore mieux aux plus hautes Sciences, qu'aux beaux Arts, parce qu'étant fort féches & dégoûtantes par elles-mêmes, elles en ont plus de befoin. La Médecine, la Métaphyfique, la Géométrie, &c. ne devroient jamais fe montrer dans leur trifte déshabillé. On peut aifément, fans laiffer tomber une

[1] Tanzaï & Néadarnée. Tom. 1.
[2] Lettre fur la Comet. 2. Edit. *Avertiffem. du Libraire.*

fleur déplacée, écarter les ronces & les épines, qui pourroient blesser des mains délicates. Selon qu'un sujet est abstrait, ou sensible, il faut le représenter sous des traits frapans, ou déliés, corporifier l'un, anatomiser, distiller l'autre, c'est-à-dire qu'on doit parler de l'Ame, comme si c'étoit un corps, & du corps comme si c'étoit une Ame. La vérité est une chenille qu'on peut métamorphoser en papillon, lorsqu'on veut plaire & bien servir le goût & la délicatesse des François. Il ne faut à l'une & à l'autre qu'un heureux assortiment de quelques couleurs vives : & ces couleurs qui sont si aimables, le bleu, le blanc, le vermillon, &c. la vérité les prend en passant par les mains de l'imagination, son véritable interprête, comme la chenille en changeant d'état. C'est ainsi que l'ont véritablement pensé les Descartes, les Mallebran-

che, les Leibnitz, les Wolff, les Fontenelle, [1] &c. Pourquoi en effet ne feroit-il pas permis à l'esprit, comme aux belles, de faire valoir les ressources de sa petite coquéterie ? N'est-ce pas à force d'avoir amoli, égaïé le fond sec & rembruni de la Philosophie, qu'elle est devenuë, par la plus jolie métamorphose du monde, une Reine aussi enjoüée qu'elle étoit sérieuse autrefois. C'est une plaine aride changée en parterres charmans, par les fleurs qu'on y a semées, de sorte que, comme s'exprime l'Auteur du plus joli ouvrage qui soit sorti des mains des Philosophes, *la Philosophie n'est plus qu'un plaisir qui réside, je ne sais où, dans la raison, & ne fait rire que l'esprit.* Quelle gentillesse ! quel-

[1] Je ne compare M. de Fontenelle à ces grands Philosophes, que parce qu'il a affecté, & beaucoup plus qu'eux, de mettre par tout de l'imagination.

le imagination plus digne de mettre en œuvre celle des Tourbillons, plus sûr de l'embellir ! Et le moïen que la Marquise à qui son aimable Philosophe promet du plaisir, n'eût pas envie d'aprendre cette Philosophie-là !

Il faut convenir que l'esprit, le langage, le style, le goût, les opinions, les mœurs, la Religion même, tout est caprice, tout est mode, jusqu'aux remédes de la Médecine. Mais pour m'étendre aux seules opinions Philosophiques, n'est-il pas certain qu'il n'y a qu'un Cartésien qui puisse traiter aujourd'hui Locke de *scélérat*, & tous les ennemis des idées innées, comme les siens propres ? Ne parlons-nous pas plus hardiment que du tems de Descartes & de Lami, ce pauvre Médecin qui fut si fort inquiété parce qu'il avoit dit d'après Lucrece que *nos yeux n'étoient point faits pour voir* ? Mais voïés l'illus-

tre Philoſophe moderne s'élever ſur les débris de l'Antiquité, & tomber enſuite réduit en poudre par Newton. Le vuide du ſiſtême Epicurien étoit proſcrit par l'un ; l'autre l'a rapellé. Les opinions des hommes reſſemblent aux plantes dont la nouveauté & la magnificence atire les regards & l'admiration des Botaniſtes. Quand le Tourneſol, par exemple, & la Philoſophie Cartéſienne parurent pour la premiere fois, c'étoit la plus belle plante du monde, & la vraie Philoſophie : tout l'Univers fut Cartéſien. Aujourd'hui le Tourneſol n'eſt plus qu'une plante ordinaire qui ſe fâne & ſe ſéche très-vîte ; & le ſyſtême Cartéſien n'eſt plus qu'un Roman Philoſophique ; le monde entier devient Newtonien. Les Philoſophes ſe ſuccédent, comme les mots [1]

[1] Multa renaſcentur quæ jàm periêre, candentque
Quæ nunc ſunt in honore, vocabula. *Horat.*

& les opinions. Il en viendra peut-être un autre, (s'il n'est déja venu,) qui éclipsera Newton, comme Newton a éclipsé Descartes. Celui-ci ne sera point *Astronome profond aux yeux des beaux esprits*; ni *Roi des beaux esprits aux yeux de l'Astronome* ; les Savans jaloux de tant de réputation & de gloire , admireront autant & la profondeur & la variété de ses connoissances , que les beaux esprits seront enchantés des agrémens de son imagination ; aussi favori de la Nature , que des Grands & des Rois , il étendra les limites des Sciences par son génie, & fera tomber sur le mérite indigent les faveurs mêmes qui lui seront acordées. Ami des talens, il n'aura de plaisir à voir croître son nom & sa fortune , que pour les protéger, Enfin plus obligeant encore que célébre, il ne se glorifiera que d'un titre trop rare, & autant

au deſſus de tous les autres, que le cœur eſt au deſſus de l'eſprit.

§. I V.

Du Génie.

Je vais tâcher de fixer l'idée du *Génie* avec plus de préciſion que je n'ai fait juſqu'à préſent. On entend communément par ce mot *Génie*, le plus haut point de perfection, où l'eſprit humain puiſſe atteindre. Il ne s'agit plus que de ſavoir ce qu'on entend par cette perfection. On la fait conſiſter dans la faculté de l'eſprit la plus brillante, dans celle qui frape le plus & même étonne, pour ainſi dire, l'imagination : & en ce ſens, dans lequel j'ai emploié moi-même le terme de *Génie*, pour me conformer à l'uſage que j'avois deſſein de corriger enſuite, nos Poëtes, nos Auteurs ſiſtématiques, tout,

jusqu'à l'Abé Cartaut de la Villate [1] auroit droit au *Génie* ; & le Philosophe qui auroit le plus d'imagination, le P. Mallebranche, seroit le premier de tous.

Mais si le *Génie* est un esprit aussi juste que pénétrant, aussi vrai qu'étendu, qui non seulement évite constamment l'erreur, comme un Pilote habile évite les écueils, mais se servant de la raison, comme il se sert de la boussole, ne s'écarte jamais de son but, manie la vérité avec autant de précision que de clarté, & enfin embrasse aisément & comme d'un coup d'œil une multitude d'idées, dont l'enchaînement forme un sistême expérimental aussi lumineux dans ses principes, que juste dans ses conséquences, adieu les prétentions de nos beaux esprits, & de nos célébres constructeurs d'hypothè-

[1] Essai Historique & Philosophique du Goût.

ſes ! Adieu cette multitude de *Génies* ! Qu'ils ſeront rares déſormais ! Paſſons en revuë les principaux Philoſophes modernes, auxquels le nom de *Génie* a été prodigué, & commençons par Deſcartes.

Le chef-d'œuvre de Deſcartes eſt ſa (*a*) Méthode, & il a pouſſé

(*a*) 1. Deſcartes a purgé la Philoſophie de toutes ces expreſſions *ontologiques*, par leſquelles on s'imagine pouvoir rendre intelligibles les idées abſtraites de l'Etre. Il a diſſipé ce cahos, & a donné le modéle de l'art de raiſonner avec plus de juſteſſe, de clarté, & de méthode. Quoiqu'il n'ait pas ſuivi lui-même ſa propre méthode, nous lui devons l'eſprit Philoſophique qui va dans un moment remarquer toutes ſes erreurs, & celui qu'on fait aujourd'hui régner dans tous les livres. Que d'ouvrages bien faits depuis Deſcartes ! Que d'heureux efforts depuis les ſiens ! Ses plus frivoles conjectures ont fait naître l'idée de faire mille expériences, auxquelles on n'auroit peut-être jamais ſongé. Il eſt donc permis aux eſprits vifs, ardens à inventer, de devancer par leurs ſpéculations, quelque inutiles qu'elles ſoient en elles-mêmes, l'expérience même qui les détruit. C'eſt riſquer d'être utile, du moins indirectement.

fort loin la Géométrie, du point où il l'a trouvée, peut-être autant

2. Ceux qui disent que Descartes ne fait pas un grand Géométre, peuvent, comme dit M. de Voltaire, (*Lettre sur l'Ame* 73. 74.) se reprocher de battre leur nourrice. Mais on voit par ce que je dis dans le texte au sujet de la Géométrie, qu'il ne suffit pas d'être un grand Géométre, pour être à juste tître qualifié de *Génie*.

3. Après la méthode & les ouvrages Géométriques de ce Philosophe, on ne trouve plus que des systêmes, c'est-à-dire, des imaginations, des erreurs. Elles sont si connuës, qu'il suffira, ce me semble, de les exposer. Descartes avouë, comme Locke, qu'il n'a aucune idée de l'Etre & de la substance, & cependant il la définit (*Def.* 6. de ses *Medit. Rép. aux* 2es. *Object. à la* 2e. *des* 3es. *&* *aux* 4es. Il fait consister l'essence de la matiére, qu'il ne connoît pas, dans l'étenduë solide ; & lorsqu'on lui demande ce que c'est que le corps, ou la substance étenduë, il répond que c'est une substance composée de plusieurs autres substances étenduës, qui le sont encore elles-mêmes de plusieurs autres semblables. Voila une définition bien claire & bien expliquée ! Avec cette étenduë, Descartes n'admet que du mouvement dans les corps. Dieu est la cause premiere de ce mouvement, comme Descartes est l'Auteur de ces loix reconnuës

que Newton l'a pouſſée lui-même, du point où l'avoit laiſſée Deſcartes.

pour fauſſes, & que les Cartéſiens mêmes corrigent tous les jours dans leurs ouvrages. On explique tous les phénoménes par ces deux ſeules propriétés, l'étenduë matérielle, & le mouvement communiqué ſans ceſſe immédiatement par la force divine. On imagine non-ſeulement qu'il n'y a que trois ſortes de particules ou de matiere dans le monde, *ſubtilis*, *globuloſa*, *ſtriata*, mais on décide de quelle maniere Dieu a mis chacune d'elles en mouvement. Ces particules rempliſſent tellement le monde, qu'il eſt abſolument plein. Sans Newton, ou plutôt ſans la Phyſique, la Mécanique, & l'Aſtronomie, adieu le vuide des Anciens. On fabrique des tourbillons, & des cubes qui expliquent tout juſqu'à ce qui eſt inexplicable, la *création*. Voila le poiſon, voici l'Antidote. L'Auteur avouë dans ſon L. des *Princip.* art. 9. que ſon ſyſtême pourroît bien n'être pas vrai, & qu'il ne lui paroît pas tel à lui-même. Que pouvoit-il donc penſer de ſon riſible traité *de form. fœt.* ?

4. Deſcartes eſt le premier qui ait admis un principe moteur, different de celui qui eſt dans la matiere, connu, comme on l'a dit au commencement de l'Ouvrage, ſous le nom de *force motrice*, ou de *forme active*. Mallebranche convient lui-même de ce que j'avance, pour en faire honneur a Deſ-

Enfin

Enfin personne ne lui refuse un esprit naturellement Philosophique.

cartes. Aristote & tous les Anciens (excepté les Epicuriens qui par un intérêt hypothétique n'avoient garde d'admettre aucun principe moteur , ni matériel , ni immatériel ;) reconnurent la force motrice de la matiere , sans laquelle on ne peut completter l'idée des corps. Mallebranche (L. VI. p. 387. in 4°. 1678.) convient du fait , & à plus forte raison Leibnitz , dont on parlera à son Article. Enfin si vous lisez Goudin , p. 21. 165. 167. 264. , &c. Tom. II. 2. *Edit.* Barbay *Comment. in Arist. Phys.* p. 121. 123. & autres Scholastiques , vous verrez que la force motrice de la matiere a été enseignée dans tous les tems dans nos Ecoles Chrétiennes. *Ratio principii activi* , dit Goudin , *convenit substantiis corporeis* , *& indè pendent affectiones corporum quæ cernuntur in mundo*.

5. Descartes écrit à la fameuse Princesse Palatine Elisabeth , qu'on n'a aucune assurance du destin de l'Ame après la mort : il définit la pensée , Art. 13. *toute connoissance , tant Sensitive , qu'intellectuelle.* Ainsi penser , selon Descartes , c'est sentir , imaginer , vouloir , comprendre ; & lorsqu'il fait consister l'essence de l'Ame dans la pensée , lorsqu'il dit que c'est une substance qui pense , il ne donne aucune idée de la Nature de l'Ame ; il ne fait que le dénom-

Jusques-là Descartes n'est pas un homme ordinaire ; ce seroit même

brement de ses propriétés, qui n'a rien de si révoltant. Chez ce Philosophe, l'Ame spirituelle, inétenduë, immortelle, sont de vains sons pour endormir les Argus de Sorbonne. Tel a été encore son but, lorsqu'il a fait venir l'origine de nos idées de Dieu même immédiatement. *Quâ quæso ratione*, dit le Professeur en Théologie, que je viens de citer, *Cartesius demonstravit ideas rerum esse immediatè à Deo nobis inditas & non à sensibus acceptas sicuti docent Aristoteles, Divus Thomas, ac primates Theologi ac Philosophi ? .... cur anima non esset corporea, licet suprà suam cogitationem reflectendo, in eâ corporeitatem non adverteret ? Et quid non potest, qui omnia potuit ?* M. Goudin ne se seroit point si fort emporté contre Descartes, s'il l'eût aussi-bien entendu, que le Médecin Lamy qui le soupçonne avec raison d'être un adroit matérialiste : & si M. Deslandes, (*Histoire Critique de la Philosophie*, T. II. à l'article *de l'immortalité de l'Ame*) eût aussi solidement réfléchi, qu'il a coutume de faire, il n'eût pas avancé téméràirement que Descartes est *le premier qui ait bien éclairci les preuves* de ce dogme, *qui ait bien fait distinguer l'Ame, du corps, les substances spirituelles, de celles qui ne le sont pas* ; il ne s'en seroit pas fixé aux quatre propositions qu'il rapporte, & qui, loin de rien *éclaircir*, sont aussi obscures que la ques-

un *Génie*, si pour mériter ce tître, il ne falloit qu'éclipser & laisser fort loin derriere soi tous les autres Mathématiciens. Mais les idées des grandeurs sont simples, faciles à

tion même. Un être inétendu ne peut occuper aucun espace ; & Descartes qui convient de cette vérité, recherche sérieusement le siége de l'Ame, & l'établit dans la glande pinéale. Si un être sans aucunes parties pouvoit être conçu exister réellement quelque part, ce séroit dans le vuide, & il est banni de l'hypothèse Cartésienne. Enfin ce qui est sans extension, ne peut agir sur ce qui en a une. A quoi servent donc les causes occasionnelles par lesquelles on explique l'union de l'Ame & du corps ? Il est évident par-là que Descartes n'a parlé de l'Ame, que parce qu'il étoit forcé d'en parler, & de la maniere qu'il en a parlé, dans un tems où tout son mérite même étoit plus capable de nuire à sa fortune, que de l'avancer. Descartes n'avoit qu'à ne pas rejetter les propriétés frappantes dans la matiere, & transporter à l'Ame la définition qu'il a donnée de la matiere, il eût évité mille erreurs, & nous n'eussions point été privés des grands progrès que cet excellent esprit eût pû faire, si au lieu de se livrer à de vains systêmes, il eût toûjours tenu le fil de sa Géométrie & ne se fût point écarté de sa propre Méthode.

ſaiſir & à déterminer. Le cercle en eſt petit, & des ſignes toûjours préſens à la vuë, les rendent toûjours ſenſibles; de ſorte que la Géométrie & l'Algébre ſont les Siences où il y a moins de combinaiſons à faire, ſur tout de combinaiſons difficiles; on n'y voit par tout que problêmes, & jamais il n'y en eut moins à réſoudre. De là vient que les jeunes gens qui s'apliquent aux Mathématiques pendant trois ou quatre ans avec autant de courage, que d'eſprit, vont bientôt de pair avec ceux qui ne ſont pas faits pour franchir les limites de l'Art : & communément les Géométres, loin d'être des *Génies*, ne ſont pas même des gens d'eſprit; ce que j'atribuë à ce petit nombre d'idées qui les abſorbent, & bornent l'eſprit, au lieu de l'étendre, comme on ſe l'imagine. Quand je vois un Géométre qui a de l'eſprit, je conclûs qu'il en a plus qu'un

autre ; ses calculs n'emportent que le superflus, & le nécessaire lui reste toûjours. Est-il étonnant que le cercle de nos idées se resserre proportionnellement à celui des objets qui nous occupent sans cesse ? Les Géométres, j'en conviens, manient facilement la vérité ; & ce seroit doublement leur faute, s'ils ne savoient pas la vraie méthode de l'exposer, depuis que le célébre M. Clairaut a donné ses *Elémens de Géométrie* ; (car, bon Dieu ! avant cet excellent ouvrage, en quel désordre, & quel cahos étoit cette science !) Mais faites les sortir de leur petite sphére ; qu'ils ne parlent ni de Physique, [1] ni d'Astronomie ; qu'ils passent à de plus grands objets, qui n'aient aucun raport avec ceux qui dé-

[1] Encore faut-il beaucoup plus de talens pour la Physique, que pour la Géométrie. De-là vient que les Géométres sont encore communément d'assez mauvais Physiciens.

pendent des Mathématiques, par exemple, à la Métaphysique, à la Morale, à la Physiologie, à la Littérature : semblables à ces enfans qui croïoient toucher le Ciel au bout de la plaine, ils trouveront le monde des idées bien grand. Que de problêmes, & de problêmes très-composés & très-difficiles ! Quelle foule d'idées, (sans compter la peine que les Géométres ne se donnent pas ordinairement d'être lettrés & érudits) & de connoissances diverses à embrasser d'une vuë générale, à rassembler, à comparer ! Ceux qui, faute de lumieres, veulent des autorités pour juger, n'ont qu'à lire le Discours que M. de Maupertuis prononça le jour qu'il fut reçu à l'Académie Françoise, & l'on verra si j'exagere le peu de mérite des Géométres & les talens nécessaires pour réüssir dans des Sciences d'une sphére plus étenduë. Je n'en

appelle , comme on voit , qu'au ſuffrage d'un profond Géométre, & pourtant homme de beaucoup d'eſprit, orné de diverſes connoiſſances ; & qui plus eſt, vrai *Génie*, ſi on l'eſt par les qualités les plus rares qui le caractériſent, la vérité, la juſteſſe, la préciſion & la clarté, même en des matieres qui lui ſont tout à fait étrangeres. Qu'on me montre en Deſcartes des qualités auſſi eſſentielles au *Génie*, & ſur tout qu'on me les faſſe voir ailleurs qu'en Géométrie, puiſqu'encore une fois le premier des Géométres ſeroit peut-être le dernier des Métaphyſiciens ; & l'illuſtre Philoſophe dont je parle, en eſt lui même une preuve trop ſenſible. Il parle des idées ſans ſavoir d'où, ni comment elles lui viennent ; ſes deux premieres définitions ſur l'eſſence de l'Ame & de la matiere ſont deux erreurs, d'où découlent toutes les autres. Aſſûrément

dans ces *Méditations Métaphysiques* dont M. Deslandes admire la profondeur, ou plutôt l'obscurité, Descartes ne sait ce qu'il cherche, ni où il veut aller ; il ne s'entend pas lui-même. Il admet des idées innées ; il ne voit dans les corps qu'une force divine. Il montre son peu de jugement, soit en refusant le sentiment aux bêtes, soit en formant un doute impraticable, inutile, dangereux, soit en adoptant le faux, comme le vrai, en ne s'accordant pas souvent avec lui-même, en s'écartant de sa propre Méthode, en s'élevant par la vigueur déréglée de ses esprits, pour tomber d'autant plus, & n'en retirer que l'honneur de donner, comme le téméraire Icare, un nom immortel aux Mers dans lesquelles il s'est noïé.

Je veux, & je l'ai insinué moi-même, que les égaremens mêmes de Descartes soient ceux d'un grand

homme ; je veux que ſans lui nous n'euſſions point eû les Huygens, les Boyle, les Mariotte, les Newton, les Muſſchenbroeck, les s'Graveſande, les Boërhaave, &c. qui ont enrichi la Phyſique d'une prodigieuſe multitude d'expériences ; & qu'en ce ſens il ſoit fort permis aux imaginations vives de ſe donner carriere. Mais, n'en déplaiſe à M. Privat de Moliere, grand partiſan des ſyſtêmes, & en particulier de l'hypothèſe Cartéſienne (1), qu'eſt-ce que cela prouve en faveur des conjectures frivoles de Deſcartes ? Il a beau dire, des ſyſtèmes gratuits ne feront jamais que des châteaux en l'air, ſans utilité, comme ſans fondement.

Et vous, Enfant de l'imagination, Oratorien (*a*) célébre, ingrat, qui déclamant contr'elle, pouvez bien paſſer pour battre votre pro-

(1) Leçons de Phyſique T. III. Lec. II.

(*a*) Mallebranche, après avoir diſtingué

pre nourrice ; vous êtes plus habile à édifier que Bayle ne l'étoit à dé-

la substance de ses modifications, & défini ce dont il n'a point d'idée, l'essence d'une chose (V. *Rech de la vérit.* L. 3. c. 1. 2. Part. c. 7. 8.,) fait consister l'essence de la matiere dans l'étenduë, comme a fait Descartes. En habile Cartésien il déploie toute sa force & son éloquence contre les sens, qu'il imagine *toûjours trompeurs* ; il nie aussi le vuide, met l'essence de l'Ame dans la pensée. L. 3. P. 1. c. 1., &c.

2. Quoiqu'il admette dans l'homme deux substances distinctes, il explique les facultés de l'Ame par celles de la matiére (L. 1. c. 1. L. III. c. VIII.) Sur une idée fausse du mot *pensée*, dont il fait une substance, il croit qu'on pense toûjours, & que lorsque l'Ame n'a pas *conscience* de ses pensées, c'est alors qu'elle pense le plus, parce qu'on a toûjours l'idée de l'être en général. (L. 3. c. 2. p. 1. c. 8.) Il définit l'entendement, " la faculté de recevoir differentes „ idées, & la volonté, celle de recevoir „ differentes inclinations, (L. 1. c. 1.) „ ou, si l'on veut, une impression na- „ turelle qui nous porte vers le bien en gé- „ néral, l'unique amour (L. 4. c. 1.) „ que Dieu nous imprime. Et la liberté „ est la force qu'a l'esprit de déterminer „ cette impression Divine vers les objets „ qui nous plaisent. Nous n'avons cepen-

truire ; mais ce ſavant homme avoit l'eſprit juſte, & prompt à éviter

„ dant, ajoûte-t'il, ni idée claire, ni mê-
„ me ſentiment intérieur de cette égalité de
„ mouvement vers le bien : „ & c'eſt de ce défaut d'idées qu'il part pour donner les définitions que je viens de rapporter, auxquelles on s'apperçoit effectivement que l'Auteur manque d'idées.

3. Mallebranche eſt le premier des Philoſophes qui ait mis fort en vogue les eſprits animaux, mais comme une hypothèſe, car il n'en prouve nulle part l'exiſtence d'une maniere invincible.

4. Je viens au fonds du ſyſtême principal du P. Mallebranche. Le voici.

„ Les objets que l'Ame apperçoit, ſont
„ dans l'Ame, ou hors de l'Ame ; les pre-
„ miers ſe voient dans le miroir de nos ſen-
„ timens, & les autres dans leurs *idées*,
„ (L. 3. c. 1. p. 2.) c'eſt-à-dire, non eux-
„ mêmes, ni dans les idées, ou images
„ qui nous en viennent par les ſens (L. 3.
„ c. 1. 4. p. 2. c. IX.,) mais dans quel-
„ que choſe qui étant intimement uni à no-
„ tre Ame, nous repréſente les corps ex-
„ ternes. Cette choſe eſt Dieu. Il eſt très-
„ étroitement uni à nos Ames par ſa pré-
„ ſence... cette préſence claire, intime,
„ néceſſaire de Dieu agit fortement ſur l'eſ-
„ prit. On ne peut ſe défaire de l'idée de
„ Dieu. Si l'Ame conſidere un être en par-

l'erreur, & vous êtes un esprit faux, incapable de saisir la verité ; l'ima-

„ ticulier, alors elle s'approche de quelques-
„ unes des perfections divines, en s'éloi-
„ gnant des autres, qu'elle peut aller cher-
„ cher le moment suivant (L. III. p. 2. c.
„ v. vi.)

„ Les corps ne sont visibles que par le
„ moïen de l'étenduë. Cette étenduë est in-
„ finie, spirituelle, nécessaire, immuable,
„ (souvent Mallebranche en parle comme
„ d'une étenduë composée) c'est un des attri-
„ buts de Dieu. Or tout ce qui est en Dieu, est
„ Dieu ; c'est donc en Dieu que je vois
„ les corps. Je vois clairement l'infini en
„ ce sens que je vois clairement qu'il n'a
„ point de bout. Je ne puis voir l'infini
„ dans des êtres finis ; donc, &c. donc
„ l'idée de Dieu ne se présente à mon Ame,
„ que par son union intime avec elle. Donc
„ il n'y a que Dieu qu'on connoisse par lui-
„ même, comme on ne connoît tout
„ que par lui.

„ Comme tout ce qui est en Dieu, est
„ très-spirituel, très-intelligible, & très-
„ présent à l'esprit, de-là vient que nous
„ voyons les corps sans peine dans cette *idée*
„ que Dieu renferme en soi, & que j'ap-
„ pelle l'*étenduë* ou le *monde intelligible*. Ce
„ monde ne représente en soi les corps que
„ comme possibles, avec toutes les idées
„ des vérités, & non les vérités mêmes qui

gination qui vous domine ne vous permet pas de parler des passions,

„ ne sont rien de réel (L. 3. c. 6. p. 2.)
„ Mais les sentimens de lumiere & de cou-
„ leurs, dont nous sommes affectés par l'é-
„ tenduë, nous font voir les corps existans.
„ Ainsi Dieu, les corps possibles, les corps
„ existans se voient dans le monde intelli-
„ gible, qui est Dieu, comme nous nous
„ voyons dans nous-mêmes. Les Ames
„ des autres hommes ne se connoissent que
„ par conjectures: enfin il s'en suit que notre
„ entendement reçoit toutes ses idées, non
„ par l'union des deux substances, (qui est
„ inutile dans ce systême,) mais par l'union
„ seule du verbe, ou de la sagesse de Dieu,
„ par ce monde immatériel, qui renferme
„ l'idée, la représentation, & comme l'i-
„ mage du monde matériel; par l'étenduë
„ intelligible, qui est les corps possibles,
„ ou la substance divine même, en tant
„ qu'elle peut être participée par les corps
„ dont elle est représentative.

C'est jusqu'ici Mallebranche qui parle, ou que je fais parler, conformément à ses principes, desquels il s'ensuit, comme on l'a remarqué il y a longtems, que les corps sont des modifications de Dieu, que notre célébre Métaphysicien appelle tant de fois *l'être en général*, qu'il sembleroit n'en faire qu'un être idéal. Ainsi voilà notre dévot Oratorien, Spinosiste sans le sçavoir, quoi-

ſans en montrer vous-même, ni d'expoſer les erreurs des ſens, ſans

qu'il fût déja Cartéſien, car Spinoſa l'étoit. Mais comme dit ſagement M. de St. Yacinthe dans ſes *Recherches Philoſophiques*, c'eſt une choſe qu'il ne faut pas chercher à approfondir.

De telles viſions ne méritent pas ſans doute d'être ſérieuſement réfutées. Qui pourroit ſeulement imaginer ce qu'un cerveau brûlé par des Méditations abſtraites croit concevoir ? Il eſt certain que nous n'appercevons pas l'infini, & que nous ne connoiſſons pas même le fini par l'infini ; & cette vérité ſuffit pour ruïner le ſyſtême du P. Mallebranche qui porte tout entier ſur une ſuppoſition contraire. D'ailleurs je n'ai point d'idées de Dieu, ni des eſprits ; il m'eſt donc impoſſible de concevoir comment mon Ame eſt unie à Dieu.

Paſcal a bien raiſon de dire qu'*on ne peut concevoir un être penſant ſans tête*. C'eſt-là en effet que ſont nos idées, elles ne ſont que des modifications de notre ſubſtance ; & ſi je n'en avois pas une parfaite conviction par mon ſens intime, je ſerois également ſûr que mes idées des objets ſont dans moi, & à moi, & non hors de moi, dans Dieu, & à Dieu, puiſque c'eſt toûjours dans moi que ſe grave l'image qui repréſente les corps. D'où il ſuit que ces idées hors de mon Ame, diſtinguées de ma ſubſtance, quelque étroi-

les éxagérer. J'admire la magnificence de votre ouvrage, il forme une chaîne nulle part interrompuë; mais l'erreur, l'illusion, les rêves, les vertiges, le délire, en sont les matériaux, & comme les guides qui vous menent à l'immortalité. Votre palais ressemble à celui des Fées, leurs mains ont apprêté les mets que vous nous présentez. Qu'on a bien raison de dire que vous n'avez recherché la verité que dans le titre de votre livre! car vous

tement unies qu'on les suppose, sont chimériques. Je croirai que je vois en Dieu, quand une expérience fondée sur le sens intime, quand ma conscience me l'aura appris. Mallebranche paroît avoir pris la magnifique imagination de son *monde intelligible* 1o. Dans Marcel Platonicien *Zodiaq. chant* 7. où l'on trouve des rêves à peu près semblables ; 2o. dans la *Parmenide* de Platon, qui croyoit que les idées étoient des êtres réels, distincts des créatures qui les apperçoivent hors d'elles. Ce subtil Philosophe n'a donc pas même ici le mérite de l'invention, & encore ce mérite-là feroit-il peu d'honneur à l'esprit.

ne montrez pas plus de ſagacité à la découvrir, que d'adreſſe à la faire connoître aux autres. Eſclave des préjugés, vous adoptez tout ; dupe d'un phantôme ou d'une apparition, vous réaliſez les chiméres qui vous paſſent par la tête. Les préjugés ont juſtement été comparés à ces faux amis qu'il faut abandonner, dès qu'on en a reconnu la perfidie. Eh ! qui la doit reconnoîtte, qui doit s'en garantir ſi ce n'eſt un Philoſophe ?

Ce n'eſt pas tout : non-ſeulement vous voyez tout en Dieu, excepté vos extravagances & vos folies, mais on a remarqué que vous en faites un machiniſte ſi mal-habile, que ſon ouvrage ne peut aller, ſi l'ouvrier ne le fait mouvoir ſans ceſſe, comme ſi vous aviez prétendu par cette idée Cartéſienne, faire trouver peu ſurprenant que Dieu ſe fût repenti d'avoir fait l'homme.

Après

Après cela, Mallebranche, auriez-vous donc prétendu au rang des *Génies*, c'est-à-dire de ces esprits heureusement faits pour connoître & exposer clairement la vérité ? Que vous en êtes different! Mais sans doute on vous prendra pour un esprit céleste, éthéré, dont les spéculations s'étendent au-delà du douziéme ciel de Ptolomée; car des idées acquises par les sens, que dis-je ? les idées innées de Descartes ne vous suffisent pas; il vous en faut de divines, puisées dans le sein de l'immensité, dans l'infini: il vous faut un *monde spirituel*, *intelligible* [ou plutôt inintelligible], où se trouvent les *idées*, c'est-à-dire, les images, les représentations de tous les corps, au hazard d'en conclure que Dieu est tout ce qu'on voit, & qu'on ne peut faire un pas, sans le trouver dans ce vaste Univers, selon l'idée que Lucain exprime ainsi dans le neu-

viéme livre de sa Pharsale,

Jupiter est quodcumque vides, quocumque moveris.

Célébre Leibnitz, [a] vous rai-

(a) Leibnitz fait consister l'essence, l'être, ou la substance (car tous ces mots sont synonimes) dans des *Monades*, c'est-à-dire, dans des corps simples, immuables, indissolubles, solides, individuels, aïant toûjours la même figure & la même masse. Tout le monde connoît ces *Monades*, depuis la brillante acquisition que les Leibnitiens ont faite de Me. la Marquise du Chattelet. Il n'y a pas, selon Leibnitz, deux particules homogènes dans la matiere, elles sont toutes differentes les unes des autres. C'est cette constante hétérogénité de chaque élément, qui forme & explique la diversité de tous les corps. Nul être pensant, & à plus forte raison Dieu ne fait rien sans choix, sans motifs qui le déterminent. Or si les atômes de la matiere étoient tous égaux, on ne pourroit concevoir pourquoi Dieu eût préféré de créer & de placer tel atôme ici, plutôt que là, ni comment une matiere homogène eût pu former tant de differens corps. Dieu n'aïant aucun motif de préférence, ne pourroit créer deux êtres semblables possibles. Il est donc nécessaire qu'ils soient tous hétérogènes. Voila comme on

sonnés à perte de vuë sur l'être, & la substance, vous croïés connoître

combat l'homogénéïté des élémens par le fameux *principe de la raison suffisante*. J'avouë qu'il n'est pas prouvé qu'un élément doive être similaire, comme le pensoit M. Boërhaave; mais réciproquement parce qu'on me dit que Dieu ne fait rien sans une raison qui le détermine, dois-je croire que rien n'est égal, que rien ne se ressemble dans la nature, & que toutes les *Monades* ou *Essences* sont differentes? Il est évident que ce systême ne roule que sur la suposition de ce qui se passe dans un être qui ne nous a donné aucune notion de ses atributs. Mr. Clarke & plusieurs autres Philosophes admettent des cas de parfaite égalité, qui excluent toute *raison* Leibnitienne; elle seroit alors non pas suffisante, mais inutile, comme on le dit dans le texte.

Comme on dit l'*homme & le monde de Descartes*, on dit les *Monades de Leibnitz*, c'est-à-dire, des imaginations. Il est possible, je le veux, qu'elles se trouvent conformes aux réalités. Mais nous n'avons aucun moïen de nous assûrer de cette conformité. Il faudroit pour cela connoître la premiere détermination de l'être, comme on connoît celle de toute figure, ou essence géométrique, par exemple, d'un cercle, d'un triangle, &c. mais de pareilles connoissances ne pourroient s'acquérir qu'au premier instant de la

l'eſſence de tous les corps. Sans vous, il eſt vrai, nous n'euſſions

création des êtres, à laquelle perſonne n'a aſſiſté : & cette création même eſt encore une hypothèſe qui ſouffre des difficultés inſurmontables, leſquelles ont fait tant d'Athées, & la moitié de la baze fondamentale du Spinoſiſme.

Puiſque nous ne connoiſſons pas la ſubſtance, nous ne pouvons donc ſavoir ſi les élémens de la matiere ſont ſimilaires ou non, & ſi véritablement le principe *de la raiſon ſuffiſante* en eſt un. A dire vrai, ce n'eſt qu'un principe de ſyſtême, & fort inutile dans la recherche de la vérité. Ceux qui n'en ont jamais entendu parler, ſavent par les idées qu'ils ont acquiſes, que le tout, par exemple, eſt plus grand que ſa partie ; & quand ils connoîtroient ce principe, auroient-ils fait un pas de plus, pour dire que cela eſt vrai, parce qu'*il y a dans le tout quelque choſe qui fait comprendre pourquoi il eſt plus grand que ſa partie ?*

La Philoſophie de M. Leibnitz porte encore ſur un autre principe, mais moins célébre, & encore plus inutile, c'eſt celui de *contradiction*. Tous ces prétendus premiers principes n'abrégent & n'éclairciſſent rien ; ils ne ſont eſtimables & commodes, qu'autant qu'ils ſont le réſultat de mille connoiſſances particulieres, qu'un Général d'Armée, un Miniſtre, un Négociateur, &c.

jamais déviné qu'il y eût des monades au monde, & que l'Ame

peuvent rédiger en axiomes utiles & importans.

Ces êtres, qui séparés sont des monades, ou la substance, forment par leur assemblage les corps, ou l'étenduë, étenduë métaphysique, comme je l'ai dit chap. IV. puisqu'elle est formée par des êtres simples, parmi lesquels on compte l'Ame sensitive & raisonnable. Leibnitz a reconnu dans la matiere 1°. non seulement une force d'*inertie*, mais une *force motrice*, un *principe d'action*, ou autrement *une nature*. 2°. Des perceptions & des sensations semblables en petit à celles des corps animés. On ne peut en effet les refuser, du moins à tout ce qui n'est pas inanimé.

Leibnitz remarque 3°. qne dans tous les tems on a reconnu la force motrice de la matiere; 4°. que la doctrine des Philosophes sur cette propriété essentielle, n'a commencé à être interrompuë qu'au tems de Descartes. 5°. Il attribuë la même opinion aux Philosophes de son tems. 6°. Il conclut que chaque être, indépendamment de tout autre, & par la force qui lui est propre, produit tous ses changemens. 7°. Il voudroit cependant partager cet ouvrage entre la cause premiere, & la cause seconde, Dieu & la nature; mais il n'en vient à bout que par des distinctions inutiles, ou par de

en fût une ; nous n'eussions point connu ces fameux principes qui ex-

frivoles abstractions.

Venons au systême de l'harmonie préétablie ; c'est une suite des principes établis ci-devant. Il consiste en ce que tous les changemens du corps correspondent si parfaitement aux changemens de la Monade appellée *esprit*, ou *Ame*, qu'il n'arrive point de mouvemens dans l'une auxquels ne coéxiste quelque idée dans l'autre, & *vice versâ*. Dieu a préétabli cette harmonie en faisant choix des substances, qui par leur propre force produiroient de concert la suite de leurs *mutations*, de sorte que tout se fait dans l'Ame, comme s'il n'y avoit point de corps ; & tout se passe dans le corps, comme s'il n'y avoit point d'Ame.

Leibnitz convient que cette dépendance n'est pas réelle, mais métaphisique ou idéale.

Or est-ce par une fiction qu'on peut découvrir & expliquer les perceptions ? Les modifications de nos organes semblent en être la vraie cause ; mais comment cette cause produit-elle des idées ? réciproquement comment le corps obéit-il à la volonté ? comment une *monade* spirituelle, ou inétenduë, peut-elle faire marcher à son gré toutes celles qui composent le corps, & en gouverner tous les organes ? L'Ame ordonne des mouvemens dont les moïens lui sont

cluent toute égalité dans la nature, & expliquent tous les Phénoménes par une raiſon plus inutile que ſuffiſante: & vous, (a) Wolff ſon illuſtre diſciple, commenta-

inconnus ; & dès qu'elle veut qu'ils ſoient, ils ſont, auſſi vîte que la lumiere fut. Quel plus bel appanage, quel tableau de la Divinité ! qu'on me diſe ce que c'eſt que la matiere, & quel eſt le mécaniſme de l'organiſation de mon corps, & je répondrai à ces queſtions. En attendant on me permettra de croire que nos idées ou perceptions ne ſont autre choſe que des modifications corporelles, quoique je ne conçoive pas comment des modifications penſent, apperçoivent, &c.

(a) J'ai donné une idée très-ſuccinte des ſyſtêmes des trois grands Philoſophes. Voici l'abregé de celui de Wolff, fameux commentateur de Leibnitz & qui ne céde en rien à tous les autres. Il définit l'être *tout ce qui eſt poſſible*, & la ſubſtance *un ſujet durable & modifiable*. Ce qu'on entend par ſujet, ou *ſubſtratum*, comme parle Locke, eſt une choſe qui eſt, ou qui exiſte en elle-même & par elle-même : ainſi elle peut être ronde, quarrée, &c. au contraire les accidens ſont des êtres qui ne ſubſiſtent point par eux-mêmes, mais ſont dans d'autres êtres, auxquels ils ſont inhérens, comme

teur original, jufqu'à donner votre nom à la fecte de votre maî-

les trois côtés font dans un triangle. Ce font donc des manieres d'êtres, & par conféquent ils ne font point modifiables, quoiqu'en difent les Scholaftiques, dont la fubtilité a été de faire du cercle & de fa rondeur deux êtres réellement diftincts; ce qui me furprend d'autant plus, qu'ils ont eux-mêmes le plus fouvent confondu la penfée avec le corps.

L'effence. ou l'être, felon Wolff, eft formé par des déterminations effentielles, qu'aucune autre ne détermine, ou qui ne préfuppofent rien par où l'on puiffe concevoir leur exiftence. Elles font la fubftance, comme les trois côtés font le triangle. Toutes les propriétés, ou tous les atributs de cette figure découlent de ces déterminations effentielles, & par conféquent quoique les atributs foient des déterminations conftantes, ils fuppofent un fujet qui les détermine, quelque chofe qui foit *premier*, avant tout, qui foit le fujet, & n'en ait pas befoin. C'eft ainfi que Wolff croit marquer ce en quoi confifte la fubftance, contre Locke, Philofophe beaucoup plus fage, qui avouë qu'on n'en a point d'idée. Je paffe fous filence fes déterminations variables; ce ne font que des modifications. Tout cela ne nous donne pas la moindre notion de l'être, du foutien, ou fupport des atributs, de ce fujet dont les modes varient fans ceffe. Pour connoî-

tre, qui s'accroît tous les jours ſous vos auſpices, le ſyſtême que vous

tre l'eſſence de quelque choſe que ce ſoit, il faudroit en avoir des idées qu'il eſt impoſſible à l'eſprit humain d'acquérir. Les objets ſur leſquels nos ſens n'ont aucune priſe, ſont pour nous, comme s'ils n'étoient pas. Mais comment un Philoſophe entreprent-il de donner aux autres des idées qu'il n'a pas lui-même ? Voïés Wolff *Inſt.* de *Phyſ.* ſur tout chap. 3.

„ L'être ſimple ou l'élément n'eſt ni éten-„ du, ni diviſible, ni figuré, il ne peut rem-„ plir aucun eſpace. Les corps réſultent de „ la multitude & de la réünion de ces êtres „ ſimples, dont ils ſont compoſés, & com-„ me on dit, des *aggregats*. L'imagination „ ne peut diſtinguer pluſieurs choſes entre-„ elles, ſans ſe les repreſenter les unes hors „ des autres ; ce qui forme le phénoméne „ de l'étenduë, qui n'eſt par conſéquent que „ métaphyſique, & dans laquelle conſiſte „ l'eſſence de la matiere. „

Non ſeulement l'étenduë n'eſt qu'une apparence, ſelon Wolff, mais la force motrice qu'il admet, la force d'inertie, ſont des phénoménes, ainſi que les couleurs mêmes, c'eſt-à-dire des perceptions confuſes de la réalité des objets. Ceci roule ſur une fauſſe hypothèſe des perceptions. Wolff ſuppoſe “ que nos ſenſations ſont compo-„ ſées d'un nombre infini de perceptions

embelliſſés par la fécondité & la ſubtilité d'idées merveilleuſement

„ partielles, qui toutes ſéparément repré-
„ ſentent parfaitement les êtres ſimples, ou
„ ſont ſemblables aux réalités ; mais que
„ toutes ces perceptions, ſe confondant en
„ une ſeule, repréſentent confonduës des
„ choſes diſtinctes. „

Il admet contre Locke des perceptions obſcures dans le ſommeil, dont l'Ame n'a point connoiſſance : & par conſéquent il croit, avec Mallebranche, que l'Ame penſe toujours, au moment qu'elle y penſe le moins. Nous avons prouvé ailleurs le contraire. Mais ſuivant Wolff, toute ſubſtance ſimple n'eſt pas doüée de perceptions ; il en dépoüille les monades Leibnitiennes, & ne croit pas que la ſenſation ſoit une ſuite & comme un développement néceſſaire de la force motrice. D'où il ſuit, contre ſes propres principes, que les perceptions ne ſont qu'accidentelles à l'Ame : & par conſéquent encore il eſt auſſi contradictoire, que gratuit, d'aſſûrer, comme fait Wolff, que l'Ame eſt un petit monde ſenſitif, un miroir vivant de l'Univers qu'elle ſe repréſente par ſa propre force, même en dormant. Pourquoi cela ? Ecoutez [car cela eſt fort important pour expliquer l'origine & la génération des idées] : parce que l'objet qui donne la perception, eſt né avec toutes les parties du monde, & qu'ainſi les ſenſations

suivies, est sans doute les plus ingénieux de tous. Jamais sans dou-

tiennent à l'Univers par nos organes.

Je ne parle point du système de *l'harmonie préétablie*, ni des deux principes fameux de Leibnitz, le *principe de contradiction*, & le *principe de la raison suffisante*. C'est une doctrine qu'on juge bien que Wolff a fait valoir avec cette sagacité, cette intelligence, cette justesse, & même cette clarté qui lui est propre, si ce n'est lorsqu'elle vient quelquefois à se couvrir des nuages de l'Ontologie : exemple si contagieux, dans une secte qui s'accroît tous les jours, qu'il faudra bientôt qu'un nouveau Descartes vienne purger la Métaphysique de tous ces termes obscurs dont l'esprit se repaît trop souvent. La Philosophie Wolfienne ne pouvoit se dispenser d'admettre ce qui servoit de fondement à la Leibnitienne; mais je suis fâché d'y trouver en même tems des traces du jargon inintelligible des écoles.

Je viens encore un moment à la force motrice. C'est, comme dit Wolff, " le „ résultat des differentes forces actives des „ élémens, confonduës entr'elles ; c'est „ un effort des êtres simples qui tend à „ changer sans cesse le mobile de lieu. „ Ces efforts sont semblables à ceux que „ nous faisons pour agir. „ Wolff en fait lui-même de bien plus grands sans doute, pour que Dieu, témoin de cette action de la

te l'esprit humain ne s'est si conséquemment égaré : quelle intelli-

nature qui fait tout dans le systême de ce subtil Philosophe, ne reste pas oisif, &, pour ainsi dire, les bras croisés devant elle. Mais dans ce partage il n'est pas plus heureux que son Maître. C'est toûjours la nature qui agit seule, qui produit & conserve tous les phénoménes. Le choc des substances les unes sur les autres fait tout, quoiqu'il ne soit pas décidé s'il est réel, ou apparent : car en général les Leibnitiens se contentent de dire que nous ne pouvons juger que sur des apparences, dont la cause nous est inconnuë. Tant de modestie a dequoi surprendre dans des Philosophes si hardis, si téméraires à s'élever aux premiers principes, qui cependant, dans l'hypothèse des perceptions Wolfiennes, devoient au premier coup d'œil paroître incompréhensibles.

Il étoit, ce me semble, curieux & utile d'observer par quelles voies les plus grands génies ont été conduits dans un labyrinthe d'erreurs, dont ils ont en vain cherché l'issuë. La connoissance du point où ils ont commencé à s'égarer, à se séparer, à se ralier, peut seule nous faire éviter l'erreur, & découvrir la vérité, qui est souvent si proche d'elle, qu'elle la touche presque. Les fautes d'autrui sont comme une ombre qui augmente la lumiere, & par conséquent rien n'est plus important dans la recherche de la

gence, quel ordre, quelle clarté président à tout l'ouvrage ! De si grands talens vous font à juste titre regarder comme un Philosophe

vérité, que de s'assûrer de l'origine de nos erreurs. Le premier Antidote, est la connoissance du poison.

Mais si tant de beaux génies se sont laissés aveugler par l'esprit de systême, l'écüeil des plus grands hommes, rien doit-il nous inspirer plus de méfiance dans la recherche de la vérité.? Ne devons-nous pas penser que tous nos soins, nos projets doivent être de rester toûjours attachés au char de la nature, & de nous en faire honneur, à l'exemple de ces vrais génies, les Newton, les Boërhaave, ces deux glorieux esclaves dont la nature a si bien récompensé les services. (*Boërh. de honore Med. servit.*) Mais pour arriver à ce but, il faut se défaire courageusement de ses préjugés, de ses goûts les plus favoris pour telle ou telle secte, comme on quitte d'anciens amis dont on reconnoît la perfidie. Il est assez ordinaire aux plus grands Philosophes de se vanter, comme les petits Maîtres; ceux-ci ont obtenu des faveurs de femmes qu'ils n'ont jamais ni vûës ni connuës; ceux-là prétendent *avoir pris la nature sur le fait*, comme dit un fameux Néologue, qu'elle leur a révélé tous ses sécrets, & qu'ils ont, pour

très-supérieur à tous les autres, & à celui même qui a fourni le fond de la Philosophie Wolfienne. La chaîne de vos principes est bien tissuë, mais l'or dont elle paroît formée, mis au creuset, ne paroît qu'un métal imposteur. Eh! faut-il donc tant d'art à enchasser l'erreur, pour mieux la multiplier, tandis que la triste vérité gémit sans appui & sans protecteurs, qui la tirent de l'obscurité, où elle tient, pour ainsi dire, compagnie au vrai mérite. Ambitieux Métaphysiciens, qui semblés avoir assisté à la création du monde, ou au débroüillement du cahos, vos premiers principes ne sont que des supposi-

ainsi dire, tout vû, tout entendu, lors même que la nature garde encore plus de voiles, que jamais n'en eut l'*Isis* des Egyptiens. Pour avancer dans le chemin de la vérité, qu'il faut suivre une conduite differente! Il faut faire assiduëment les mêmes pas avec la nature, toûjours aidé, (comme dit Me. la Marquise du Chattelet à M.) du *bâton* de l'observation & de l'expérience.

tions hardies, qui n'ont pas l'art de me séduire, & où le génie a bien moins de part qu'une présomptueuse imagination. Cependant qu'on vous appelle, si l'on veut, de grands génies , parce que vous avés recherché & que vous vous êtes vantés de connoître les premieres causes ; pour moi je crois que ceux qui les ont dédaignés, vous seront toûjours préférables ; & que le succès des (*a*) Locke, des (*b*) Boër-

) *a*) 1°. M. Locke fait l'aveu de son ignorance sur la nature de l'essence des corps ; en effet, pour avoir quelque idée de l'être, ou de la substance, (car tous ces mots sont synonimes) il faudroit savoir une Géométrie inaccessible même aux plus sublimes Métaphysiciens , celle de la nature. Le sage Anglois n'a donc pu se faire une notion imaginaire de l'essence des corps, comme Wolff le lui reproche sans assez de fondement.

2o. Il prouve contre l'Auteur de l'*Art de Penser* & tous les autres Logiciens, l'inutilité des syllogismes , & de ce qu'on appelle Analyses parfaites , par lesquelles on a la puérilité de vouloir prouver les axio-

haave, & de tous ces hommes sages, qui se sont bornés à l'examen

mes les plus évidens, minuties qui ne se trouvent ni dans Euclide, ni dans Clairaut. Voyez Locke L. 4. c. 17. ſſ. 10. p. 551. 552.

3°. Il a cru les principes généraux très-propres à enseigner aux autres les connoissances qu'on a soi-même. En quoi je ne suis pas de son avis, ni par conséquent de celui de l'Auteur de la Logique, trop estimée, que je viens de citer, chap. 4. c. 7. Ce grand étalage, cette multitude confuse d'axiomes, de propositions générales systématiquement arrangées, ne sont point un fil assûré pour nous conduire dans le chemin de la vérité. Au contraire cette méthode syntétique, comme l'a fort bien senti M. Clairaut, est la plus mauvaise qu'il y ait pour instruire. Je dis même qu'il n'est point de cas, ou de circonstances dans la vie, où il ne faille acquérir des idées particulieres, avant que de les rappeller à des généralités. Si nous n'avions acquis par les sens les idées de *tout*, & de *partie*, avec la notion de la différence qu'il y a entre l'un & l'autre, saurions-nous que *le tout est plus grand que sa partie* ? Il en est ainsi de toutes ces vérités qu'on appelle *éternelles* & que Dieu même ne peut changer.

4°. Locke a été le destructeur des idées innées, comme Newton l'a été du systê-

des

des causes secondes, prouve bien que l'amour propre est le seul qui

me Cartésien. Mais il a fait, ce semble, trop d'honneur à cette ancienne chimere, de la réfuter par un si grand nombre de solides réflexions. Selon ce Philosophe & la vérité, rien n'est plus certain que cet ancien axiome, mal reçû autrefois de Platon, de Timée, de Socrate & de toute l'Académie : *Nihil est in intellectu, quod priùs non fuerit in sensu*. Les idées viennent par les sens, les sensations sont l'unique source de nos connoissances. Locke explique par elles toutes les opérations de l'Ame.

5°. Il paroît avoir cru l'Ame matérielle, quoique sa modestie ne lui ait pas permis de le décider. " Nous ne serons peut-être „ jamais, dit-il, capables de décider, *si un* „ *être purement matériel pense ou non*, &c. „ parce que nous ne concevons ni la ma- „ tiere ni l'esprit. „ Cette simple réfléxion n'empêchera pas les Scholastiques d'argumenter en forme pour l'opinion contraire; mais elle sera toûjours l'écüeil de tous leurs vains raisonnemens.

6°. Il renonce à la vanité de croire que l'Ame pense toûjours ; il démontre par une foule de raisons tirées du sommeil, de l'enfance, de l'apoplexie, &c. que l'homme peut exister, sans avoir le sentiment de son être : que non-seulement il n'est pas évident que l'Ame pense en tous ces états

n'en tire pas le même avantage, que des premieres !

mais qu'au contraire, à en juger par l'observation, elle paroît manquer d'idées, & même de sentiment. En un mot, M. Locke nie que l'Ame puisse penser & pense réellement, sans avoir *conscience* d'elle-même, c'est-à-dire, sans sçavoir qu'elle pense, sans avoir quelque notion, ou souvenir des choses qui l'ont occupée. Ce qui est bien certain, c'est que l'opinion de ce subtil Métaphysicien est confirmée par les progrès & la décadence mutuelle de l'Ame & du Corps, & principalement par les Phénoménes des maladies, qui démontrent clairement, à mon avis, contre Pascal même, c. 23. n. 1. que l'homme peut fort bien être conçu sans la pensée, & par conséquent qu'elle ne fait point l'être de l'homme.

Quelle différence d'un Philosophe aussi sage, aussi retenu, à ces présomptueux Métaphysiciens, qui ne connoissant ni la force ni la foiblesse de l'esprit humain, s'imaginent pouvoir atteindre à tout, ou à ces pompeux Déclamateurs, qui comme Abadie, (*de la vérité de la Religion Chrétienne*,) aboïent presque pour persuader, & qui par le dévot entousiasme d'une imagination échauffée, & pour ainsi dire, en courroux, font fuir la vérité, au moment même qu'elle auroit le plus de disposition

Enfin Spinosa auroit-il prétendu au rang des *Génies* ? Non, ce

à se laisser en quelque sorte apprivoiser ! Pour punir ces illuminés fanatiques, ils seront condamnés dans la suite à écouter tranquillement, s'ils peuvent, l'histoire des différens faits que le hazard a fournis dans tous les tems, comme pour confondre les préjugés.

7°. Il est donc vrai que M. Locke a le premier débroüillé le cahos de la Métaphysique, & nous en a le premier donné les vrais principes, en rappellant les choses à leur premiere origine. La connoissance des égaremens d'autrui l'a mis dans la bonne voie. Comme il a pensé que les observations sensibles sont les seules qui méritent la confiance d'un bon esprit, il en a fait la base de ses méditations ; par tout il se sert du compas de la justesse, ou du flambeau de l'expérience. Ses raisonnemens sont aussi sévères, qu'exempts de préjugés, de partialité ; on n'y remarque point aussi cette espéce de fanatisme, d'irréligion qu'on blâme dans quelques-uns & dont l'imprudence seule révolte. Eh ! ne peut-on sans passion remédier aux abus & sécoüer le joug des préjugés ?

[*b*] 1°. M. Boërhaave a pensé qu'il étoit inutile de rechercher les attributs qui conviennent à l'être, comme à l'être ; c'est ce qu'on nomme *dernieres causes Métaphy-*

n'eſt qu'un monſtre d'incrédulité, dont l'Athéïſme reſſemble aſſez bien

ſiques. Il rejette ces cauſes, & ne s'inquiete pas même des premieres Phyſiques, telles que les Elémens, l'origine de la premiere forme des ſemences, & du mouvement (*Inſt. Med.* XXVIII.)

2°. Il diviſe l'homme en corps & en Ame, & dit que la penſée ne peut être que l'opération de l'eſprit pur: (XXVII) Cependant non-ſeulement il ne donne jamais à l'Ame les épithétes de *ſpirituelle* & d'*immortelle*; mais lorſqu'il vient à traiter des ſens internes, on voit que cette ſubſtance n'eſt point ſi particuliere, mais n'eſt que je ne ſai quel ſens interne, comme tous les autres, dont elle ſemble être la réünion.

3°. Il explique par le ſeul mécaniſme toutes les facultés de l'Ame raiſonnable; & juſqu'à la penſée la plus métaphyſique, la plus intellectuelle, la plus vraie de toute éternité, ce grand Théoricien ſoumet tout aux loix du mouvement : de forte qu'il m'eſt évident qu'il n'a connu dans l'homme qu'une Ame ſenſitive plus parfaite que celle des Animaux. Voïez ſes leçons données par MM. Haller & de la Mettrie, les Inſtitutions qui en ſont le texte, ſur-tout *de ſenſib. Intern.* & ſes Diſcours *de bonore Medic. ſervitut. de uſu ratiocinii Mecanici in Medicinâ*, *de comparando certo in Phyſ.*, *&c.*

au labyrinthe de Dédale, tant il a de tours & de détours tortueux.

4°. On ſait ce qu'il en penſa couter à cet honnête Philoſophe, pour avoir ſemblé prendre le parti de Spinoſa devant un inconnu avec lequel il voyageoit (*vie de Boërh.* par M. de la Mettrie ; Schultens *in Boërh. Laud.* Mais au fond perſonne ne fut moins Spinoſiſte ; par tout il reconnut l'inviſible main de Dieu ; c'eſt elle, ſelon lui, qui a tiſſu juſqu'aux plus petits poils des corps animés ; c'eſt elle qui a formé ces parties cachées, pour des futurs uſages ; telles que le poumon, la valvule du trou ovale, le papillon enfermé dans la chenille, les dents dans les machoires : c'eſt elle qui a fait les unes pour broyer, les autres pour couper, & qui a donné à toutes enſemble la mécanique des ciſeaux, qui leur étoit néceſſaire : d'où l'on voit combien Boërhaave étoit different de ces deux Epicuriens Modernes, Gaſſendi & Lamy, qui n'ont pas voulu voir que les inſtrumens du corps humain ſont faits pour produire certains mouvemens déterminés, s'il ſurvient une cauſe mouvante (BOERH. *Inſt. Med.* XL.,) & qui plus aveugles que le concours fortuit d'Atômes qu'ils ont adopté, ſe ſont abandonnés à toute l'étenduë du ſyſtême Lucrétien (*De Natur. Rer. L. iv.*) Enfin lorſqu'il s'agit d'expliquer la correſpondance mutuelle du corps & de l'Ame, ou Boër-

Le fil de la Géométrie qui devoit le conduire, ne sert qu'à l'égarer. Ne connoissant ni Dieu, ni Ame, Cartésien outré, il fait de l'homme même, un véritable automate, une machine assujettie à la plus constante nécessité, entrainée par un impétueux *fatalisme*, comme un vaisseau, par le courant des eaux. La sagesse, l'honneur, la probité, la vertu ne sont que de vains sons; tout est hazard, ou destin. Il n'y a ni bien, ni mal, ni juste, ni injuste, ni ordre, ni désordre; la nature y réclame en vain ses

haave se tire de là, en n'admettant au fond qu'une seule substance, ou il suppose des loix Cartésiennes établies par le Créateur, selon lesquelles de tel mouvement corporel il fait s'élever telle pensée dans l'Ame & réciproquement, &c. il avouë qu'il est inutile aux Médecins de connoître ces loix, & qu'il est impossible à tous les hommes de venir à bout de les découvrir. Je conclus de tout cela que le grand Boërhaave fut le plus éclairé & le plus sage des Déïstes.

droits, & la confcience même y eft totalement étouffée. On la regarde comme un barometre trop infidéle pour marquer le dégré précis des vertus & des vices, puifqu'elle s'éteint dans tous les cas où les nerfs font comprimés à leur origine, fe racornit ou s'émouffe chez les fcélérats. On veut enfin que nos principes naturels ne foient que nos principes acoutumés. Et c'eft une erreur dans laquelle a donné Pafcal, lorfqu'il dit qu'il *craint bien que la nature ne foit une premiere coutume, & que la coutume ne foit une feconde nature.* Dans ce fyftême, qui a été celui de Xénophanes, de Méliffus, de Parmenide, & de tous les anciens Athées, celui qu'on pend eft injuftement pendu, puifqu'il n'a pu fe difpenfer de faire ce qu'il a fait; mais il ne l'eft cependant pas fans raifon, parce que ce feroit autorifer le meurtre de Citoïens né-

cessaires à l'Etat, que de le laisser impuni. [a]

[a] Voici en peu de mots le Systéme de Spinosa. Il soutient, 1°. qu'une substance ne peut produire une autre substance. 2°. Que rien ne peut être créé de rien. 3°. Qu'il n'y a qu'une seule substance, parce qu'on ne peut appeller substance, que ce qui est éternel & indépendant de toute cause supérieure, que ce qui existe par soi-même & nécessairement. Il ajoûte que cette substance unique, ni divisée, ni divisible, est non-seulement doüée d'une infinité de perfections, mais qu'elle se modifie d'une infinité de manieres : en tant qu'étenduë, les corps & tout ce qui occupe un espace ; en tant que pensée, les ames & toutes les intelligences sont ses modifications : le tout cependant reste immobile, & ne perd rien de son essence pour changer.

Il faut avoüer que voila un hardi Athée ; car il n'y a certainement aucune preuve qui nous convainque que la suprême Intelligence doive être placée dans la matiere, pas même dans la matiere ignée ou éthérée dans laquelle les anciens Hébreux, Alchymistes, & Auteurs Sacrés avoient mis le trône de la Divinité, comme le dit M. Boërhaave dans son *traité du Feu*, & d'où, suivant eux, Dieu lance des feux vivifians sur toute la nature : comme si le feu & l'éther même qui donnent le mouvement à tous les corps,

Nous avons examiné ceux qui n'ont été que Philosophes ; passons aux Philosophes beaux esprits, & voïons quelle part peuvent prétendre au *Génie* ceux qui passent pour en avoir le plus. Nous passerons ici sous silence non seulement les Anciens, comme nous avons déja

ne le reçevoient pas eux-mêmes des causes qui nous sont inconnuës.

Spinosa définit les sens, conséquemment à ses principes, *des mouvemens de l'Ame, cette partie pensante de l'Univers, produits par ceux des corps, qui sont des parties étenduës de l'Univers.* Mais cette définition est évidemment fausse, puisqu'il est prouvé 1°. que la pensée n'est qu'une modification accidentelle du principe sensitif, qui par conséquent n'est point une *partie pensante* du monde : 2°. que les choses externes ne sont point représentées à l'Ame, mais seulement quelques propriétés differentes de ces choses, toutes relatives & arbitraires ; & qu'enfin la plupart de nos sensations, ou de nos idées dépendent tellement de nos organes, qu'elles changent sur le champ avec eux. Mais je n'entreprens point de réfuter Spinosa : il raisonne si mal, que je suis surpris qu'il ait été jusqu'à présent si mal réfuté.

fait, mais nous nous bornerons à peu d'illuſtres Modernes.

On a trouvé trop fort l'eſpéce de paralléle que j'ai fait de Mr. de de Voltaire avec Corneille & Racine ; je vais le juſtifier. Je réponds qu'il n'eſt en effet ni l'un ni l'autre. Corneille ſemble avoir paſſé les bornes de l'eſprit humain ; c'eſt un vrai génie ; & le ſeul que nous ayons dans ſon genre. Racine qui avoit le cœur plus tendre & l'Ame moins élevée que Corneille, a mis beaucoup d'amour dans ſes Tragédies, [car c'eſt le tempérament qui décide par tout, dans les goûts qu'on a, dans les hypothèſes, dans les raiſons qu'on imagine pour expliquer un Dogme de Religion, dans les profeſſions qu'on embraſſe, &c.] un amour pur, délicat, filé avec tout l'art imaginable. Ses piéces ſont bien ſoutenuës dans leur verſification,

comme dans leur conduite. Quelle Poëfie ! Quelle pompe! Quelle douceur ! Quelle oreille ne feroit pas flattée des Vers où le Poëte a le plus exercé fa lime, tels que ceux de Phédre, qu'il fut deux ans à verfifier ! Voltaire femblable à Virgile, a des endroits foibles, trop peu travaillés ; il ne s'éléve que par détails, & il tombe fouvent après la plus belle tirade. Mais que ces détails font beaux & fréquens ! Quelle harmonie ! Quelle facilité ! fuperieur à Racine même par l'une & l'autre, il ne peut, à mon avis, être comparé qu'au Prince des Latins.

Corneille éleve les hommes audeffus d'eux-mêmes, leur Ame n'a pas tant de grandeur ; Racine les peint tendres & amoureux ; fon Théâtre ne retentit que de foupirs & de langueurs. Ils nous montrent tour-à-tour, comme dit fort bien M. de la Motte, ce

que le cœur a de plus tendre, ce que l'esprit a de plus grand. Voltaire plus Philosophe a mieux connu l'homme ; il n'est chez lui ni toûjours Romain, ni toûjours amoureux, mais il est toûjours être pensant. Que de traits hardis, que de réfléxions neuves, frappantes, que de vérités renduës avec force !

Avec moins d'art pour la conduite parfaite d'une Tragédie, que Corneille & Racine, avec beaucoup moins de génie que le premier de ces deux hommes illustres, je pense donc que M. de V.... a plus, & sur-tout beaucoup plus d'esprit que Racine, de cet esprit qui coule du pinceau de la plus heureuse imagination, & fait à la fois le Peintre de la vérité & celui de l'agrément. Plus Philosophe que l'un & l'autre, c'est le premier Poëte qui ait osé faire penser l'homme sur nos Théâtres. Des Vers

aussi harmonieux, aussi sonores, aussi pensés que les siens, le font déjà regarder à juste tître comme le plus grand Poëte qui ait jamais paru dans les détails. Tel est le jugement de ses contemporains ; ils craignent même, à ce que j'entrevois, que la postérité n'en juge encore plus favorablement. C'est ainsi que Voltaire joüit vivant de sa mémoire, quoiqu'il eût modestement promis d'attendre qu'il fût mort pour apprendre quelle est sa place. Il mérite sans doute la premiere dans le Temple du goût, de l'esprit & des talens.

Que je plains les Auteurs forcés d'appeller du jugement de leur siécle à la posterité ! Il vaut mieux être un peu loüé pendant la vie, que d'être comblé d'éloges après la mort. Vraisemblablement il y a peu d'Ecrivains qui ne ressemblent à cette coquette de la Comédie d'*Alcibiade*, qui dit qu'elle *aime-*

roit mieux être bien moins aimable, & rencontrer quelqu'un qui lui fît compliment. Mais par malheur on ne rencontre jamais la postérité.

Que dis-je! M. de V... & peu d'autres avec lui, la trouvent sur leurs pas cette chimérique postérité; elle se réalise pour eux dans le plaisir que les gens de goût, les vrais connoisseurs ont à les lire, ou à les entendre. Etre témoin de ce plaisir, de l'empressement du Public, lorsqu'on affiche *Zayre* ou *Mérope*, c'est un bien auquel je sacrifierois tous les hommages de nos derniers neveux. Qu'un tel succès, que ces larmes de sentiment & de volupté, que ces nuées d'applaudissemens par lesquels un Poëte Tragique est forcé de se montrer au Parterre, qui semble lui crier *vivat*, comme au Roi des Auteurs; qu'une gloire si fort au dessus des autres gloires, le ven-

gent bien des discours de *Marie Alacoque*, de la jalouse fureur de ce pesant Abé [*ce vil fripier d'écrits, que l'intérêt dévore..... ce vil mortel, qu'il écrase en passant.... cet ignorant Zoïle, qui quatre fois par mois, éléve en frémissant une voix imbécile*, & dont *la haine a formé* tous les sons, &c.] & pour une porte fermée, lui ouvrent celle de tous les cœurs.

Voltaire, il est vrai, n'est ni Corneille, ni Racine, comme Rameau n'est pas Lulli ; mais il est Voltaire. C'est d'un tel nom qu'on peut dire qu'il suffit de l'avoir nommé. Lorsqu'un Auteur reçoit de ses contemporains ce tribut d'éloges qu'on n'a le droit (ce droit est aussi honteux pour le public, que cruel pour l'Auteur,) d'attendre que de la postérité, la mordante satyre aiguise envain ses traits, & la critique est *une ombre*

qui donne du lustre au tableau.

Rousseau est, je l'avouë, un plus grand Poëte. Quel feu ! Quel entousiasme ! Quelles images ! Quelle richesse & de rimes & d'idées ! Quel heureux délire ! Quelle fougue ! Que de nobles écarts ! Tous les ressorts de l'imagination se seroient-ils à la fois débandés, ou plûtôt bornés aux petites sphéres des objets quelle embrasse ? [1] semblable à ces jets d'eaux dont le diamêtre est *Angustié*, cette riante & féconde partie de l'Ame n'en deviendroit-elle pas en quelque sorte plus élastique, & par-là plus forte, & plus magnifique dans ses productions ? Oüi sans doute, il est plus aisé de remplir un petit cercle d'idées, que de parcourir avec

[1] Les Vers qu'on a faits à la loüange du Roi, prouvent cependant que ces petits objets sont fort grands pour la plûpart des Poëtes ; & sans doute l'Auteur de l'*Ode de la Fortune* &c. Les eût facilement surpassé tous.

succès

ſuccès la plus vaſte carriére ; & l'on peut, à l'exemple [1] de la nature, avoir en force ce qui manque en étenduë. Rouſſeau n'a jamais oſé chauſſer le Cothurne, & il a échoüé dans la Comédie ; ce qui prouve les bornes de ſon génie, & combien il ſeroit peu ſenſé de le comparer au favori de Melpomène.

Enfin, quoique M. de C... montre peut-être autant de génie dans ſes piéces, que de dureté dans ſes Vers, & que *Rhadamiſte* & *Electre* aïent bien mérité leur prodigieux ſuccès, à tout prendre, qu'il eſt inférieur au Poëte régnant ! Je ne dis rien de M. P... *Cortés* a décidé ſon ſort ; l'Ode, ſur-tout obſcène, l'eût peut-être élevé à Rouſſeau, & l'Opéra Comique à

[1] Je ne ſais ſi on me permettra cette alluſion aux muſcles de nos corps, qui ont d'autant plus de vigueur, qu'ils ſont plus couts.

Favart. Pourquoi ne pas ſuivre ſon génie ?

Il eſt un autre Ecrivain célébre, qu'on regarde comme le Coriphée de la Littérature & du Pinde, parce qu'il en eſt le Neſtor. L'Auteur du *Temple du Goût* le peint ingénieuſement dans ces jolis vers :

„ D'une Planette, à tire d'aîle,
„ En ce moment il revenoit,
„ Avec Quinaut il badinoit,
„ Avec Mairan il raiſonnoit,
„ D'une main legère il tenoit
„ Le compas, la plume, & la lyre.

Legère ſans doute, car non-ſeulement il n'a pas fait un ſeul pas au-delà des autres en Mathématiques, & en Philoſophie, trop content de manier & d'embellir les penſées de ſes confrères. pendant une très-longue ſuite d'années ; mais ſes préjugés pour ſon premier lait Philoſophique, (le

Cartésianisme,) l'ont empêché lui & M. de M... de se dépoüiller de leur vieille peau Académique. Un tel courage réservé aux C... enfin Newtoniens, ne pouvoit entrer que dans des ames vraiment Philosophes. L'homme se trompe, & le grand homme avouë qu'il s'est trompé.

Quoi ! Parce que M. de F.... *raisonne avec* M. de M... c'est-à-dire a une érudition très-variée, & peut savoir beaucoup de Philosophie, je lui donnerai le tître de Philosophe ? parce qu'il a fait l'Histoire des découvertes des autres, ingénieux compendiaire de pensées qui ne sont point à lui, & a su loüer les morts avec moins de candeur, que d'une maniere à faire souvent rire les vivans, il faudra que je le compte parmi les Newton, les Maupertuis ? &c. Aurois-je donc aussi eu tort d'oublier l'Auteur des *Elémens de la Philoso-*

phie de Newton ? Mais non ; je ne connois de Philoſophes & de Génies, que ces eſprits qui raiſonnent toûjours conſéquemment ſur de nouvelles vérités connuës par l'expérience ; ou, ſi l'on veut, ceux qui, comme les Cartéſiens, les Leibnitiens, les Staahliens, &c. ont inventé de nouveaux principes ſur leſquels la vérité bâtiroit, pour ainſi dire, le plus ſuperbe édifice, s'ils étoient réels & ſolides.

On peut penſer ſur toutes ſortes de ſujets en Philoſophe, ſans l'être. Cette Philoſophie-là n'eſt le plus ſouvent que l'art de rendre fortement une vérité hardie, comme lorſque Voltaire dit dans Mahomet :

La nature, crois-moi, n'eſt rien que l'habitude.

Dans la Henriade :

Tel brille au ſecond rang qui s'éclipſe au premier.

Dans Mérope :

Le premier qui fut Roi fut un Soldat heureux.

. . . .

Ce n'eſt pas aux Tyrans à ſentir la nature.

Dans Oedipe :

Nos Prêtres ne ſont pas ce qu'un vain Peuple penſe,
Notre crédulité fait toute leur ſcience.

Cette hardieſſe de pinceau montre par tout l'homme qui penſe dans les Oeuvres de cet illuſtre Auteur ; elle ſe communique aux eſprits trop ſûrs d'être ſéduits par l'agrément & les graces qui l'accompagnent, & l'Ame engourdie eſt excitée à réfléchir. C'eſt en ce ſens que j'ai dit ci-devant que Mr. de Voltaire nous aprend à penſer. Il n'y a qu'à lire ſes Ouvrages ; pour connoître les abus & les préjugés ; & on les a bientôt mépriſés, dès qu'on les a connus. Il corrige les uns avec eſ-

prit, il secoue avec force le joug des autres, & semble inviter ceux qui auroient encore plus de vigueur à détrôner ces Tyrans, à terrasser l'hydre dont un seul homme ne peut à la fois couper toutes les têtes.

Après cela qu'on ne croie pas que je veüille comparer ensemble V. . . . . & F. . . . . Le premier, borné à peindre la nature, a essayé en vain de la mesurer : le second, en homme sage n'a chaussé qu'une seule fois le Cothurne ; en voulant parer la nature, son art l'a éclipsée : & s'il l'a mesurée, c'étoit d'un compas emprunté, comme le nom qu'il mit à sa Tragédie.

En lisant l'autre jour les Oeuvres de F. . . . . mon Dieu ! disois-je, voila un Auteur qui est sans contredit un homme de beaucoup d'esprit, & qui réünit bien des talens agréables, & beaucoup de connoissances ! Quel fin badi-

nage, ſi on le compare à la peſante légéreté d'un meilleur Ecrivain, l'Abbé des F..... ! Sans cet art ingénieux, qui eût jamais pû, par exemple, lire tant d'éloges de gens dont la vie particulière intéreſſe peu de lecteurs ? Soit Berger, ſoit Philoſophe, ſoit Hiſtorien, ſoit Poëte Lyrique, toutes les formes de ce Protée ont des charmes. Faut-il qu'inſenſible au vrai beau, & que ſourd, pour ainſi dire, aux cris de la nature, il l'ait fait diſparoître ſous le fard dont il a prétendu l'embellir ! Pourquoi tant d'Art dans l'expreſſion des choſes les plus ſimples ? Pourquoi courir ſans ceſſe après l'eſprit ? Pourquoi me faire remarquer ſans ceſſe combien vous en avez, combien vous en ſemez par tout ? C'eſt un mauvais moïen de me perſuader que vous en aïez beaucoup. Ouvrez au hazard les œuvres de V... Proſe, ou Vers ; en quelque genre de littérature

que ce puiſſe être, (il les embraſſe tous, & ſa Proſe eſt encore meilleure que ces Vers;) vous ne verrez point cet excellent Ecrivain toûjours avide de montrer de l'eſprit, s'impatienter de l'attendre, & le répandre à contretems. Il ſuit des régles trop sûres, ſon goût, ſon ſentiment; il ne veut ni vous ſurcharger, ni vous éblouïr; ſon but eſt de vous former le goût, ſi vous en manquez, ou de le ſatisfaire, ſi vous en avez: la force, la gentilleſſe, la beauté, l'élégance, une galanterie délicate & ſans *fadeurs*, le plus heureux tour, la nobleſſe de l'expreſſion, la volupté du pinceau, le ſentiment enfin rendu de la maniere la plus naturelle & la plus touchante, voilà l'eſprit de V... *L'eſprit de Fontenelle* le plus *obligeamment diſtillé* lui eſt-il comparable?

Voltaire ne manque point de graces; pour vouloir trop s'en don-

ner, il ne riſque pas de déplaire par ces agrémens déplacés, qu'on peut appeller des *hors-d'œuvres d'eſprit*. Rien de recherché dans ſes tours, rien d'affecté, & de précieux dans ſon ſtyle ; nul Néologiſme. Vous ne l'entendez point dire, comme ces coquettes mal conſeillées, " voïez donc combien
„ je ſuis aimable, peſez bien tout
„ ce que je vaux. Admirez com-
„ je dis ſingulierement ce qu'il y a
„ de plus naturel, & tout l'eſprit
„ que je prodigue, où il n'en faut
„ point. „ Il eſt aimable ; comme une jolie femme qui ſemble l'ignorer, il plait preſque ſans le ſavoir, parce que tout ſon art eſt d'imiter la nature.

V... eſt donc ſans contredit la ſeule ſource vivante du vrai goût ; ſans lui, ce goût auquel les Arts doivent tous leurs progrès, & l'eſprit tous ſes plaiſirs, étoit perdu : adieu le ſtyle & la véritable élo-

quence ! tout étoit dépravé & corrompu par celui-là même qui sembloit devoir la faire refleurir. Ne diroit-on pas que l'élégant & délicat Pétrone sembleroit avoir vû l'Ecrivain dont je parle, avec tous les mauvais Singes d'esprit [1] qu'il a faits, lorsqu'il dit aux Néologues de son tems, *vos primi omnium eloquentiam perdidistis.* Quelles ressources encore une fois M. de Voltaire a dû trouver en son génie pour résister au torrent du mauvais goût qui commençoit à entraîner tous les esprits, lorsqu'il a paru ! Nous ne devons certainement pas à M. de F... comme on l'a remarqué au sujet de Descar-

[1] Et principalement M..... & M..... Pour se préserver de la contagion du style du premier, je ne puis mieux faire que de renvoyer encore aux 64. pages de discours tenus par la Taupe de *Tanzaï.* La *Lettre de l'Abbé Cotin*, ou plutôt de M..... sera l'Antidote du dernier : quoique l'Auteur se contredise lui-même de dire des injures à un homme qu'il vient d'adopter pour Confrere.

tes, le goût qui nous fera découvrir ou éviter tous ſes défauts. Mais après V... qui nous garantira de l'eſpéce de contagion qui s'accroît tous les jours ? Une bonne Comédie des *Prétieux Ridicules*, dans le goût de celle de Moliére.

Voilà la différence que je trouve entre l'eſprit, la Proſe, & les Vers de V... & de F... & j'avouë que je mets l'Auteur même d'*Inés* au-deſſus de ce dernier, qui tout vivant qu'il eſt, joüit cependant d'une plus grande réputation. Il n'eſt aſſûrement pas néceſſaire, pour mériter d'être comparé à F... d'être meilleur Poëte que M. de la M.... ni d'avoir l'eſprit naturellement plus Philoſophique, & le raiſonnement plus juſte, (& en cette partie eſſentielle de l'eſprit, j'avouë que F... & la M... l'emportent ſur V...) : il faudroit ſeulement que la Proſe de la M.... fût auſſi mauvaiſe qu'elle eſt eſtimée.

Enfin un Génie, au lieu de passer sa vie à donner une forme agréable aux vérités connuës, comme a fait l'ancien Sécrétaire de l'Académie des Sciences, eût parti du point où les autres étoient resté ; il eût voulu étendre les limites des Arts, & il les eût étendus. Quelle difference par conséquent de M. de F... à un génie, tel que Pascal, par exemple !

J'ai cru en traitant du goût & du génie pouvoir dire librement mon avis sur les hommes illustres qui ont fait le plus d'honneur aux Lettres, pour faire voir combien les vrais génies sont rares, & qu'à proprement parler ni F... ni V... même qui a beaucoup plus embelli la Littérature, (ni l'un ni l'autre n'ont enrichi la Philosophie,) ne doivent prétendre à un rang si élevé.

Je ne me suis pas si fort éloigné de mon sujet, qu'on auroit pû le

croire. Le goût & le génie ſont deux parties de l'Ame, qui avoient beſoin d'être plus aprofondies qu'on avoit fait juſqu'à préſent, ne fût-ce que pour fixer les idées de termes qui ſe trouvent tous les jours vuides de ſens, dans la bouche même des gens d'eſprit.

Au reſte ſi ce paralléle & les jugemens que je porte avec impartialité déplaiſent à bien des Lecteurs, ils doivent penſer que plus chaque Secte éléve ſon Chef, & préconiſe ſon Héros par des raiſons d'amitié, de petite Académie, par des préjugés, &c. plus il eſt permis & facile à un eſprit de ſens froid, de les mettre à hauteur-d'appui. On ne manque point au reſpect dû aux grands hommes, pour faire voir qu'ils ne ſont pas grands de tous les côtés. *Non omnia poſſumus omnes.* Mais reprenons le fil de notre hiſtoire.

§. V.

Du Sommeil & des Rêves.

La cauſe prochaine du Sommeil paroît être l'affaiſſement des fibres nerveuſes qui partent de la ſubſtance corticale du cerveau. Cet affaiſſement peut être produit non ſeulemnet par l'augmentation du cours des liqueurs qui compriment la moëlle, & par la diminution de cette circulation, qui ne ſuffit pas pour diſtendre les nerfs, mais encore par la diſſipation, ou l'épuiſement des eſprits, & par la privation des cauſes irritantes, qui procure du repos & de la tranquilité, & enfin par le tranſport d'humeurs épaiſſes & *imméables* dans le cerveau. Toutes les cauſes du Sommeil peuvent s'expliquer par cette premiere.

Dans le Sommeil parfait, l'Ame

fensitive est comme anéantie, parce que toutes les facultés de la veille, qui lui donnoient des sensations, sont entierement interceptées en cet état de compression du cerveau.

Pendant le Sommeil imparfait, il n'y a qu'une partie de ces facultés, qui soit suspenduë, ou interrompuë ; & les sensations qu'elles produisent, sont incomplettes, ou toûjours défectueuses en quelque point. C'est par là qu'on distingue les Rêves qui résultent de ces sortes de sensations, d'avec celles qui affectent l'Ame au réveil. Les connoissances que nous avons alors avec plus d'exactitude & de netteté, nous découvrent assez la nature des Rêves, qui sont formés par un cahos d'idées confuses & imparfaites. Il est rare que l'Ame apperçoive en rêvant quelque vérité fixe qui lui fasse reconnoître son erreur.

Nous avons en rêvant un sentiment intérieur de nous-mêmes, & en même-tems un assez grand délire, pour croire voir, & pour voir en effet clairement une infinité de choses hors de nous; nous agissons, soit que la volonté ait quelque part, ou non, à nos actions. Communément les objets qui nous ont le plus frappés dans le jour, nous apparoissent la nuit, & cela est également vrai des Chiens & des Animaux en général. Il suit de-là que la cause immédiate des rêves est toute impression forte, ou fréquente, sur la portion sensitive du cerveau, qui n'est point endormie, ou affaissée, & que les objets dont on est si vivement affecté, sont visiblement des jeux de l'imagination. On voit encore que le délire qui accompagne les insomnies & les fiévres, vient des mêmes causes, & que le rêve est une demie veille, en ce qu'une portion

portion du cerveau demeure libre & ouverte aux traces des eſprits, tandis que toutes les autres ſont tranquiles & fermées. Lorſqu'on parle en rêve, il faut de néceſſité que les muſcles du larinx, de la langue & de la reſpiration, obéïſſent à la volonté, & que par conſéquent la region du *ſenſòrium*, d'où partent les nerfs qui vont ſe rendre à ces muſcles, ſoit libre & ouverte, & que ces nerfs mêmes ſoient remplis d'eſprits. Dans les pollutions nocturnes, les muſcles releveurs & accélérateurs agiſſent beaucoup plus fortement, que ſi on étoit éveillé; ils reçoivent conſéquemment une quantité d'eſprits beaucoup plus conſidérable: car quel homme ſans toucher, & peut-être même en touchant une belle femme, pourroit répandre la liqueur de l'accouplement, autant de fois que cela arrive en rêve à des gens ſages, vigoureux, ou

échauffés ? Les Hommes & les Animaux gesticulent, sautent, tréssaillent, se plaignent ; les Ecoliers redisent leurs leçons ; les Prédicateurs déclament leurs sermons, &c. les mouvemens du corps répondent à ceux qui se passent dans le cerveau.

Il est facile d'expliquer à présent les mouvemens de ceux qu'on appelle *Somnambules*, ou *Noctambules*, parce qu'ils se promenent en dormant. Plusieurs Auteurs racontent des histoires curieuses à ce sujet, ils en ont vû faire les chutes les plus terribles, & souvent sans danger.

Il suit de ce qui a été dit touchant les rêves, que les Somnambules dorment à la vérité parfaitement dans certaines parties du cerveau, tandis qu'ils sont éveillés dans d'autres, à la faveur desquelles le sang & les esprits, qui profitent des passages ouverts, coulent

aux organes du mouvement. Notre admiration diminuëra encore plus, en considérant les dégrés successifs, qui, des plus petites actions faites en dormant, conduisent aux plus grandes & aux plus composées, toutes les fois qu'une idée s'offre à l'Ame avec assez de de force pour la convaincre de la présence réelle du fantôme que l'imagination lui présente : & alors il se forme dans le corps des mouvemens qui répondent à la volonté que cette idée fait naître. Mais pour ce qui est de l'adresse & des précautions que prennent les Somnambules, avons-nous plus de facilité qu'eux à éviter mille dangers, lorsque nous marchons la nuit dans des lieux inconnus ? La Topographie du lieu se peint dans le cerveau du Noctambule ; il connoit ce lieu qu'il parcourt ; & le siége de cette peinture est chez lui nécessairement aussi mobile,

auſſi libre, auſſi clair, que dans ceux qui veillent.

§. VI.

Concluſions ſur l'Etre ſenſitif.

Il y a beaucoup d'autres choſes, qui concernent nos connoiſſances, & qui n'intéreſſent pas peu notre curioſité ; mais elles ſont au-deſſus de notre portée : nous ignorons quelles qualités doit acquérir le principe matériel ſenſitif, pour avoir la faculté immédiate de ſentir ; nous ne ſavons pas ſi ce principe poſſéde cette puiſſance dans toute ſa perfection, dès le premier inſtant qu'il habite un corps animé. Il peut bien avoir des ſenſations plus imparfaites, plus confuſes, ou moins diſtinctes ; mais ces défauts ne peuvent-ils pas venir des autres organes corporels qui lui fourniſſent ces ſenſations ? Cette

possibilité est du moins facile à établir, puisqu'elles lui sont toutes retranchées par l'interception du cours des esprits durant le sommeil, & que ce même principe sensitif, dans un sommeil léger ou imparfait, n'a que des sensations incomplettes, quoique par lui-même il soit immédiatement prêt à les recevoir complettes & distinctes. Je ne demande pas ce que devient ce principe à la mort, s'il conserve cette immédiate faculté de sentir, & si dans ce cas d'autres causes que les organes qui agissent sur lui durant la vie, peuvent lui donner des sensations qui le rendent heureux ou malheureux. Je ne demande pas si cette partie dégagée
„ de ses liens, & conservant son
„ essence, reste errante, toûjours
„ prête à produire un animal nou-
„ veau, ou à paroître revêtuë d'un
„ nouveau corps ? Si après avoir
„ été dissipée dans l'air, ou dans

„ l'eau ; cachée dans les feüilles
„ des plantes, ou dans la chair des
„ Animaux, elle se retrouveroit
„ dans la semence de l'Animal qu'el-
„ le devroit reproduire? Je m'in-
„ quiéte peu si l'Ame capable d'a-
„ nimer de nouveaux corps, ne
„ pourroit reproduire toutes les
„ espéces possibles par la seule di-
„ versité des combinaisons. „ Ces questions sont d'une nature à rester éternellement indécises. Il faut avoüer que nous n'avons sur tout cela aucune lumiere, parce qu'on ne sait rien au-delà de ce que nous aprennent les sensations, qui nous abandonnent ici; & par conséquent on ne doit pas se permettre de former là-dessus aucune sorte de conjecture. Un homme d'esprit propose des problêmes, le sot & l'ignorant décident; mais la difficulté reste toûjours pour le Philosophe. Soumettons-nous donc à l'ignorance & laissons murmurer

notre vanité. Ce qui me paroît assez vrai, & conforme aux principes établis ci-devant, c'est que les Animaux perdent en mourant leur puissance immédiate de sentir, & que par conséquent l'Ame sensitive est véritablement anéantie avec eux. Elle n'existoit que par des modifications qui ne sont plus.

CHAPITRE XIII.

Des Facultés intellectuelles, ou de l'Ame raisonnable.

LEs facultés propres à l'Ame raisonnable sont les perceptions intellectuelles, la liberté, l'attention, la réflexion, l'ordre ou l'arrangement des idées, l'examen & le jugement.

§. I.

Des Perceptions.

Les Perceptions ſont les rapports que l'Ame découvre dans les ſenſations qui l'affectent. Les ſenſations produiſent des rapports qui ſont purement ſenſibles, & d'autres qu'on ne découvre que par un examen ſérieux. Lorſque nous entendons quelque bruit, nous ſommes frappés de trois choſes; 1°. du bruit, qui eſt la ſenſation: 2°. de la diſtance de nous à la cauſe qui fait le bruit, laquelle eſt diſtincte de la ſenſation du bruit, quoiqu'elle n'en ſoit pourtant qu'une dépendance, relative à la maniere dont ce ſon nous affecte, & qu'elle ne ſoit par conſéquent qu'une ſimple perception, mais une perception ſenſible, parce que c'eſt le ſimple ſentiment qui nous la donne: 3o. de la maniere dont la cauſe produit le bruit, en ébranlant

l'air qui vient frapper nos oreilles. Mais cette connoiſſance ne peut s'acquérir que par les recherches de l'eſprit, & ce ſont les connoiſſances de ce dernier genre, qu'on appelle *perceptions intellectuelles*, parce que la ſimple ſenſation ne peut nous les donner par elle-même, & qu'il faut, pour les avoir, ſe replier ſur elle & l'examiner.

Ces perceptions ne ſe découvrent donc qu'à l'aide des ſenſations attentivement recherchées ; car lorſque je vois un quarré, je n'y apperçois rien au premier coup d'œil que ce qui frappe les Animaux mêmes, tandis qu'un Géomètre, qui applique tout ſon génie à découvrir les propriétés de cette figure, reçoit de l'impreſſion que ce quarré fait ſur les ſens, une infinité de perceptions intellectuelles, qui échapent pour toûjours à ceux qui bornés à la ſenſation de l'objet, ne voïent pas plus loin que leurs

yeux. Concluons donc que cette opération de l'Ame, si déliée, si métaphysique, si rare dans la plûpart des têtes, n'a d'autre source que la faculté de sentir, mais de sentir en Philosophe, ou d'une maniere plus attentive & plus étudiée.

§. II.

De la Liberté.

La Liberté est la faculté d'examiner attentivement, pour découvrir des vérités, ou de délibérer pour nous déterminer avec raison à agir, ou à ne pas agir : cette faculté nous offre deux choses à considérer : 1°. les motifs qui nous déterminent à examiner, ou à délibérer ; car nous ne faisons rien sans quelque impression, qui agissant sur le fonds de l'Ame, remuë & détermine notre volonté : 2°. les connoissances qu'il faut examiner pour s'assûrer des vérités qu'on cherche, ou les motifs qu'il

faut peser ou apprétier pour prendre un parti.

Il est clair que dans le premier cas ce sont des sensations qui préviennent les premieres démarches de notre liberté, & qui prédéterminent l'Ame, sans qu'il s'y mêle aucune délibération de sa part, puisque ce sont ces sensations mêmes qui la portent à délibérer. Dans le second cas il ne s'agit que d'un examen des sensations ; & à la faveur de cette revuë attentive, nous pouvons trouver les vérités que nous cherchons, & les constater. Or il s'agit des differens motifs ou des diverses sensations qui nous portent les uns à agir, les autres à ne pas agir. Il est donc vrai que la liberté consiste aussi dans la faculté de sentir.

§. III.

De l'Attention.

Je ne veux cependant pas passer

ſous ſilence une diſpute qui eſt encore ſans déciſion. L'examen qui eſt le principal acte de la liberté, exige une volonté déterminée à s'appliquer aux objets qu'on veut exactement connoître, & cette volonté fixe eſt connuë ſous le nom d'*Attention*, la mere des Sciences. Or on demande ſi cette même volonté n'exige pas dans l'Ame une force par laquelle elle puiſſe ſe fixer & s'aſſujettir elle-même à l'objet de ſes recherches, ou ſi les motifs qui la prédéterminent ſuffiſent pour fixer & ſoutenir ſon attention ?

Non noſtrum inter vos tantas componere lites.

Comme on n'a pu encore s'accorder ſur ce point, il y a toute apparence que toutes les raiſons alléguées de part & d'autre ne portent point avec elles ce *criterium veritatis*, auquel ſeul ac-

quiefcent les efprits Philofophiques : c'eft pourquoi nous ne ferons point de vaines tentatives pour applanir de fi grandes difficultés. Qu'il nous fuffife de remarquer que dans l'attention l'Ame peut agir par fa propre force, je veux dire par fa force motrice, par cette activité coëffentielle à la matiere & que prefque tous les Philofophes, comme on l'a dit, ont comptée au nombre des attributs effentiels de l'être fenfitif, & en général de la fubftance des corps.

Mais ne paffons pas fi légérement fur l'attention. Les idées qui font du reffort des Sciences font complexes. Les notions particulieres qui forment ces idées, font détruites par les flots d'autres idées qui fe chaffent fucceffivement. C'eft ainfi que s'affoiblit & difparoît peu-à-peu l'idée que nous voulons retourner de tous les cô-

tés, dont nous voulons envisager toutes les faces, & graver toutes les parties dans la mémoire. Pour la retenir, qu'y a-t-il donc à faire, si ce n'est d'empêcher cette succession rapide d'idées toûjours nouvelles, dont le nombre accable ou distrait l'Ame, jusqu'à lui interdire la faculté de penser. Il s'agit donc ici de mettre comme une espéce de frein qui retienne l'imagination, de conserver ce même état du *sensorium commune* procuré par l'idée qu'on veut saisir & examiner; il faut détourner entierement l'action de tous les autres objets, pour ne conserver que la seule impression du premier objét qui l'a frappé, & en concevoir une idée distincte, claire, vive, & de longue durée; il faut que toutes les facultés de l'Ame tenduës & clairvoïantes vers un seul point, c'est-à-dire, vers la pensée favorite à laquelle on s'attache, soient aveugles par tout

ailleurs : il faut que l'eſprit aſſoupiſſe lui-même ce tumulte qui ſe paſſe en nous-mêmes malgré nous; enfin il faut que l'attention de l'Ame ſoit bandée en quelque ſorte ſur une ſeule perception, que l'Ame y penſe avec complaiſance, avec force, comme pour conſerver un bien qui lui eſt cher. En effet, ſi la cauſe de l'idée dont on s'occupe, ne l'emporte de quelque dégré de force ſur toutes les autres idées, elles entreront de dehors dans le cerveau, & il s'en formera même au dedans, indépendamment de celles-là, qui feront des traces nuiſibles à nos recherches, juſqu'à les déconcerter & les mettre en déroute. L'attention eſt la clef qui peut ouvrir, pour ainſi dire, la ſeule partie de la moëlle du cerveau, où loge l'idée qu'on veut ſe repréſenter à ſoi-même. Alors ſi les fibres du cerveau extrêmement tenduës ont

mis une barriere qui ôte tout commerce entre l'objet choisi & toutes les idées indiscrettes qui s'empressent à le troubler, il en résulte la plus claire, la plus lumineuse perception qui soit possible.

Nous ne pensons qu'à une seule chose à la fois dans le même tems : une autre idée succéde à la premiere avec une vîtesse qu'on ne peut définir, mais qui cependant paroît être differente en divers sujets. La nouvelle idée qui se présente à l'Ame, en est apperçuë, si elle succéde, lorsque la premiere a disparu ; autrement l'Ame ne la distingue point. Toutes nos pensées s'expriment par des mots, & l'esprit ne pense pas plus deux choses à la fois que la langue ne prononce deux mots à la fois. D'où vient donc la vivacité de ceux qui résolvent si vîte les problêmes les plus composés & les plus difficiles? De la facilité avec laquelle leur mémoire

mémoire retient comme vraie, la proposition la plus proche de celle qui expose le problême. Ainsi tandis qu'ils pensent à l'onziéme proposition, par exemple, ils ne s'inquiétent plus de la vérité de la dixiéme, & ils regardent comme des axiômes, toutes les choses précédentes, démontrées auparavant, & dont ils ont un recüeil clair dans la tête. C'est ainsi qu'un habile Médecin voit d'un coup d'œil toutes les causes de la maladie & ce qu'il faut faire pour les combattre.

Il ne nous reste plus qu'à traiter de la réflexion, de la méditation & du jugement.

§. IV.

De la Réflexion &c.

La réflexion est une faculté de l'Ame, qui rappelle & rassemble toutes les connoissances qui lui sont

néceſſaires pour découvrir les vérités qu'elle cherche, ou dont elle a beſoin pour délibérer, ou apprétier les motifs qui doivent la déterminer à agir ou à ne pas agir. L'Ame eſt conduite dans cette recherche par la liaiſon que les idées ont entr'elles, & qui lui fourniſſent en quelque maniere le fil qui doit la guider, pour qu'elle puiſſe ſe ſouvenir des connoiſſances qu'elle veut raſſembler, à deſſein de les examiner enſuite, & de ſe décider; en ſorte que l'idée dont elle eſt actuellement affectée, la ſenſation qui l'occupe au moment préſent, la méne peu-à-peu inſenſiblement, & comme par la main, à tous les autres qui y ont quelque rapport. D'une connoiſſance générale, elle paſſe ainſi facilement aux eſpéces, & des eſpéces elle deſcend juſqu'aux particularités, de même qu'elle peut être conduite par les effets à la cauſe, de cette cauſe

aux propriétés, & des propriétés à l'être. Ainsi c'est toûjours par l'attention qu'elle apporte à ses sensations, que celles dont elle est actuellement occupée, la conduisent à d'autres, par la liaison que toutes nos idées ont entr'elles. Tel est le fil que la nature prête à l'Ame pour la conduire dans le labyrinthe de ses pensées, & lui faire démêler le cahos de matiere & d'idées, où elle est plongée.

§. V.

De l'Arrangement des Idées.

Avant de définir la méditation, je dirai un mot sur l'arrangement des idées. Comme elles ont entr'elles divers rapports, l'Ame n'est pas toûjours conduite par la plus courte voie dans ses recherches. Cependant lorsqu'elle est parvenuë, quoique par des chemins détour-

nés, à se rappeller les connoissances qu'elle vouloit rassembler, elle apperçoit entr'elles des rapports qui peuvent la conduire par des sentiers plus lumineux & plus courts. Elle se fixe à cette suite de rapports pour retrouver & examiner ces connoissances avec plus d'ordre & de facilité.

Nous voila donc encore fort en droit d'inférer que l'Ame raisonnable n'agit que comme sensitive, même lorsqu'elle réfléchit & travaille à arranger ses idées.

§. VI.

De la Méditation, ou de l'Examen.

Lorsque l'Ame est déterminée à faire quelque recherche, qu'elle a recüeilli les connoissances qui lui sont nécessaires, qu'elle les a arrangées & mises en revûë avec ordre, vis-à-vis d'elle-même, elle s'appli-

que férieufement à les contempler avec cet œil fixe qui ne perd pas de vûë fon objet, pour y découvrir toutes les perceptions qui échappent , lorfqu'on n'en a que des fenfations paffageres ; & c'eft cet examen qui met l'Ame en état de juger, ou de s'affûrer des vérités qu'elle pourfuit, ou bien de fentir le poids des motifs qui la doivent décider fur le parti qu'elle doit prendre.

Il eft inutile d'obferver que cette opération de l'Ame dépend auffi entiérement de la faculté fenfitive, parce que *examiner* , n'eft autre chofe que fentir plus exactement & plus diftinctement pour découvrir dans les fenfations les perceptions qui ont pû légérement gliffer fur l'Ame , faute d'y avoir fait affez d'attention toutes les autres fois que nous en avons été affectés.

§. VII.

Du Jugement.

La plupart des Hommes jugent de tout, &, ce qui revient au même, en jugent mal. Est-ce faute d'idées simples, qui sont toutes des notions seules, isolées ? Non ; personne ne confond l'idée du bleu avec celle du rouge ; mais on se trompe dans les idées composées, dont l'essence dépend de l'union de plusieurs idées simples. On n'attend pas à avoir acquis la perception de toutes les notions qui entrent dans deux idées composées ; il faut pour cela de la patience & de la modestie ; attributs, qui sont trop rougir l'orgüeil & la paresse de l'Homme. Mais si la notion de l'idée A convient avec celle de l'idée B, je juge souvent qu'A & B sont les mêmes,

faute de faire attention que la premiere notion n'eſt qu'une partie de l'idée, dans laquelle ſont renfermées d'autres notions, qui répugnent à cette concluſion. La volonté même nous trompe beaucoup. Nous avons lié deux idées par ſentiment d'amour ou de haine ; nous les uniſſons, quoiqu'elles ſoient très-differentes, & nous jugeons des idées propoſées, non par elles-mêmes, mais par ces idées avec leſquelles nous les avons liées, & qui ne ſont pas des notions *componentes* de l'idée qu'il falloit juger, mais des notions tout à-fait étrangeres & accidentelles à cette même idée. On excuſe l'un & on condamne l'autre, ſuivant le ſentiment dont on eſt affecté. On eſt encore trompé par ce vice de la volonté & de l'aſſociation des idées, quand avant de juger, on ſouhaite que quelqu'idée s'accorde, ou ne s'accorde pas avec

une autre, d'où naît ce goût pour telle secte, ou telle hypothèse, avec lequel on ne viendra jamais à bout de connoître la vérité.

Comme le jugement est la combinaison des idées, le raisonnement est la comparaison des jugemens. Pour qu'il soit juste, il faut avoir deux idées claires, ou une perception exacte de deux choses; il faut aussi bien voir la troisiéme idée qu'on leur compare, & que l'évidence nous force de déduire affirmativement ou négativement, de la convenance, ou de la disconvenance de ces idées. Cela se fait dans un clin d'œil, quand on voit clair, c'est-à-dire, quand on a de la pénétration, du discernement & de la mémoire, qui est bonne & utile à tout, comme je l'ai déja prouvé.

Les sots raisonnent mal, ils ont si peu de mémoire, qu'ils ne se souviennent pas de l'idée qu'ils

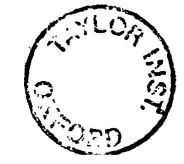
viennent d'appercevoir ; ou s'ils ont pu juger de la ſimilitude de leurs idées, ils ont déja perdu de vûë ce jugement, lorſqu'il s'agit d'en inférer une troiſiéme idée, qui ſoit la juſte conſéquence des deux autres. Les fols parlent ſans liaiſon dans leurs idées, ils rêvent, à proprement parler. En ce ſens les ſots ſont des eſpéces de fols. Ils ne ſe rendent pas juſtice de croire *n'être qu'ignorans* ; car ils n'ont leur eſprit qu'en amour propre, & c'eſt un dédommagement fort bien entendu de la part de la nature.

Il s'enſuit de notre Théorie que, lorſque l'Ame apperçoit diſtinctement & clairement un objet, elle eſt forcée, par l'évidence même de ſes ſenſations, de conſentir aux vérités qui la frappent ſi vivement, & c'eſt à cet acquieſcement *paſſif*, que nous avons donné le nom de *jugement*. Je dis *paſſif*, pour

faire voir qu'il ne part pas de l'action de la volonté, comme le dit Descartes. Lorsque l'Ame découvre avec la même lumiere les avantages qui prévalent dans les motifs qui nous doivent décider à agir, ou à ne pas agir, il est clair que cette décision n'est encore qu'un jugement de la même nature que celui qu'elle fait, lorsqu'elle céde à la vérité par l'évidence qui accompagne ses sensations.

Nous ne connoissons point ce qui se passe dans le corps humain, pour que l'Ame exerce sa faculté de juger, de raisonner, d'appercevoir, de sentir, &c. le cerveau change sans cesse d'état, les esprits y font toûjours de nouvelles traces, qui donnent nécessairement de nouvelles idées, & font naître dans l'Ame une succession continuelle & rapide de diverses opérations. Pour n'avoir point d'idées, il faut que les canaux, où

coulent ces esprits, soient entiérement bouchés par la pression d'un sommeil très-profond. Les fibres du cerveau se relevent-elles de leur affaissement ? Les esprits enfilent les chemins ouverts, & les idées qui sont inséparables des esprits, marchent & galopent avec eux. *Toutes les pensées*, comme l'observe judicieusement Crousaz, *naissent les unes des autres, la pensée* (ou plutôt l'Ame, dont la pensée n'est qu'un accident) *se varie & passe par differens états, & suivant la variété de ses états & de ses manieres d'être, ou de penser, elle parvient à la connoissance, tantôt d'une chose, tantôt d'une autre. Elle se sent elle-même, elle est à elle-même son objet immédiat, & en se sentant ainsi, elle se représente des choses differentes de soi.* Que ceux qui pensent que les idées different de la pensée, que l'Ame



a, comme la vûë, ses yeux & ses objets, & qu'en un mot toutes les diverses contemplations de l'Ame ne sont pas diverses manieres de se sentir elles-mêmes, répondent à cette sage réflexion ? En voici une autre sujet, mais qui a toûjours rapport au jugement & à l'imagination. Les gens de cabinet, ceux qui composent des Ouvrages, doivent-ils jetter sur le papier tout ce qui leur vient dans l'idée ? Un homme d'esprit, connu dans la littérature par un Ouvrage (*a*) fort estimable, prétend que ceux qui suivent cette méthode, ont *une imagination qui donne bien de l'ouvrage à leur raison.* Les Auteurs qui pensent (& celui-là pense & écrit bien) invitent les autres à réfléchir, & font, comme on dit, *accoucher leurs Lecteurs.* Voici donc ma ré-

(*a*) Eff. de Mor. & de Litt. par M. l'Abbé Trublet.

flexion ; elle eſt courte , parce qu'elle eſt Phyſique. Nous ne connoiſſons ce qui penſe dans le cerveau , que par le ſentiment d'un cahos d'idées , de penſées diverſes qui ſe nuiſent par leur multitude & leur variété continuelle, même dans ceux qui, ayant perdu la vûë, ne reçoivent point d'idées nouvelles par les yeux, & ont un ſens de moins à les diſtraire, de ſorte que rien n'eſt plus difficile à fixer, que l'attention. Si donc vous n'écrivez pas l'idée qui ſe préſente, ſans être interrompu par aucun fâcheux, vous courez riſque de la chercher en vain dans votre mémoire, & par-là votre pareſſe donne plus d'ouvrage à votre raiſon, qui s'alambique, ſe met à la torture, & s'efforce d'enfanter la même production qui eſt déja bien loin. Au contraire votre penſée eſt-elle ſur le papier ? vous avez des caractères qui valent au moins les ſignes

des Géomètres; ces ſignes, toûjours préſens à leur mémoire, la ſoutiennent, la rendent durable, ou la rappellent ; vos idées retenuës par-là ne peuvent s'échapper, & long-tems après vous êtes ſûr de retrouver le fil de votre ouvrage & l'ordre de vos idées. Ainſi cette conduite convient principalement aux génies peu étendus qui forment le plus grand nombre. Il eût toûjours également fallu choiſir entre ſes idées, & quand elles n'étoient encore que dans la tête, le choix n'en étoit que plus difficile, ſur-tout ſi la matiere eſt abſtraite, comme en Mathématiques, & en Métaphyſique. Ceux, qui en compoſant s'abandonnent à la providence de leur mémoire, ne prennent donc pas le plus court chemin. L'illuſtre ami de l'Auteur que je réfute, M. de la M... pouvoit bien compoſer, comme je l'ai dit, cinq Actes de Tragé-

die, avant que de mettre un ſeul Vers ſur le papier ; M. de Voltaire avoit dans la tête toute ſa magnifique Henriade au ſortir de la Baſtille. Mais qu'eſt-ce que cela prouve ? Deux exceptions aux régles générales. Je dis même que M. de V... eût fait plus facilement ce bel Ouvrage, s'il eût eû une plume & de l'ancre, quoique l'agrément des productions de l'imagination, tout, juſqu'à la mine, donne aux Poëtes plus de mémoire qu'aux autres Hommes. Montagne, qui en avoit ſi peu, à ce qu'il dit, auroit dû, par reméde, apprendre à faire des Vers. Je ſuis perſuadé que la méthode de M. l'Abbé T.... n'a pas été ſuivie, même par bien des *Génies*, je parle de ceux qui ont paru dans les ſiécles d'ignorance : car comme tout eſt rélatif, & que les borgnes (comme on dit proverbialement) ſont

Rois parmi les aveugles, chaque ſiécle a dû avoir ſon génie & ſon bel eſprit, qui aujourd'hui ne ſeroient peut-être, l'un qu'un Homme à gros bon ſens, & l'autre qu'un eſprit médiocre. D'où l'on voit, pour le dire en paſſant, toute l'utilité des beaux Arts : mais on conçoit en même tems que le jugement ou la raiſon des *génies* dont je parle auroient été fort embaraſſés, ſans un canevas préparé par l'imagination.

CHAPITRE XIV.

Que la foi ſeule peut fixer notre croyance ſur la nature de l'Ame raiſonnable.

IL eſt démontré que l'Ame raiſonnable à des fonctions beaucoup plus étenduës que l'Ame ſenſitive, bornée aux connoiſſances

qu'elle peut acquérir dans les bêtes, où elle eſt uniquement réduite aux ſenſations & aux perceptions ſenſibles, & aux déterminations machinales, c'eſt-à-dire, ſans délibération, qui en réſultent. L'Ame raiſonnable peut en effet s'élever juſqu'aux perceptions, ou aux idées intellectuelles, quoiqu'elle joüiſſe peu de cette noble prérogative dans la plupart des hommes. Peu, (c'eſt un aveu que la vérité ne m'arrache pas ſans douleur) peu ſortent de la ſphére du monde ſenſible, parce qu'ils y trouvent tous les biens, tous les plaiſirs du corps, & qu'ils ne ſentent pas l'avantage des plaiſirs Philoſophiques, du bonheur même qu'on goûte, tant qu'on s'attache à la recherche de la vérité; car l'étude fait plus que la *piété*; non-ſeulement elle *préſerve de l'ennui*, mais elle procure ſouvent cette eſpéce de volupté, ou plutôt de

ſatisfaction intérieure, que j'ai appellée *ſenſations d'eſprit*, leſquelles ſans doute ſont fort du goût de l'amour propre.

Après cela eſt-il donc ſurprenant que le monde abſtrait, intellectuel, où il n'eſt pas permis d'avoir un ſentiment, qu'il ne ſoit examiné par les plus rigoureux Cenſeurs; eſt-il ſurprenant, dis-je, que ce monde ſoit preſqu'auſſi déſert, auſſi abandonné que celui de l'illuſtre Fondateur de la ſecte Cartéſienne, puiſqu'il n'eſt habité que par un petit nombre de Sages, c'eſt-à-dire, d'Hommes qui penſent? (Car c'eſt là la vraie ſageſſe, le reſte eſt préjugés:) Eh! Qu'eſt-ce que penſer, ſi ce n'eſt paſſer ſa vie à cultiver une terre ingrate, qui ne produit qu'à force de ſoins & de culture? En effet ſur cent perſonnes, y en a-t-il deux pour qui l'étude & la réflexion ayent des charmes? Sous quel aſpect le

monde intellectuel, dont je parle, se montre-t-il aux autres hommes, qui connoissent tous les avantages de leurs sens, excepté le principal, qui est l'esprit ? On n'aura pas de peine à croire qu'il ne leur paroît dans le lointain qu'un pays idéal, dont les fruits sont purement imaginaires.

C'est en conséquence de cette supériorité de l'Ame humaine sur celle des Animaux, que les Anciens l'ont appellée Ame raisonnable. Mais ils ont été fort attentifs à rechercher si ces facultés ne viennent pas de celles du corps, qui sont encore plus excellentes dans l'Homme. Ils ont d'abord remarqué que tous les Hommes n'avoient pas, à beaucoup près, le même dégré, la même etenduë d'intelligence ; & en cherchant la raison de cette difference, ils ont crû qu'elle ne pouvoit dépendre que de l'organisation corporelle

plus parfaite dans les uns que dans les autres, & non de la nature même de l'Ame. Des obſervations fort ſimples les ont confirmés dans leur opinion. Ils ont vû que les cauſes, qui peuvent produire du dérangement dans les organes, troublent, altérent l'eſprit, & peuvent rendre imbécile l'homme du monde qui a le plus d'intelligence & de ſagacité.

De-là ils ont conclu aſſez clairement que la perfection de l'eſprit conſiſte dans l'excellence des facultés organiques du corps humain : & ſi leurs preuves n'ont pas été juſqu'ici ſolidement réfutées, c'eſt qu'elles portent ſur des faits ; & à quoi ſervent en effet tous les raiſonnemens contre des expériences inconteſtables & des obſervations journalieres ?

Il faut cependant ſavoir que quelques-uns ont regardé notre Ame non-ſeulement comme une

substance spirituelle [a], parce que chez eux cette expression

[a] La spiritualité & la matérialité différoient peu chez les Anciens. Ils entendoient par l'une, une assemblage de parties matérielles, légeres, & déliées, jusqu'à sembler en effet quelque chose d'incorporel ou d'immatériel ; & par l'autre, ils concevoient des parties pésantes, grossiéres, visibles, palpables. Ces parties matérielles, appercevables, forment tous les corps par leurs diverses modifications, tandis que les autres parties imperceptibles, quoique de même nature, constituent toutes les Ames. Entr'une *substance spirituelle* & une *substance matérielle*, il n'y a donc d'autre difference que celle qu'on met entre les modifications, ou les façons-d'être d'une même substance : & selon la même idée, ce qui est matériel peut devenir insensiblement spirituel, & le devient en effet. Le blanc d'œuf peut ici servir d'exemple, lui qui à force de s'attenuer & de s'affiner au travers des filiaires vasculeuses infiniment étroites du Poulet, forme ou donne tous les esprits de cet Animal ; & que l'analogie prouve bien que la lymphe fait la même chose dans l'Homme ! Oseroit-on comparer l'Ame aux esprits animaux, & dire qu'elle ne differe des corps, que comme ceux-ci different des humeurs grossieres, par le fin tissu, & l'extrême agilité de ses atômes ?

ne ſignifioit qu'une matiere déliée, active, & d'une ſubtilité imperceptible ; mais même comme immatérielle, parce qu'ils diſtinguoient dans la ſubſtance des corps, comme on l'a tant de fois répété, la partie muë, c'eſt-à-dire, celle qu'ils regardoient ſimplement comme mobile, & à laquelle ils ne donnoient que le nom de matiere, d'avec les formes actives & ſenſitives de ces ſubſtances. Ainſi l'Ame n'étoit autrefois décorée des épithetes de *ſpirituelle* & *d'immatérielle*, que parce qu'on la regardoit comme la forme ou la faculté active & ſenſitive parfaitement développée, & même élevée au plus haut point de pénétration dans l'Homme. On connoît, par ce que je viens de dire, la véritable origine de la Métaphyſique ; & la voilà juſtement dégradée de ſa chimérique nobleſſe.

Pluſieurs ont voulu ſe ſignaler

en ſoutenant que l'Ame raiſonnable & l'Ame ſenſitive formoient deux Ames d'une nature réellement diſtincte, & qu'il falloit bien ſe donner de garde de confondre enſemble. Mais comme il eſt prouvé que l'Ame ne peut juger que ſur les ſenſations qu'elle a, l'idée de ces Philoſophes a parû impliquer une contradiction manifeſte, qui a révolté tous les eſprits droits & éxemts de préjugés. Auſſi avons-nous ſouvent fait obſerver que toutes les opérations de l'Ame ſont totalement arrêtées, lorſque ſon ſentiment eſt ſuſpendu, comme dans toutes les maladies du cerveau, qui bouchent & détruiſent toutes les communications d'idées, entre ce viſcère & les organes ſenſitifs; de ſorte que, plus on examine toutes les facultés intellectuelles en elles-mêmes, plus on demeurè fermement convaincu qu'elles ſont toutes renfermées dans la fa-

culté de ſentir, dont elles dépendent ſi eſſentiellement, que l'Ame ne feroit jamais aucune de ſes fonctions ſans elle.

Enfin quelques Philoſophes ont penſé que l'Ame n'eſt ni matiere ni corps, parce que, conſidérant la matiere par abſtraction, ils l'enviſageoient doüée ſeulement de propriétés paſſives & mécaniques; & ils ne regardoient auſſi les corps, que comme revêtus de toutes les formes ſenſibles, dont ces mêmes propriétés peuvent rendre la matiere ſuſceptible. Or, comme ce ſont les Philoſophes qui ont fixé la ſignification des termes, & que la foi pour ſe faire entendre aux Hommes, a dû ſe ſervir néceſſairement du langage même des Hommes, de-là vient que c'eſt peut-être en ce ſens, dont on a abuſé, que la foi a diſtingué l'Ame & de la matiere & du corps qu'elle habite: & ſur ce que les anciens

Métaphysiciens avoient prouvé que l'Ame est une substance active & sensible, & que toute substance est par soi même impérissable, de-là ne semble-t'il pas naturel que la foi ait prononcé en conséquence que l'Ame étoit immortelle? [a]

[a] Si nous n'avons pas de preuves Philosophiques de l'immortalité de l'Ame, ce n'est certainement pas que nous soyons bien aises qu'elles nous manquent. Nous sommes tous naturellement portés à croire ce que nous souhaitons. L'amour propre, trop humilié de se voir prêt d'être anéanti, se flatte, s'enchante de la riante perspective d'un bonheur éternel. J'avouë moi-même que toute ma Philosophie ne m'empêche pas de regarder la mort comme la plus triste nécessité de la Nature, dont je voudrois pour jamais perdre l'affligeante idée. Je puis dire avec l'aimable Abé de Chaulieu,

„ Plus j'approche du terme & moins je le
„ redoute ;
„ Par des principes sûrs mon esprit affermi,
Content, persuadé, ne connoît plus le
„ doute ;
„ Des suites de ma fin je n'ai jamais frémi,

Voilà comme on peut accorder ſelon moi, la révélation & la Phi-

. . . .

„ Et plein d'une douce eſpérance,
„ Je mourrai dans la confiance,
„ Au ſortir de ce triſte lieu,
„ De trouver un azyle, une retraite sûre,
„ Ou dans le ſein de la Nature,
„ Ou bien dans les bras de mon Dieu.

Cependant je ceſſe d'être en quelque ſorte, toutes les fois que je penſe que je ne ſerai plus.

Paſſons en revûë les opinions, ou les déſirs des Philoſophes ſur ce ſujet. Parmi ceux qui ont ſouhaité que l'Ame fût immortelle, on compte, 1°. Sénéque, [*Epiſt.* 107. &c. *Quæſt. Nat. L.* 7. &c.] 2°. Socrate; 3°. Platon, qui donne à la vérité (*in Phæd.*) une démonſtration ridicule de ce dogme, mais qui convient ailleurs qu'*il ne le croit vrai, que parce qu'il l'a oüi dire* : 4°. Cicéron, (*De Naturâ Deorum*, L. 2.) quoiqu'il vacille, L. 3. dans ſa propre Doctrine, pour revenir à dire ailleurs qu'*il affectionne beaucoup le dogme de l'immortalité, quoique peu vraiſemblable* : 5°. Paſcal, parmi les Modernes; mais ſa maniere de raiſonner (1. *Penſ. ſur la Relig.*) eſt peu digne

losophie , quoique celle-ci finisse où l'autre commence. C'est aux

d'un Philosophe. Ce grand homme s'imaginoit avoir de la foi, & il n'avoit qu'envie de croire, mais sur de légitimes motifs qu'il cherchoit. Croire parce qu'on ne risque rien, c'est croire parce qu'on ne sait rien. Le parti le plus sage est du moins de douter, pourvû que nos doutes servent à régler nos actions, & à nous conduire d'une maniere irréprochable, selon la raison & les Loix. Le Sage anime la vertu pour la vertu même.

Enfin les Stoïciens, les Celtes, les Anciens Bretons, &c. désiroient tous que l'Ame ne s'éteignît point avec le corps. Tout le monde, dit indécemment Pomponatius, (*de Immort. anim.*) souhaite l'immortalité, comme un mulet désire la génération qu'il n'obtient pas.

Ceux qui ont pensé, sans balancer, que l'Ame étoit mortelle, sont en bien plus grand nombre. Byon se livre à toutes sortes de plaisanteries, en parlant de l'autre monde ; César s'en mocque au milieu même du Sénat, au lieu de chercher à dompter l'hydre du Peuple, & à l'accoûtumer au frein nécessaire des préjugés. Lucréce, (*de Nat. rer.* L. 3.) Plutarque, &c. ne connoissent d'autre Enfer, que les remorts. Je sai, dit l'Auteur d'Electre,

ſeules lumieres de la foi à fixer nos idées ſur l'inexplicable origine du

„ Je ſai que les remords d'un cœur né
„ vertueux ,
„ Souvent pour les (*il parle des crimes*) pu-
„ nir vont plus loin que les Dieux.

Virgile (*Georg.* Liv. 2.) ſe mocque du bruit imaginaire de l'Achéron , & il dit (*Eneid.* L. 3.) que les Dieux ne ſe mêlent point des affaires des Hommes :

Scilicet is Superis labor eſt, ea cura quietos
Sollicitat.

Lucréce dit la même choſe ,

Uſquè omnis per ſe Divûm natura neceſſe eſt
Immortali ævo ſummâ cum pace fruatur,
Semota à noſtris rebus, ſejunctaque longè ;
Nam privata dolore omni, privata periclis
Ipſa ſuis pollens opibus, nihil indiga noſtri,
Nec benè pro meritis gaudet, nec tangitur irâ.

En un mot tous les Poëtes de l'Antiquité , Homère , Héſiode , Pindare , Callima-

mal ; c'est à elle à nous développer le juste & l'injuste, à nous faire

que, Ovide, Juvénal, Horace, Tibulle, Catulle, Manilius, Lucain, Pétrone, Perse, &c. ont foulé aux pieds les craintes de l'autre vie. Moyse même n'en parle pas, & les Juifs ne l'ont pas connuë.

Hipocrate, Pline, Galien, en un mot tous les Médecins Grecs, Latins, & Arabes, n'ont point admis la distinction des deux substances, & la plupart n'ont connu que la nature.

Diogène, Leucippe, Démocrite, Epicure, Lactance, les Stoïciens, quoique d'avis differens entr'eux sur le concours d'atômes, se sont tous réünis sur le point dont il s'agit : & en général tous les Anciens eussent volontiers adopté ces deux Vers d'un Poëte François :

„ Une heure après ma mort, mon ame
„ évanoüie
„ Sera ce qu'elle étoit une heure avant
„ ma vie.

Dicéarque, Asclépiade, ont regardé l'Ame comme l'harmonie de toutes les parties du corps. Platon à la vérité soutient que l'Ame est incorporelle, mais c'est comme faisant partie d'une chimére qu'il admet, sous

connoître la nature de la liberté, & tous les secours surnaturels qui

le nom d'*Ame du monde*; & selon le même Philosophe, toutes les Ames des Animaux & des Hommes sont de même nature, & la difficulté de leurs fonctions ne vient que de la difference des corps qu'elles habitent.

Aristote dit aussi que „ ceux qui préten„ dent qu'il n'y a point d'Ame sans corps, „ & que l'Ame n'est point un corps, ont „ raison; car, ajoute-t'il, l'Ame n'est point „ un corps mais c'est quelque chose du „ corps. „ *Animam qui existimant neque sine corpore, neque corpus aliquod, benè opinantur: corpus enim non est, corporis autem est aliquid. De Anim.* Text. 26. c. 2. Il entend bonnement la forme, ou un accident, dont il fait un Etre séparé de la matiere. D'où l'on voit qu'il n'y a qu'à bien éplucher ceux d'entre les Anciens qui paroissent avoir crû l'Ame immatérielle, pour se convaincre qu'ils ne different pas des autres. Nous avons vû d'ailleurs qu'ils pensoient que la spiritualité étoit aussi-bien un véritable attribut de la substance, que la matérialité même; ainsi ils se ressemblent tous.

Je ferai ici une réflexion. Platon définit l'Ame une *essence se mouvant d'elle-même*, & Pythagore un *nombre se mouvant de lui-même*. D'où ils concluoient qu'elle étoit immortelle. Descartes en tire une conséquence toute opposée; tandis qu'Aristote,

en dirigent l'exercice. Enfin puisque les Théologiens ont une Ame

qui vouloit combattre l'immortalité de l'Ame, n'a cependant jamais songé à nier la conclusion de ces anciens Philosophes, & s'en est tenu seulement à nier fortement le principe, pour plusieurs raisons que nous supprimons, & qui sont rapportées dans Macrobe. Ce qui fait voir avec quelle confiance on a tiré, en differens tems, des mêmes principes, des conclusions contradictoires.

Le systême de la spiritualité de la matiere étoit encore fort en vogue dans les quatre premiers siécles de l'Eglise. On crut jusqu'au Concile de Latran que l'Ame de l'enfant étoit la production moyenne de celle du peré & de la mere. Ecoutons Tertulien : *Animam corporalem profitemur, habentem proprium genus substantiæ & soliditatis, per quam quod & sentire & pati possit.... quid dicis cœlestem, quam undè cœlestem intelligas, non habes? Quid terrenam negas, quam undè terrenam agnoscas, habes?... caro atque Anima simùl fiunt sine calculo temporis, atque simùl in utero etiam figurantur.... minimè divina res, quoniam quidem mortalis.*

Origène, S. Irénée, S. Justin Martyr, Théophile d'Antioche, Arnobe, &c. ont pensé avec Tertulien que l'Ame a une étenduë formelle.

S. Augustin pense-t'il autrement, lorsqu'il

ſi ſupérieure à celle des Philoſophes, qu'ils nous diſent &

dit : *Dùm corpus animat, vitâque imbuit*, Anima *dicitur : dùm vult*, Animus : *dùm ſcientia ornata eſt, ac judicandi peritiam exercet*, Mens : *dùm recolit ac reminiſcitur*, Memoria : *dùm ratiocinatur, ac ſingula diſcernit*, Ratio : *dùm contemplationi inſiſtit*, Spiritus : *dùm ſentiendi vim obtinet*, *ſenſus eſt* Anima.

Il dit dans le même Ouvrage (*de Anim.*) 1°. Que l'Ame habite dans le ſang, parce qu'elle ne peut vivre dans le ſec : pourquoi? (Admirez la ſagacité de ce grand Homme;) parceque c'eſt un Eſprit. 2°. Il avouë qu'il ignore ſi les Ames ſont créées tous les jours, ou ſi elles deſcendent, par propagation, des peres aux enfans. 3°. Il conclut qu'on ne peut rien réſoudre ſur la nature de l'Ame. Pour traiter ce ſujet, il ne faut être ni Théologien, ni Orateur : il faut être plus, Philoſophe.

Mais pour revenir encore à Tertulien, quoique les Ames s'éteignent avec les corps, toutes éteintes qu'elles ſont, ſuivant cet Auteur, elles ſe rallument, comme une bougie, au Jugement dernier, & rentrent dans les corps reſſuſcités, ſans leſquels elles ne pourroient ſouffrir, & avant leſquels elles n'ont point ſouffert. *Ad perficiendum & ad patiendum, ſocietatem carnis* (Anima) *expoſtulat, ut tàm plenè per eam pati poſſit, quàm ſine eâ plenè agere non po-*

nous

nous fassent imaginer, s'ils peuvent, ce qu'ils conçoivent si bien

tuit. (De resurr. L. 1. 98.) C'est ainsi que Tertulien imaginoit que l'Âme pouvoit être tout ensemble mortelle & immortelle, & qu'elle ne pouvoit être immortelle. qu'autant qu'elle est matérielle." Peut-on ajuster plus singulierement la mortalité, l'immortalité & la matérialité de l'Ame avec la résurrection des corps? Conor va plus loin (*Evangelium Medici*; il pousse l'extravagance jusqu'à entreprendre d'expliquer physiquement ce mystere.

Les Scholastiques Chrêtiens n'ont pas pensé autrement que les Anciens sur la nature de l'Ame. Ils disent tous avec S. Thomas, *Anima est principium quo vivimus, movemur, & intelligimus.* " Vouloir &
„ comprendre, dit Goudin, sont aussi-bien
„ des mouvemens matériels, que vivre &
„ végéter. " Il ajoûte un fait singulier, qui
„ est que dans un Concile tenu à Vienne
„ sous Clément V. l'autorité de l'Eglise
„ ordonna de croire que l'Ame n'est que la
„ *forme substantielle* du corps, qu'il n'y a
„ point d'idées innées (comme l'a pensé le
„ même S. Thomas) & déclara hérétiques
„ tous ceux qui n'admettoient pas la maté-
„ rialité de l'Ame.

Raoul Fornier, Professeur en Droit, enseigne la même chose dans ses Discours Académiques sur l'origine de l'Ame, impri-

l'essence de l'Ame, & son état après la mort. Car non-seulement

més à Paris en 1619., avec une approbation & des éloges de plusieurs Docteurs en Théologie.

Qu'on lise tous les Scholastiques, on verra qu'ils ont reconnu une force motrice dans la matiere, & que l'Ame n'est que la forme substantielle du corps. Il est vrai qu'ils ont dit qu'elle étoit une forme subsistante (Goudin. T. II. p. 93. 94.) ou qui subsiste par elle-même, & vit indépendamment de la vie du corps. De-là ces *entités* distinctes, ces *accidens absolus*, ou plûtôt absolument inintelligibles. Mais c'est une distinction frivole : car puisque les scholastiques conviennent avec les Anciens, 1°. que les formes tant simples, que composées, ne sont que de simples attributs, ou de pures dépendances des corps : 2°. Que l'Ame n'est que la *forme* ou l'*accident* du corps ; ils ajoûtent en vain, pour se sauver, les épithétes de *subsistance* ou d'*absolu* : il falloit auparavant pressentir les conséquences de la Doctrine qu'ils embrassoient, & la rejetter plûtôt, s'il eût été possible, que d'y faire de ridicules restrictions. Car qui croira de bonne foi que ce qui est matériel dans tous les corps, cesse de l'être dans l'homme ? La contradiction est trop révoltante. Mais les Scholastiques l'ont eux-mêmes sentie, plus que les Théologiens, à l'abri desquels

la faine & raisonnable Philosophie avoue franchement qu'elle ne conçoît pas cet être incomparable qu'on décore du beau nom d'Ame, & d'attributs divins, mais que c'est le corps qui lui paroît penser; [a] mais elle a toujours

ils n'ont que voulu se mettre par ces détours & ces vains subterfuges.

C'en est assez & plus qu'il ne faut sur l'immortalité de l'Ame. Aujourd'hui c'est un dogme essentiel à la Religion, autrefois c'etoit une question purement Philosophique, Quelque parti qu'on prît, on ne s'avançoit pas moins dans le Sacerdoce. On pouvoit la croire mortelle, quoique spirituelle, ou immortelle, quoique matérielle. Aujourd'hui il est défendu de penser qu'elle n'est pas spirituelle, quoique cet spiritualité ne se trouve nulle part révélée; & ce n'est pas assez que la foi nous décide sur son immortalité. Ceux qui vivent comme les autres, sont punis de penser autrement que les autres; qu'elle injustice! qu'elle tyrannie!

[a] *Je suis corps & je pense.* (Volt. Lett. Phil. *sur l'Ame*) Voyez comme il se mocque agréablement du raisonnement qu'on fait dans les Ecoles pour prouver que la matiere (qu'on ne connoît pas) ne peut penser.

blâmé les Philosophes qui ont osé affirmer quelque chose de positif sur l'essence de l'Ame, semblable en cela à ces sages Académies (*a*) qui, n'admettant que des faits en Physique, n'adoptent ni les sistêmes, ni les raisonnemens des membres qui les composent.

J'avouë encore une fois que j'ai beau concevoir dans la matiere les parties les plus déliées, les plus subtiles, & en un mot la plus parfaite organisation, je n'en conçois pas mieux que la matiere puisse penser. Mais, 1°. la matiere se meut d'elle-même; je demande à ces Philosophes, qui semblent avoir assisté à la création, qu'ils m'expliquent ce mouvement, s'ils le conçoivent? 2°. Voilà un corps organisé! Que de sentimens s'im-

[*a*] Telles que l'*Académie* des Sciences. Voyez la belle Préface que M. de Fontenelle a mise à la tête des Mémoires de cette Académie.

priment dans ce corps, & qu'il est difficile d'apercevoir la cause qui les produit! 3°. Est-il plus aisé de se faire une idée d'une substance qui, n'étant pas matiere, ne seroit à la portée ni de la nature, ni de l'art, qu'on ne pourroit rendre sensible par aucuns moyens, d'une substance qui ne se connoît pas elle-même, qui apprend & oublie à penser dans les differens âges de la vie?

Si l'on me permet de parcourir ces âges un moment, nous voyons que les enfans sont des especes d'oiseaux, qui n'apprennent que peu de mots & d'idées à la fois, parce qu'ils ont le cerveau mol: Le jugement marche à pas lent derriere la mémoire; il faut bien que les idées soient faites & gravées dans le cerveau, avant que de pouvoir les aranger & les combiner. On raisonne, on a de l'esprit, il s'accroît par le commerce

de ceux qui en ont, il s'embellit par la communication des idées ou des connoiſſances d'autrui. L'adoleſcence eſt-elle paſſée ? Les langues & les Sciences s'aprennent difficilement, parce que les fibres peu flexibles n'ont plus la même capacité de recevoir promptement & de conſerver les idées acquiſes. Le vieillard, *laudator temporis acti*, eſt eſclave des préjugés qui ſe ſont endurcis avec lui. Les vaiſſeaux raprochent leurs parois vuides, ou font corps avec la liqueur deſſéchée ; tout juſqu'au cœur & au cerveau s'oſſifie avec le tems ; les eſprits ſe filtrent à peine dans le cerveau & dans le cervelet, les ventricules du cœur n'ont plus qu'un foible coup de piſton ; défaut de ſang & de mouvement, défaut de parens & d'amis qu'on ne connoît plus, défaut de ſoi-même qu'on ignore. Tel eſt l'âge décrépit, la nouvelle enfan-

ce, la ſeconde végétation de l'Homme, qui finit comme il a commencé. Faut-il pour cela être Miſantrope & mépriſer la vie? Non, la douleur ſeul peut donner ce droit-là; mais ſi on a du plaiſir à ſentir, il n'eſt point de plus grand bien que la vie; ſi on a ſû en joüir, quoi qu'on en diſe, quoi que chantent nos Poëtes, (*a*) c'étoit *la peine de naître*, de vivre & de mourir.

Vous avez vû que la faculté ſenſitive exécute ſeule toutes les facultés intellectuelles; qu'elle fait tout chez l'Homme, comme chez les Animaux; que par elle enfin tout s'explique. Pourquoi donc demander à un être imaginaire plus diſtingué les raiſons de votre ſupériorité ſur tout ce qui reſpire? Quel beſoin vous faites-vous d'une ſubſtance d'une plus haute origine? Eſt-ce qu'il eſt trop humiliant pour votre amour propre d'avoir tant

(*a*) Rouſſeau, *Miroir de la vie*.

d'eſprit, tant de lumieres, ſans en connoître la ſource? Non; comme les femmes ſont vaines de leur beauté, les beaux eſprits auront toujours un orgüeil qui les rendra odieux dans la ſociété, & les Philoſophes même ne feront peut-être jamais aſſez Philoſophes pour éviter cet écüeil univerſel. Au reſte qu'on faſſe attention que je ne traite ici que de l'Hiſtoire naturelle des corps animés, & que pour ce qui ne concerne en rien cette Phyſique, il ſuffit, ce me ſemble, qu'un Philoſophe Chrétien ſe ſoûmette aux lumieres de la révélation, & renonce volontiers à toutes ſes ſpéculations, pour chérir une reſſource commune à tous les Fidéles. Oüi ſans doute cela doit ſuffire, & par conſéquent rien ne peut nous empêcher de pouſſer plus loin nos recherches Phyſiques, & de confirmer cette théorie des ſenſations par des faits inconteſtables.

CHAPITRE XV.

Histoires qui confirment que toutes les idées viennent des sens.

HISTOIRE PREMIERE.

D'un Sourd de Chartres.

» UN jeune homme fils d'un Ar-
» tisan, sourd & muet de naif-
» sance, commença tout d'un coup
» à parler au grand étonnement de
» toute la Ville. On sût de lui que
» quelques trois ou quatre mois
» auparavant, il avoit entendu le
» son des cloches, & avoit été ex-
» trêmement surpris de cette sen-
» sation nouvelle & inconnuë. En-
» suite il lui étoit sorti comme une
» espéce d'eau de l'oreille gauche;

„ & il avoit entendu parfaitement
„ des deux oreilles. Il fut ces trois
„ ou quatre mois à écouter sans
„ rien dire, s'acoûtumant à ré-
„ péter tout bas les paroles qu'il
„ entendoit, & s'affermissant dans
„ la prononciation & dans les idées
„ atachées aux mots. Enfin il se
„ crut en état de rompre le silen-
„ ce, & il déclara qu'il parloit,
„ quoique ce ne fût encore qu'im-
„ parfaitement. Aussi-tôt des
„ Théologiens habiles l'interroge-
„ rent sur son état passé, & leurs
„ principales questions roulerent
„ sur Dieu, sur l'Ame, sur la bon-
„ té, ou la malice morale des ac-
„ tions. Il ne parut pas avoir pous-
„ sé ses pensées jusques-là. Quoi-
„ qu'il fût né de parens Catholi-
„ liques, qu'il assistât à la Messe,
„ qu'il fût instruit à faire le signe
„ de la Croix, & à se mettre à
„ genoux dans la contenance d'un
„ homme qui prie, il n'avoit ja-

„ mais joint à cela aucune inten-
„ tion, ni compris celle que les
„ autres y joignoient : il ne ſavoit
„ pas bien diſtinctement ce que
„ c'étoit que la mort, & il n'y
„ penſoit jamais. Il menoit une
„ vie purement animale, toute oc-
„ cupée des objets ſenſibles & pré-
„ ſens, & du peu d'idées qu'il re-
„ cevoit par les yeux. Il ne tiroit
„ pas même de la comparaiſon
„ de ces idées tout ce qu'il ſem-
„ ble qu'il auroit pû en tirer. Ce
„ n'eſt pas qu'il n'eût naturelle-
„ ment de l'eſprit, [*a*] mais
„ l'eſprit d'un homme privé du
„ commerce des autres, eſt ſi peu
„ cultivé, ſi peu exercé, qu'il ne
„ penſoit qu'autant qu'il y étoit in-
„ diſpenſablement forcé par les ob-
„ jets extérieurs. Le plus grand [*b*]

[*a*] Ou plûtôt la faculté d'en avoir, car autrement la penſée ſeroit fauſſe & contradictoire avec ce qui ſuit.

[*b*] Tout le fond. M. de Fontenelle

„ fond des idées des hommes eſt „ dans leur commerce récipro„ que. „

Cette Hiſtoire connuë de toute la Ville de Chartres, ſe trouve dans celle de l'Académie des Sciences [a]. Elle eſt très-bien racontée ; mais ſi on jugeoit M. de Fontenelle ſur ce léger fondement, on ne le croiroit pas un grand Métaphyſicien. Auſſi ne paſſe-t'il pas pour l'être ; & je penſe que, quelque *ſage* que ſoit l'imagination de ce célébre Ecrivain, elle l'eût difficilement porté à la Métaphyſique ; ou il eût tout tenté pour en arracher les chardons, & n'y ſouffrir que des fleurs, & par-là il eût tout gâté.

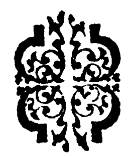
l'affirme ſans y penſer, lorſqu'il dit que ce Sourd *n'avoit que les idées qu'il recevoit par les yeux* ; car il s'enſuit qu'aveugle il eût été ſans idées.

[a] 1703. p. 19. de l'*Hiſt.*

Histoire IV

D'un Homme sans idées morales.

DEpuis plus de quinze ans il y a à l'Hôtel de Conti un Tourneur de broche, qui, n'ayant rien de sourd si ce n'est l'esprit, répond qu'il a été au Potager, lorsqu'on lui demande s'il a été à la Messe. Il n'a aucune idée acquise de la Divinité, & lorsqu'on veut savoir de lui s'il croît en Dieu, le coquin dit que non, & qu'il n'y en a point. Ce fait passe dans cet Hôtel pour le *duplicata* de celui de Chartres, auquel pour cette raison je l'ai joint.



HISTOIRE III.

De l'Aveugle de Chefelden.

POur voir, il faut que les yeux soient, pour ainsi dire, à l'unisson des objets. Mais si les parties internes de cet admirable organe n'ont pas leur position naturelle, on ne voit que fort confusément. M. de Voltaire, *Elémens de la Philosophie de Newton*, Chap. 6. raporte que l'aveugle né âgé de 14 ans, auquel Cheselden abatit la cataracte, ne vit, immédiatement après cette opération, qu'une lumiere colorée, sans qu'il pût *distinguer un globe d'un cube*, & qu'il eût aucune idée d'étenduë, de distance, de figure, &c. Je crois, 1o, que faute d'une juste position dans les parties de l'œil, la

viſion devoit ſe faire mal ; (pour qu'elle ſe rétabliſſe, il faut que le criſtalin détrôné ait eu le tems de ſe fondre, car il n'eſt pás néceſſaire à la vûë.) 2o. S'il vit de la lumiere & des couleurs, il vit par conſéquent de l'étenduë. 3o. Les aveugles ont le tact fin, un ſens profite toûjours du défaut d'un au-ſens : les houpes nerveuſes, non perpendiculaires, comme par tout le corps, mais paralléles & longitudinalement étenduës juſqu'à la pointe des doigts, comme pour mieux examiner un objet ; ces houpes, dis-je, qui ſont l'organe du tact, ont un ſentiment exquis dans les aveugles, qui par conſéquent acquiérent facilement par le toucher les idées des figures, des diſtances : &c. Or un globe attentivement conſidéré par le toucher, clairement imaginé & conçû, n'a qu'à ſe montrer aux yeux ouverts ; il ſera conforme à l'image, ou à

l'idée gravée dans le cerveau ; & conséquemment il ne sera pas possible à l'Ame de ne pas distinguer cette figure de toute autre, si l'organe dioptrique a l'arangement interne nécessaire à la vision. C'est ainsi qu'il est aussi impossible aux doigts d'un très-habile Anatomiste de ne pas reconnoître, les yeux fermés, tous les os du corps humain, de les emboiter ensemble, & d'en faire un squelette, qu'à un parfait Musicien de ne pas resserrer sa glotte, au point précis, pour prendre le vrai ton qu'on lui demande. Les idées reçûës par les yeux se retrouvent en touchant, & celles du tact, en voyant.

D'ailleurs on étoit prévenu pour ce qui avoit été décidé avant cette opération, par Locke p. 97. 98. sur les problême du savant Molinenx ; c'est pourquoi j'ose mettre en fait de deux choses, l'une : Ou on n'a pas donné le tems à l'organe

dioptique

dioptique ébranlé, de se remettre dans son assiette naturelle; ou à force de tourmenter le nouveau voyant, on lui a fait dire ce qu'on étoit bien aise qu'il dît. Car on a, pour appuyer l'erreur, plus d'adresse, que pour découvrir la vérité. Ces *habiles Théologiens* qui interrogerent le sourd de Chartres, s'attendoient à trouver dans la nature de l'Homme des jugemens antérieurs à la premiere sensation. Mais Dieu, qui ne fait rien d'inutile, ne nous a donné aucune idée primitive, même, comme on l'a dit tant de fois, de ses propres attributs; & pour revenir à l'aveugle de Chefelden, ces jugemens lui eussent été inutiles pour distinguer à la vûë le globe d'un cube: il n'y avoit qu'à lui donner le tems d'ouvrir les yeux & de regarder le tableau composé de l'Univers. Lorsque j'ouvre ma fenêtre, puis-je au premier instant distinguer les ob-

jets? De même le *pouce* peut paroître *grand comme une maison*, lorsque c'est la premiere fois qu'on apperçoit la lumiere. Ce qu'il y auroit là d'étonnant, c'est qu'un homme, qui voit les choses si fort en grand, n'eût aucune perception de grandeur, comme on le dit contradictoirement.

HISTOIRE IV.

Ou Méthode d'Amman pour apprendre aux sourds à parler.

VOici la Méthode selon laquelle Amman apprend à parler en peu de tems aux sourds & muets de naissance. [*a*] 1°. Le Disciple

[*a*] Celui qui devient sourd dans l'enfance avant que de savoir parler, lire & écrire, devient muet peu-à-peu ; j'ai vérifié cette observation sur deux sœurs sourdes & muettes que j'ai vûës au Fort Louis.

touche le gosier du Maître qui parle, pour acquérir par le tact l'idée, ou la perception du tremblement des organes de la parole. 2o. Il examine lui-même de la même maniere son propre gosier, & tâche d'imiter les mêmes mouvemens que le toucher lui a déja fait apercevoir. 3o. Ses yeux lui servent d'oreilles, (selon l'idée d'Amman,) c'est-à dire, il regarde attentivement les divers mouvemens de la langue, de la machoire, & des lévres, lorsque le Maître [a] prononce une lettre. 4o. Il fait les mêmes mouvemens devant un miroir, & les répéte jusqu'à une parfaite exécution. 5o. Le Maître serre doucement les narines de son écolier pour l'accoûtumer à ne faire passer l'air que par la bouche. 6o. Il écrit la lettre qu'il fait prononcer, pour qu'on l'étudie, & qu'on la prononce sans cesse en particulier.

[a] On commence par les voyelles.

Les ſourds ne parlent pas, comme on le croit, dès qu'ils entendent ; autrement nous parlerions tous facilement une langue étrangere, qui ne s'aprend que par l'habitude des organes à la prononcer : ils ont cependant plus de facilité à parler ; c'eſt pourquoi l'ouïe qu'Amman donne aux ſourds, eſt le grand miſtere & la baze de ſon art. Sans doute à force d'agiter le fond de leur gorge, comme ils voient faire, ils ſentent à la faveur du canal d'Euſtachi un tremblement, une titillation, qui leur fait diſtinguer l'air ſonore de celui qui ne l'eſt pas, & leur apprend qu'ils parlent, quoique d'une voix rude & groſſiere, qui ne s'adoucit que par l'exercice & la répétition des mêmes ſons. Voilà l'origine d'une ſenſation qui leur étoit inconnuë ; voilà le modéle de la fabrique de toutes nos idées. Nous n'aprenons nous-mêmes à parler,

qu'à force d'imiter les ſons d'autrui, de les comparer avec les nôtres, & de les trouver enfin reſſemblans. Les oiſeaux, comme on l'a dit ailleurs, ont la même faculté que nous, le même rapport entre les deux organes, celui de la parole, & celui de l'ouïe.

Un ſourd donne de la voix, telle qu'elle ſoit, dès la premiere leçon d'Amman. Alors tandis que la voix ſe forme dans le larinx, on lui apprend à tenir la bouche ouverte, autant, & non plus qu'il faut pour prononcer telle ou telle voyelle. Mais comme ces lettres ont toutes beaucoup d'affinité entr'elles, & n'exigent pas des mouvemens fort differens, les ſourds, & même ceux qui ne le ſont pas, ne tiennent pas la bouche préciſément ouverte au point néceſſaire; c'eſt pourquoi ils ſe trompent dans la prononciation; mais il faut aplaudir cette mépriſe, loin de la

relever ; parce qu'en tâchant de répéter la même faute, [qu'ils ne connoiſſent pas] ils en font une plus heureuſe, & donnent enfin le ſon qu'on demande.

Une phiſionomie ſpirituelle, un âge tendre, [*a*] les organes de la parole bien conditionnés, voilà ce qu'Amman exige de ſon Diſciple, & il préfere l'hyver aux autres ſaiſons, parçe que l'air condenſé par le froid, rend la parole des ſourds beaucoup plus ſenſible à eux-mêmes. Notre cerveau eſt originairement une maſſe informe, ſans nulle idée ; il a ſeulement la faculté d'en avoir, il les obtient de l'éducation, avec la puiſſance de les lier, & de les combiner enſemble. Cette éducation conſiſte dans un pur mécaniſme, dans l'action de la

[*a*] Depuis huit ans juſqu'à quinze. Plus jeunes, ils ſont trop badins, & ne ſentent pas l'utilité de ces leçons ; plus vieux, leurs organes ſont engourdis.

parole de l'un, ſur l'ouïe de l'autre; qui rend les mêmes ſons & apprend les idées arbitraires qu'on a attachées à ces ſons : ou, [pour ne pas quitter nos ſourds], dans l'impreſſion de l'air & des ſons qu'on leur fait rendre à eux-mêmes machinalement, comme je l'ai dit, ſur leur propre nerf acouſtique, qui eſt une des cordes, ſi l'on me permet de m'exprimer ainſi, à la faveur deſquelles les ſons & les idées vont ſe graver dans la ſubſtance medullaire du cerveau; & jettent ainſi les premieres ſemences de l'eſprit & de la raiſon.

Amman a tort de croire que le défaut de la luette empêche de parler. M. Aſtruc [*a*] & pluſieurs autres Auteurs [*b*] dignes de foi ont des obſervations contraires. Mais il faut d'ailleurs une parfaite organiſation, & comme une com-

[*a*] *De Morb. Vener.*
[*b*] Bartholin, Hildanus, Fallope, &c.

munication qui s'ouvre en quelque ſorte au moindre ſignal, du cerveau aux nerfs des inſtrumens qui ſervent à parler. Sans ces organes naturellement bien faits, les ſourds inſtruits par Amman pourroient bien un jour entendre les autres parler, & mettre leurs penſées par écrit, mais ils ne pourroient jamais parler eux-mêmes. Il faut auſſi des organes [*a*] bien conditionnés, lorſqu'on aprend un Animal à parler, ou qu'on l'inſtruit pour divers uſages. Un ſourd, & par conſéquent muet de naiſſance, peut apprendre à lire & à prononcer un grand nombre de mots dans deux mois. Amman en cite un qui ſavoit lire & réciter par mémoire l'Oraiſon Dominicale au bout de 15. jours. Il parle d'un autre enfant qui dans un mois apprit à bien prononcer les lettres, à lire, & à écri-

[*a*] Si on en croit M. Locke, on peut rendre un Perroquet raiſonnable.

re passablement : il savoit même assez bien l'ortographe. Le plus court moyen de l'enseigner aux sourds, & de leur faire retenir plus aisément les idées des mots, c'est de leur faire coudre, ou joindre ensemble les lettres [qu'ils entendent a leur maniere & qu'ils répétent fort exactement,] dans leur tête, dans leur bouche & sur le papier. La difficulté des combinaisons doit être proportionnée à l'aptitude du Disciple; on mêle des voyelles, des demi-voyelles, des consonnes, les unes & les autres, tantôt devant, tantôt derriere : mais dans le commencement on reculeroit, pour vouloir trop avancer. Les idées naissantes de deux ou trois lettres seroient troublées par un plus grand nombre; l'esprit se replongeroit dans son cahos.

Après les voyelles, on vient aux demi-voyelles, & aux consonnes, & aux lettres les plus faciles de ces

dernieres, enfin à leurs combinaisons les plus aisées : & lorsqu'on fait prononcer toutes les lettres, on fait lire.

La lettre *M* séparée de l'*E* muet, qui tient à elle dans la prononciation, s'apprend par la main que le sourd enfonce dans son gosier, & l'effort qu'il fait pour fermer la bouche en parlant.

La lettre *N* se prononce en regardant dans le miroir la situation de la langue, & en portant une main au nés du Maître, & l'autre au fond de sa bouche, pour sentir le tremblement du larinx, & comme l'air sonore sort des narines.

Les sourds aprennent la lettre *L* en n'appliquant leur langue qu'aux dents supérieures, incisives & canines, & à la partie du palais voisine de ces dents : cette action étant faite, on leur fait signe avec la main de faire sortir leur voix par la bouche.

Dans la lettre *R* la voix s'éléve, saute en quelque sorte & se rompt. Il faut du tems pour acquérir la souplesse & la mobilité nécessaire à cette prononciation. Cependant je commence, dit l'Auteur, par mettre la main du sourd dans ma bouche, pour qu'il touche en quelque sorte ma prononciation, & apperçoive comme ce son est modifié ; & en même tems, il se doit regarder dans un miroir, pour examiner le tremblement & la fluctuation de la langue.

C'est encore dans le miroir, qu'on apprend à rendre sa langue convexe, autant qu'il le faut pour prononcer ensemble *ch*, sur-tout si on examine avec la main comment l'air sort de la bouche.

Pour prononcer K, T, P, on fait attention aux mouvemens de la bouche & de la langue du Maître, & on examine toûjours avec les doigts le mouvement de son gosier.

L'*x* ſe prononce comme K S. Il faut donc ſçavoir combiner deux conſonnantes ſimples, avant que de paſſer aux conſonnantes doubles. Tous les ſourds prononcent aſſez facilement les conſonnes ſimples, & ſur-tout la lettre H. Elles ne ſont qu'un air muet ou peu ſonore, qui, en fermant ou en ouvrant ſes conduits, ſort ſucceſſivement, ou tout-à-coup.

Lorſque le Diſciple ſait prononcer ſéparément chaque lettre de l'Alphabet, il faut qu'il s'accoûtume à prononcer, la bouche fort ouverte, les conſonnes & les demi-voyelles, pour que les lévres & les dents ne l'empèchent pas de voir dans le miroir les mouvemens de la langue, Enſuite il doit peu-à-peu s'exercer à les prononcer à toutes ſortes d'ouvertures : & lorſqu'enfin on a acquis cette faculté, on prend deux ou trois lettres qu'on tâche de prononcer de ſuite, ou ſans in-

terruption, ſuivant l'habileté qu'on a déja.

L'Ecolier ayant fait ces progrès, lit une ligne d'un livre & répéte par cœur les mêmes mots, après que le Maître, qu'il examine attentivement, les a prononcés. D'un coup d'œil par ce moïen il imite ſeul les ſons qu'il lit, comme s'il les entendoit, parce que l'idée lui en eſt récente & bien gravée.

Amman remarque que c'eſt à peu prés par le même diamêtre de l'ouverture de la bouche qu'on prononce *o*, *u*, *e*, *i*, *o*, *e*, *u*, *e* : *m*, *n*, *ng*, *p*, *t*, *k* : *ch*, *k*, Toutes ces lettres ſortent du fond du goſier. Ainſi elles ſont fort difficiles à diſtinguer par un ſourd. Auſſi prononce-t'il mal, juſqu'à ce qu'il ait appris beaucoup de mots; mais enfin il eſt de fait qu'il répéte avec le tems & comprend fort bien les diſcours d'autrui.

Les *exploiſives*, *p*, *t*, *k*, ne ſe

prononcent pas ſans quelque élévation apparente du larinx ; elles ſe diſtinguent par-là des *naſales m*, *n*, *ng*. La prononciation des lettres *ch*, eſt ſenſible à l'œil ; c'eſt comme en liſant, qu'un ſourd conçoit ce qu'on lui dit ; il eſt bon de lui parler dans la bouche pour mieux ſe faire entendre, lorſqu'il s'eſt déja entendu lui-même, comme on l'a dit ; mais on l'inſtruit mieux par la vûë & le toucher, *Aures ſunt in oculis*, dit fort bien l'Auteur du Traité *de Loquelâ*, p. 102.

Le Diſciple ſait-il enfin lire & parler, on commence par lui apprendre les noms des choſes qui ont le plus d'uſages, & qui ſe préſentent le plus familiérement, comme dans l'éducation de tous les enfans ; les ſubſtantifs, les adjectifs, les verbes, les adverbes, les conjonctions, les déclinaiſons, les conjugaiſons, & les contractions particulieres de la langue qu'on enſeigne.

Amman finit ſon petit, mais excellent traité, par donner l'Art de corriger tous les défauts du langage; mais je ne le ſuivrai pas plus loin. Cette Méthode eſt d'autant plus au deſſus du *Bureau Typographique*, & du *Quadrille des Enfans*, qu'un ſourd-né plus animal qu'un enfant a, par ſon ſeul inſtinct, déja apris à parler. Le ſavant Maître des ſourds aprend à la fois & en peu de tems à parler, à lire, & à écrire ſuivant les régles de l'ortographe, & tout cela, comme vous voyez, machinalement ou par des ſignes ſenſibles, qui ſont la voie de communication de toutes les idées. Voilà un de ces hommes dont il eſt fâcheux que la vie ne ſoit pas proportionnée à l'utilité dont elle eſt au public.

Réflexions ſur l'E'ducation.

Rien ne reſſemble plus aux Diſ-

ciples d'Amman, que les enfans : il faut donc les traiter à peu près de la même maniere. Si on veut imprimer trop de mouvemens dans les muſcles, & trop d'idées ou de ſenſations dans le cerveau des ſourds, la confuſion ſe met dans les uns & dans les autres. De même la mémoire d'un enfant, le diſcernement qui ne fait que d'éclore, ſont fatigués de trop d'ouvrage. La foibleſſe des fibres & des eſprits exige un repos attentif. Il faut donc, 1°. ne pas devancer la raiſon, mais profiter du premier moment qu'on la voit paroître, pour fixer dans l'eſprit le ſens des mots appris machinalement : 2°. Suivre à la piſte les progrès de l'Ame, (voici comment la raiſon ſe dévelope :) en un mot obſerver exactement à quel dégré arrêter, pour ainſi dire, le thermomêtre du petit jugement des enfans, afin de proportionner à ſa ſphère, ſucceſſivement augmen-

augmentée, l'étenduë des connoiſſances dont il faut l'embellir & le fortifier, & de ne faire travailler l'eſprit, ni trop, ni trop peu. 3°. De ſi tendres cerveaux ſont comme une cire molle dont les impreſſions ne peuvent s'effacer, ſans perdre toute la ſubſtance qui les a reçûës ; de-là les idées fauſſes, les mots vuides de ſens : les préjugés demandent dans la ſuite une refonte dont peu d'eſprits ſont ſuſceptibles, & qui dans l'âge turbulent des paſſions devient preſque impoſſible. Ceux qui ſont chargés d'inſtruire un enfant, ne doivent donc jamais leur imprimer que des idées ſi évidentes, que rien ne ſoit capable d'en éclipſer la clarté : mais pour cela il faut qu'ils en ayent eux-mémes de ſemblables, ce qui eſt fort rare. On enſeigne, comme on a été enſeigné ; & de-là cette infinie propagation d'abus & d'erreurs. La prévention pour les

premieres idées eſt la ſource de toutes ces maladies de l'eſprit. On les a acquiſes machinalement, & ſans y prendre garde, en ſe familiariſant avec elles, on croit que ces notions ſont nées avec nous. Un Abbé de mes amis croyoit que tous les hommes étoient Muſiciens-nés, parce qu'il ne ſe ſouvenoit pas d'avoir apris les airs avec leſquels ſa nourrice l'endormoit. Tous les hommes ſont dans la même erreur, & comme on leur a donné à tous les mêmes idées, s'ils ne parloient tous que François, ils feroient de leur langue le même phantôme que de leurs idées. Dans quel cahos, dans quel labyrinthe d'erreurs & de préjugés la mauvaiſe éducation ne nous plonge-t'elle pas! & qu'on a grand tort de permettre aux enfans des raiſonnemens ſur des choſes dont ils n'ont point d'idées, ou dont ils n'ont que des idées confuſes !

HISTOIRE V.

D'un Enfant trouvé parmi des Ours.

UN jeune enfant, âgé de dix ans, fut trouvé l'an 1664, parmi un troupeau d'Ours, dans les forêts qui sont aux confins de la Lithuanie & de la Russie. Il étoit horrible à voir ; il n'avoit ni l'usage de la raison, ni celui de la parole : sa voix & lui-même n'avoient rien d'humain, si ce n'est la figure extérieure du corps. Il marchoit sur les mains & sur les pieds, comme les quadrupédes : séparé des Ours, il sembloit les regretter ; l'ennui & l'inquiétude étoient peints sur sa physionomie, lorsqu'il fut dans la société des hommes ; on eût dit un prisonnier

(& il ſe croyoit tel) qui ne cherchoit qu'à s'enfuïr, juſqu'à ce qu'ayant apris à lever ſes mains contre un mur, & enfin à ſe tenir debout ſur ſes pieds, comme un enfant ou un petit chat, & s'étant peu-à-peu accoûtumé aux alimens des hommes, il s'aprivoiſa enfin après un long eſpace de tems, & commença à proférer quelques mots d'une voix rauque & telle que je l'ai dépeinte. Lorſqu'on l'interrogeoit ſur ſon état ſauvage, ſur le tems qu'il avoit duré, il n'en avoit pas plus de mémoire, que nous n'en avons de ce qui s'eſt paſſé pendant que nous étions au berceau.

Conor (*a*) qui raconte cette Hiſtoire arrivée en Pologne pendant qu'il étoit à Varſovie à la Cour de Jean Sobieſki, alors ſur le Thrône, ajoute que le Roi même, pluſieurs Sénateurs, & quantité d'autres habitans du Pays dignes

(*a*) Pages 133, 134, 135, Evang. Med.

de foi, lui assûrerent comme un fait constant, & dont personne ne doute en Pologne, que les enfans sont quelquefois nourris par des ours, comme Rémus & Romulus le furent par une Louve. Qu'un enfant soit à sa porte, ou proche d'une haye, ou laissé par imprudence seul dans un champ, tandis qu'un ours affamé pâture dans le voisinage, il est aussi-tôt dévoré & mis en piéces : mais s'il est pris par une ours qui allaite, elle le porte où sont ses petits, ausquels elle ne sert pas plus de mere & de nourrice qu'à l'enfant même, qui quelques années après est quelquefois aperçu & pris par les chasseurs.

Conor cite une avanture semblable à celle dont il a été témoin, & qui arriva dans le même lieu (à Warsovie en 1669,) & qui se passa sous les yeux de M. Wanden nommé Brande de Cleverf-

kerk, Ambassadeur en Angleterre l'an 1699. Il décrit ce cas, tel qu'il lui a été fidélement raconté par cet Ambassadeur, dans son Traité du Gouvernement du Royaume de Pologne.

J'ai dit que ce pauvre enfant dont parle Conor, ne joüissoit d'aucunes lumieres de la raison; la preuve en est qu'il ignoroit la misere de son état; & qu'au lieu de chercher le commerce des hommes, il les fuyoit, & ne désiroit que de retourner avec ses ours. Ainsi, comme le remarque judicieusement notre Historien, cet enfant vivoit machinalement, & ne pensoit pas plus qu'une bête, qu'un enfant nouveau-né, qu'un homme qui dort, qui est en léthargie, ou en apopléxie.

HISTOIRE VI.

Des Hommes sauvages, apellés Satyres.

LEs hommes sauvages, (*a*) assez communs aux Indes & en Afrique, sont apellés *Avang-outang* par les Indiens, & *Quoias morrou* par les Afriquains.

Ils ne sont ni gras ni maigres : ils ont le corps quarré, les membres si trapus & si musculeux, qu'ils sont très-vîtes à la course, & ont une force incroyable. Au-devant du corps ils n'ont de poil en aucun endroit ; mais par derriere, on diroit d'une forêt de crins noirs dont tout le dos est couvert & hérissé.

(*a*) Il y a deux ans qu'il parut à la Foire saint Laurent un grand Singe, semblable au Satyre de Tulpius.

La face de ces animaux reſſemble au viſage de l'homme : mais leurs narrines ſont camuſes & courbées, & leur bouche eſt ridée & ſans dents.

Leurs oreilles ne différent en rien de celles des hommes, ni leur poitrine ; car les Satyres femelles ont de fort gros tétons, & les mâles n'en ont pas plus qu'on n'en voit communément aux hommes. Le nombril eſt fort enfoncé, & les membres ſupérieurs & inférieurs reſſemblent à ceux de l'homme, comme deux gouttes d'eau, ou un œuf à un autre œuf.

Le coudé eſt articulé, comme le nôtre ; ils ont le même nombre de doigts, le pouce fait comme celui de l'homme, des molets aux jambes ; & une baſe à la plante du pied, ſur laquelle tout leur corps porte comme le nôtre, lorſqu'ils marchent à notre maniere, ce qui leur arrive ſouvent.

Pour boire, ils prennent fort bien d'une main l'anse du gobelet, & portent l'autre au fond du vase; ensuite ils essuient leurs levres avec la plus grande propreté. Lorsqu'ils se couchent, ils ont aussi beaucoup d'attention & de délicatesse, ils se servent d'oreiller & de couverture dont ils se trouvent avec un grand soin; lorsqu'ils sont aprivoisés. La force de leurs muscles, de leur sang & de leurs esprits, les rend braves & intrépides, comme nous-mêmes : mais tant de courage est réservé aux mâles, comme il arrive encore dans l'espéce humaine. Souvent ils se jettent avec fureur sur les gens même armés, comme sur les femmes & les filles, ausquelles ils font à la vérité de plus douces violences. Rien de plus lascif, de plus impudique & de plus propre à la fornication que ces animaux. Les femmes de l'Inde ne sont pas ten-

tées deux fois d'aller les voir dans les cavernes, où ils se tiennent cachés. Ils y sont nuds, & y font l'amour avec aussi peu de préjugés que les chiens.

Pline, S. Jérôme & autres nous ont donné d'après les Anciens des descriptions fabuleuses de ces animaux lascifs, comme on en peu juger, en les comparant avec celle-ci. Nous la devons à Tulpius Médecin d'Amsterdam. (*a*) Cet Auteur ne parle du Satyre qu'il a vû, que comme d'un animal ; il n'est occupé qu'à décrire les parties de son corps, sans faire mention s'il parloit & s'il avoit des idées. Mais cette parfaite ressemblance qu'il reconnoît entre le corps du Satyre & celui des autres hommes, me fait croire que le cerveau de ce prétendu animal est originaire-

(*a*) Observat. Med. Ed. d'Elzev. L. III. C. LVI. p. 270.

ment fait pour ſentir & penſer comme le nôtre. Les raiſons d'analogie ſont chez eux beaucoup plus fortes que chez les autres animaux.

Plutarque parle d'un Satyre qui fut pris en dormant & amené à Sylla : la voix de cet animal reſſembloit au hanniſſement des chevaux & au bêlement des boucs. Ceux qui dès l'enfance ont été égarés dans les forêts, n'ont pas la voix beaucoup plus claire & plus humaine ; ils n'ont pas une ſeule idée, comme on l'a vû dans le fait raporté par Cônor, je ne dis pas de morale, mais de leur état, qui a paſſé comme un ſonge, ou plûtôt, ſuivant l'expreſſion proverbiale, comme un rêve à la Suiſſe, qui pourroit durer cent ans ſans nous donner une ſeule idée. Cependant ce ſont des hommes & tout le monde en convient. Pourquoi donc les Satyres ne ſeroient-ils que

des animaux ? s'ils ont les inftrumens de la parole bien organifés, il eft facile de les inftruire à parler & à penfer, comme les autres Sauvages : je trouverois plus de difficulté à donner de l'éducation & des idées aux fourds de naiffance.

Pour qu'un homme croye n'avoir jamais eu de commencement, il n'y a qu'à le féqueftrer de bonne-heure du commerce des hommes; rien ne pouvant l'éclairer fur fon origine, il croira non-feulement n'être point né, mais même ne jamais finir. Le fourd de Chartres, qui voyoit mourir fes femblables, ne favoit pas ce que c'étoit que la mort; car n'en pas avoir une perception *bien diftincte*, comme M. de Fontenelle en convient, c'eft n'en avoir aucune idée. Comment donc fe pourroit-il faire qu'un Sauvage qui ne verroit mourir perfonne, fur-tout de fon efpéce, ne fe crût pas immortel ?

Lorſqu'un homme ſort de ſon état de bête , & qu'on l'a aſſez inſtruit pour qu'il commence à réfléchir , comme il n'a point penſé durant le cours de ſa vie ſauvage , toutes les circonſtances de cet état ſont perduës pour lui , il les écoute, comme nous écoutons ce qu'on nous raconte de notre enfance , qui nous paroîtroit une vraie fable, ſans l'exemple de tous les autres enfans. La naiſſance & la mort nous paroîtroient également des chimères , ſans ceux qu'on voit naître & mourir.

Les Sauvages qui ſe ſouviennent de la variété des états par où ils ont paſſé , n'ont été égarés qu'à un certain point ; auſſi les trouve-t'on marchant comme les autres hommes ſur les piés ſeulement. Car ceux qui depuis leur origine ont long-tems vécu parmi les bêtes, ne ſe ſouviennent point d'avoir exiſté dans la ſociété d'autres êtres ; leur

vie ſauvage, quelque longue qu'elle ait été, ne les a pas ennuyés, elle n'a duré pour eux qu'un inſtant, comme on l'a déja dit ; enfin ils ne peuvent ſe perſuader qu'ils n'avoient pas toûjours été tels qu'ils ſe trouvent au moment qu'on leur ouvre les yeux ſur leur miſére, en leur procurant des ſenſations inconnuës, & l'occaſion de ſe replier ſur ces ſenſations.

Je pourrois raporter beaucoup d'autres Hiſtoires ſemblables. Toute la Hollande, & M. Boërhaave même, a eu le plaiſant ſpectacle d'un enfant laiſſé dans un déſert parmi des chévres ; il ſe traînoit & vivoit comme ces animaux ; il avoit les mêmes inclinations, le même ſon de voix ; la même imbécilité étoit peinte ſur ſa phyſionomie.

Il y a actuellement à Châlons en Champagne une fille ſauvage dont on parle beaucoup à Paris. Mais je laiſſe à d'autres tous ces faits ;

ils se ressemblent tous, & quand on en a une fois, pour ainsi dire, la clef, ils sont aussi inutiles que nos observations de Médecine : & pour ce qui est du Perroquet raisonnable de M. Locke, c'est un mauvais conte qu'un aussi bon esprit devoit rejetter.

CONCLUSION.

DE tout ce qui a été dit jusqu'à présent, il est aisé de conclure avec évidence que nous n'avons pas une seule idée innée, & qu'elles sont toutes le produit des sensations corporelles. Pour changer mes premieres preuves en une sorte de démonstration plus sensible, & mettre cette vérité dans un jour qui la rende à jamais incontestable par tout esprit droit & capable d'impartialité, j'ai rapporté quelques faits

que perſonne ne révoque en doute, & que le hazard, ou un art admirable ont fournis aux Fontenelle, aux Cheſelden, aux Locke, aux Amman, aux Conor, &c. Ces faits, qu'Arnobe (*a*) a connus par con-

(*a*) Faiſons, dit Arnobe, *Adverſ. Gent.* L. II. un trou en forme de lit, dans la terre; qu'il ſoit entouré de murs, couvert dun toit; que ce lieu ne ſoit ni trop chaud ni trop froid; qu'on n'y entende abſolument aucun bruit: imaginons les moyens de n'y faire entrer qu'une pâle lueur entrecoupée de ténèbres. Qu'on mette un enfant nouveau-né dans ce soûterrain; que ſes ſens ne ſoient frappés d'aucuns objets; qu'une Nourrice nuë, en ſilence, lui donne ſon lait & ſes ſoins. A-t'il beſoin d'alimens plus ſolides, qu'ils lui ſoient portés par la même femme: qu'ils ſoient toûjours de la même nature, tels que le pain, & l'eau froide, buë dans le creux de la main. Que cet enfant ſorti de la race de Pluton, ou de Pithagore, quitte enfin ſa ſolitude à l'âge de vingt, trente ou quarante ans; qu'il paroiſſe dans l'aſſemblée des mortels. Qu'on lui demande, avant qu'il ait apris à penſer & à parler ce qu'il eſt lui-même, quel eſt ſon pere, ce qu'il a fait, ce qu'il a penſé, comment il a été nourri & élevé juſqu'à ce tems.

jecture

jecture, & si bien peints, prouvent tous séparément ou ensemble la vérité de ces propositions.

Plus stupide qu'une bête, il n'aura pas plus de sentimens que le bois, ou le caillou; il ne connoîtra ni la terre, ni la mer, ni les astres, ni les météores, ni les plantes, ni les animaux. S'il a faim, faute de sa nourriture ordinaire, ou plûtôt faute de connoître tout ce qui peut y suppléer, ne se laissera-t'il pas mourir? Entouré de feu, ou de bêtes venimeuses, ne se jettera-t'il pas au milieu du danger, lui qui ne sait encore ce que c'est que la crainte? S'il est forcé de parler, par l'impression de tous ces objets nouveaux dont il est frapé, il ne sortira de sa bouche béante que de sons inarticulés, comme plusieurs ont coûtume de faire en pareil cas. Demandez-lui, non des idées abstraites & difficiles de Métaphysique, de Morale, ou de Géométrie, mais seulement la plus simple question d'Arithmétique; il ne comprend pas ce qu'il entend, ni que votre voix puisse signifier quelque chose, ni même si c'est à lui ou à d'autres que vous parlez. Où est donc cette portion immortelle de la Divinité? Où est cette Ame, qui entre dans le corps, si docte & si éclairée, & qui par le secours de l'instruction ne fait que se rappeller les connoissances qu'elle avoit infuses? Est-ce donc-là cet être si raisonnable, & si fort au-dessus des autres êtres? Hélas!

1o. Point d'éducation, point d'idées.

2o. Point de ſens, point d'idées.

3o. Moins on a de ſens, moins on a d'idées.

Le ſourd-muet de naiſſance, qui a des yeux, a plus d'idées & plus d'avantage pour en acquérir, qu'un ſourd-muet & aveugle. Si un homme a perdu tous ces trois ſens en venant au monde, il ne ſait ni ce qu'il touche, ni ce qu'il goûte; il

oüi, voilà l'homme; il vivroit éternellement ſéparé de la ſociété, ſans acquérir une ſeule idée. Mais poliſſons ce diamant brut, envoyons ce vieux enfant à l'Ecole, *quantùm mutatus ab illo*, l'animal devient homme, & homme docte & prudent. N'eſt-ce pas ainſi que le bœuf, l'âne, le cheval, le chameau, le pertoquet, &c aprennent les uns à rendre divers ſervices aux hommes, & les autres à parler.

Juſqu'ici Arnobe, que j'ai traduit librement, & en peu de mots. Que cette peinture eſt admirable dans l'original! C'eſt un des plus beaux morceaux de l'Antiquité. Mais pour le bien rendre, il faudroit avoir la plume de M. l'Abbé M...

joüit de ces ſenſations, ſans les connoître. Mais s'il entend, alors, comme diſoit Amman, ſes yeux ſont dans ſes oreilles, & il aura des idées, dont il connoîtra l'objet, lorſque la vûë lui ſera renduë, comme je l'ai expliqué à l'article de Cheſelden. Pour s'inſtruire & pour éviter l'erreur, il faut donc abſolument des ſens, & que l'un ſupplée à l'autre. S'ils ſont tous trompés, l'Ame l'eſt avec eux, comme on l'a déja dit; mais s'ils manquent tous, le moyen de n'être pas un parfait automate, bien au-deſſous par conſéquent de la condition des animaux?

Qu'il me ſoit permis, avant de finir, de faire ici, avec M. de Voltaire (a) une derniere réflexion fort importante. *Il ne faut pas craindre qu'un ſentiment Philoſophique puiſſe jamais nuire à la Re-*

(a) Lett. Phil. *ſur l'Ame.*

ligion d'un Pays. Les opinions des Philoſophes peuvent être hardies, & non dangereuſes. Hors de la portée du vulgaire, elles *paſſent par-deſſus* preſque toutes *les têtes* & n'entrent que dans des eſprits incapables à la vérité de défendre des Villes, mais trop ſages pour les attaquer, pour-ſonner en quelque ſorte le tocſin & ameuter un vil peuple de ſectateurs indignes de l'être, trop Philoſophes pour troubler l'ordre établi par la fine politique. De-là vient que les opinions qui ont le plus long-tems régné, n'ont jamais influé ſur les mœurs, n'ont fait aucun tort au grand courant du monde & de la ſociété civile, & enfin n'ont rien dérangé dans les Loix & la Religion d'un Etat.

Je dis plus, c'eſt mal connoître les Philoſophes, que d'accuſer leurs mœurs de ſe reſſentir de la licence de leur eſprit. Les paſſions tran-

quiles du Philoſophe peuvent bien le porter à la volupté, (eh! pourquoi ſe refuſeroit-il aux plaiſirs pour leſquels ſes ſens ont été faits ?) mais non pas au crime, ni au déſordre. Il n'eſt pas en lui non-ſeulement de faire de mauvaiſes actions, mais même d'en faire de bonnes, pour paroître les avoir faites, comme Velléius le dit de Caton d'Utique. (*a*) Auſſi ſage dans ſa conduite, que libre dans ſes diſcours, & perſuadé que Dieu n'a point donné la raiſon aux hommes, pour être captivée & ſubordonnée; ſemblable aux Saducéens & aux Eſſéniens, il ne connoît pas de plus beau titre que le ſurnom de Juſte : il voit avec douleur la force des préjugés qui ſubjugue les uns, & le néant des frivolités auſquelles les autres s'abandonnent; les troubles, les orages ſe

(*a*) Nunquàm rectè fecit, ut facere videretur, ſed quia aliter facere non poterat. L. 2. C. 35.

forment à ses pieds, rien ne peut altérer sa tranquilité ; (a) & comme ses vertus sont la justice & la vérité, il n'a pas plus à rougir du côté du cœur, que du côté de l'esprit. Enfin modéle d'humanité, de probité & de douceur, lui seul suit exactement la Loi Naturelle qu'il a créée.

„ Voilà le Philosophe, & s'il n'est ainsi fait,
„ Il usurpe ce nom sans en avoir l'effet. (b)

Voyez au contraire ceux contre lesquels le bras de Thémis s'est armé dans tous les tems ; ce sont ou des tempéramens ardens, ou des esprits peu éclairés, & toûjours ou des superstitieux, ou des ignorans. Ce n'est donc ni *Bayle*, ni *Locke*, ni *Spinosa*, ni tous ces aimables & heureux Philosophes de la fabrique

(a) Et si fractus illabitur orbis
Impavidum ferient ruinæ.
Horat.

(b) Destouche. *Le Philos. Mar.*

de Montagne, de Saint Evremont, ou de Chaulieu, *qui ont porté le flambeau de la discorde dans leur Patrie ; ce sont pour la plûpart des Théologiens qui, ayant eû d'abord l'ambition d'être Chefs de Sectes, ont eû bientôt celle d'être Chefs de Partis.* Mais que dis-je? & peut-on comparer le Fanatisme & la Philosophie ? On sait trop qui des deux a armé divers sujets contre leurs Rois : monstres que le Fanatisme plus monstre qu'eux, a vomis du fond des Cloîtres, & dont l'Histoire n'a pû nous transmettre les noms sans horreur. Cent Traités du Matérialisme sont donc beaucoup moins à craindre qu'*un Jansséniste impitoyable, ou qu'un Pontife ambitieux.*

FIN.





